

1907.



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario ~~11118~~ 1533

Sala Grande

Scansia 2ª Palchetto 7

N.º d'ord.



35. 4. 3.

Palat. ~~XXX~~

1



S U I T E
D E
L'HISTOIRE
G E N E R A L E
DES VOYAGES.
T O M E L X V I .

1913

ДЛЯ ЮТЗИИ

ИЗДАТЕЛЬ

ИЗДАТЕЛЬ

ИЗДАТЕЛЬ

S U I T E
D E
L'HISTOIRE
G E N E R A L E
D E S V O Y A G E S ,

O U D E
LA NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les
différentes Langues de toutes les Nations
connues, &c.

T O M E L X V I .

Contenant les Restitutions & les Additions de l'Edition
de Hollande ,

P O U R S E R V I R D E S U P P L E M E N T
A L'EDITION DE PARIS.



A P A R I S ,
chez ROZET Libraire , rue S. Severin ;
au coin de la rue Zacharie , à la Rose d'or.

M. D C C. L X V I .

Avec Approbation & Privilege du Roi.

2010

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000



SUPPLEMENT
A L'HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.



SUPPLEMENT

Pour le Tome XXXIV. in-12.
tiré du Tome XII de l'Edition
Hollandoise.

EXTRAIT DES VOYAGES
DU COMTE DE FORBIN.

Pour la page 168.



E seroit vouloir jeter un
voile sur la vérité, & mon-
trer les choses seulement du
beau côté, que de suppri-
mer cette partie des Mémoires du
Suppl. Tome LXVI. A

FORBIN.

1685.

Introduc-
tion.

Comte de *Forbin*, qui regarde Siam ; à moins qu'on ne se crût en droit de refuser à ce célèbre Marin, l'un des Conducteurs de l'Escadre du Chevalier de Chaumont aux Indes, la même confiance qu'au Pere Tachard & à l'Abbé de Choisy, dont les relations ne s'accordent pas avec la sienne. Sans doute M. l'Abbé Prevost, qui exalte, en toutes occasions, l'exactitude & la bonne foi des Ministres de l'Evangile, n'aura pas hésité de leur donner la préférence. Cependant l'Abbé *Guyon* (1), qui avoit le même intérêt à soutenir le crédit des personnes de leur état commun, déclare » qu'il s'étoit informé du caractère de » M. de Forbin auprès de quelques » Officiers de Marine qui avoient servi » avec lui ; ou d'autres qui le con- » noissoient d'ailleurs ; & qu'on le lui » avoit dépeint comme un homme » franc & sincère, qui n'avoit pas » d'autre défaut que de relever peut- » être un peu trop la gloire de ses » exploits. » C'est à la faveur de ce témoignage, que nous allons produire ici l'extrait des Mémoires du Comte

(1) Histoire des Indes Orient. Anc. & Mod. Part. II. pag. 251.

de Forbin , qui étant demeuré encore deux ans à Siam , depuis l'arrivée du Chevalier de Chaumont jusqu'au départ de M. de Ceberet , nous apprend en même-tems ce qui se passa de plus remarquable pendant le séjour des François dans ce Royaume (2).

FORBIN
1685.

On ne s'arrêtera point sur les événemens particuliers de la route jusqu'à Siam , parce que le récit de l'Auteur n'ajoute ni ne diminue rien à ce qu'on a déjà lû dans la premiere relation de Tachard. Seulement il remarque , à l'occasion des difficultés pour le salut , à Batavia » qu'il ne fait où ce Pere » a pris tout ce qu'il dit sur cet article , » jusqu'à compter les coups de canon » qui furent tirés ; tandis qu'il avoit » été arrêté qu'on ne salueroit de part » ni d'autre. » L'Abbé de Choisy assure la même chose que le Pere Tachard ; & cependant le Comte de Forbin devoit le savoir , puisque c'est lui qui fut employé à traiter de l'affaire avec le Gouverneur Hollandois.

Erreurs que
l'Auteur re-
proche au
Pere Tachard
& à l'Abbé
de Choisy.

Mais ce n'est pas l'endroit où le

Il ne trouve
que de la mi-
sere , où les
autres n'ont
vu que des ri-
chesses,

(2) C'est la raison qui nous a fait placer ici cet extrait , à la suite de la relation du second voyage de Tachard , avec qui l'Auteur revint en France.

FORBIN.

1685.

Comte de Forbin differe le plus de ces deux Auteurs. C'est principalement sur les richesses de Siam , que la comparaison de son récit doit paroître intéressante. Il y prépare d'abord ses lecteurs par une remarque générale en ces termes : » Je dirai franchement, que j'ai » été surpris , plus d'une fois , que » l'Abbé de Choisy & le Pere Tachard, » qui ont fait le voyage avec moi , » & qui ont vû les mêmes choses que » moi , semblent s'être accordés pour » donner au public , sur le Royaume » de Siam , des idées si brillantes , » & si peu conformes à la vérité. Il est » vrai que n'y ayant demeuré que peu » de mois ; & M. Constance , premier » Ministre, ayant intérêt de les éblouir, » ils ne virent dans ce Royaume » que ce qu'il y avoit de plus propre à » en imposer. Mais , après tout , il faut » qu'ils aient été étrangement prévenus , pour n'y avoir pas apperçû la » misere qui se manifeste par - tout , à » tel point qu'elle saute aux yeux , » & qu'il est impossible de ne la pas » voir. »

Ce qu'il ren-
contre sur sa
route à Ban-
yok.

On a lû dans la premiere relation de Tachard (*), qu'à l'arrivée de l'escadre

(*) Page 137.

la Barre de Siam, l'Auteur fut dépêché pour accompagner, jusqu'à Bangkok, M. le Vacher, qui en alloit porter la nouvelle au Roi de Siam & à ses Ministres. La description qu'il fait de cette route mérite, par sa naïveté, d'être rapportée dans ses propres termes : » La nuit nous surprit, dit-il, » à l'entrée de la rivière; & la marée, » qui est fort haute dans ce pays, » devenant contraire, nous fûmes » obligés de relâcher. En abordant, » nous vîmes trois ou quatre petites » maisons de joncs, couvertes de feuilles de palmier, où M. le Vacher me » dit que le Gouverneur de la Barre faisoit sa demeure. Dans l'une de ces » maisons, nous trouvâmes trois ou quatre Siamois assis à terre, les jambes » croisées sous le corps, ruminans » comme des bœufs, sans souliers, sans » bas, sans chapeau, & n'ayant sur tout » le corps qu'une simple toile pour couvrir leur nudité. Le reste de la maison » étoit aussi pauvre qu'eux. Je n'y vis » ni chaises, ni meubles. En entrant, » je demandai où étoit le Gouverneur. » Un de la troupe répondit, *c'est moi.* » Cette première vue rabattit beaucoup » des idées que je m'étois formées

» de Siam ; cependant j'avois grand
 » appétit ; je demandai à manger : ce
 » bon Gouverneur me présenta du riz ;
 » je voulus savoir s'il n'avoit pas autre
 » chose ; il me répondit *amay*, c'est-à-
 » dire *non*. C'est ainsi que nous fûmes
 » régelés en abordant. La marée étant
 » devenue favorable , nous nous rem-
 » barquâmes , pour continuer notre
 » route, en remontant la riviere. Nous
 » fîmes pour le moins douze lieues ,
 » sans découvrir d'autres objets , que
 » quelques méchantes cabanes comme
 » celles de la Barre. Le lendemain au
 » soir , nous arrivâmes à Bancok, dont
 » le Gouverneur , Turc de Nation ,
 » un peu mieux logé que celui de la
 » Barre , nous donna un assez mauvais
 » souper à la Turque. On nous servit
 » du *sorbec* pour toute boisson. Je ne
 » m'accommodois guère de la nourri-
 » ture ; mais il fallut prendre patience.
 » Le lendemain matin , M. le Vacher
 » se mit dans un balon , pour se rendre
 » à Siam, tandis que je rentrai dans no-
 » tre canot pour retourner au Vaisseau.
 » Avant que de partir , je demandai au
 » Gouverneur , si pour de l'argent , on
 » ne pouvoit pas avoir des herbes , des
 » fruits & quelques autres rafraî-

» chiffemens. Il me répondit *amay*. Nos
 » gens, qui attendoient de mes nou-
 » velles avec la dernière impatience,
 » me crièrent, du plus loin qu'ils me
 » virent, si j'apportoïis des rafraîchisse-
 » mens. *Amay*, leur répondis-je, si
 » ce n'est des piquûres de mosquitoes,
 » qui nous ont persécutés pendant toute
 » notre course (3) ».

FORBIN,
1685.

Ces maisons fort propres & magni-
 fiquement meublées, qui, dans le
 langage du Pere Tachard (4), furent
 élevées, de distance en distance, sur
 le bord de la rivière, pour loger
 l'Ambassadeur & sa suite, n'étoient,
 suivant Forbin, que des cabanes de
 joncs, doublées de grosse toile pein-
 te. Ces maisons étoient mouvantes.
 Dès que l'Ambassadeur & ceux de
 sa suite en étoient sortis on les dé-
 montoit, & elles servoient alterna-
 tivement pour le lendemain. Dans ce
 mouvement continuel on approcha
 de la Capitale, dont l'Auteur ne fait
 pas une description plus magnifique.

Maisons
mouvantes
pour les
Français.

» Je ne saurois m'empêcher, dit-il,
 » de relever encore ici une bevue de

Ce que c'est
que la pré-
tendue Ville
de Siam.

(3) Comparez cette description avec celle que
Tachard fait de la même route.

(4) *Ibid.*

FORBIN.

1685.

» nos faiseurs de Relations. Ils par-
 » lent, à tout bout de champ, d'une
 » prétendue Ville de Siam, qu'ils
 » appellent la Capitale du Royaume,
 » qu'ils ne font guère moins grande
 » que Paris, & qu'ils embellissent
 » comme il leur plaît. Ce qu'il y a
 » de bien certain, c'est que cette
 » Ville ne subsista jamais que dans
 » leur imagination; que le Royau-
 » me de Siam n'a d'autre Capitale
 » que *Odia* ou *Joudia*, & que celle-
 » ci est à peine comparable, pour la
 » grandeur, à ce que nous avons en
 » France de Villes du quatrième ou
 » du cinquième ordre.

Ses édifices.

» La maison qu'on avoit préparée
 » pour loger l'Ambassadeur, étoit de
 » brique, petite & mal bâtie, quoi-
 » que ce fût la plus belle de la Vil-
 » le. Car on ne doit pas compter de
 » trouver, dans le Royaume de Siam,
 » des Palais qui répondent à la magni-
 » ficence des nôtres. Celui du Roi est
 » fort vaste, mais sans proportion &
 » sans goût. Tout le reste de la Vil-
 » le, qui est très-mauvaise, n'est
 » composé que de maisons de bois
 » ou de joncs, si l'on excepte une
 » seule rue d'environ deux cens mai-

» sons, assez petites, bâties de bri-
 » que, & à un seul étage. Ce sont
 » les Maures & les Chinois qui les
 » occupent. Pour les Pagodes, elles
 » sont de brique, & ressemblent assez
 » à nos Eglises. Les maisons des Ta-
 » lapoins, qui sont les Moines du
 » Pays, ne sont que de bois, non
 » plus que les autres ».

FORBIN
1685

Il n'y a rien à recueillir du détail où l'Auteur entre au sujet de la première audience du Chevalier de Chaulmont. Son emploi de Major de l'Ambassade lui ayant souvent procuré l'occasion de paroître à la Cour, pour traiter du cérémonial, qui est fort fatigant dans ce Pays, le Roi conçut tant d'estime pour lui, qu'il souhaita de le retenir auprès de sa personne. M. Constance, qui ne demandoit pas mieux, fut adroitement fortifier les dispositions du Prince. Il reçut ordre d'en parler à l'Ambassadeur, qui répondit qu'il n'étoit pas le maître de la destination d'un Officier du Roi, surtout d'une naissance aussi distinguée que le Chevalier de Forbin. Ce refus ne fit que redoubler l'empressément de M. Constance. Après bien des raisons dites de part & d'au-

Le Roi de
Siam veut re-
tenir l'Aus-
teur auprès
de lui.

FORBIN

1685

L'Ambassa-
deur de Fran-
ce lui ordon-
ne de rester.

Ses titres &
dignités.

Ostentation
de M. Con-
stance.

tre , il déclara enfin que le Roi vou-
loit absolument retenir le Chevalier.
en ôtage.

Ce discours étonna M. de Chau-
mont , qui ne voyant plus de jour au
départ de l'Auteur , concerta avec
M. Constance & l'Abbé de Choisy ,
les moyens de le faire consentir aux
intentions du Monarque. En vain lui
promit-on de le faire *Grand-Amiral* ,
Général des Armées du Roi , & *Gou-
verneur de Bancok* , il connoissoit trop
bien la misère de ce Royaume pour
se laisser persuader d'y rester , si M. de
Chaumont ne le lui avoit ordonné
de la part du Roi de France. Quatre
jours après , le Comte de Forbin fut
installé Amiral & Général des Armées
du Roi de Siam , & il reçut , en pré-
sence de l'Ambassadeur , les marques
de sa nouvelle dignité , consistant en
un sabre & une veste à la mode du
Pays.

Tandis que M. Constance faisoit
jouer tous ces ressorts pour retenir
l'Auteur à Siam , il n'oublioit rien
de tout ce qui pouvoit donner aux
François une grande idée du Royau-
me. C'étoit des fêtes continuelles ,
ordonnées avec tout l'appareil imagi-

nable. Il eut soin d'étaler à l'Ambassadeur & à ceux de sa suite, toutes les richesses du Trésor royal, qui étoient en effet dignes d'un grand Monarque, & capable d'en imposer; mais il n'eût garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent & de pierres étoit l'ouvrage d'une longue suite de Rois, qui avoient concouru à l'augmenter; l'usage étant à Siam, que les Rois ne s'illustrent qu'autant qu'ils augmentent considérablement ce Trésor, sans qu'il leur soit jamais permis d'y toucher, quelque besoin qu'ils en puissent avoir d'ailleurs.

Constance leur fit visiter ensuite les plus belles Pagodes de la Ville, qui sont remplies de statues de plâtre, mais dorées avec tant d'art, qu'on les prendroit pour de l'or. Le Ministre ne manqua pas de faire entendre qu'elles étoient toutes d'or, ce qui fut cru d'autant plus facilement, qu'on ne pouvoit les approcher qu'à une certaine distance. Parmi ces statues, il y en avoit une de hauteur colossale, de quinze à seize pieds, qu'on avoit fait passer pour être de même métal que les autres. Le Pere Tachard & l'Abbé de Choisy y avoient

FORBIN.

1685.

été trompés, & ils ont si peu douté du fait, qu'ils l'ont rapporté dans leurs Relations. Quelque tems après leur départ, un accident imprévu mit au jour l'imposture de M. Constance. La Chapelle où cette grande statue étoit renfermée s'écroulant tout-à-coup, brisa le colosse doré, qui se trouva n'être que de plâtre. L'Auteur dit qu'il ne put s'empêcher de faire sur ce sujet quelque raillerie au Ministre, qui lui témoigna n'y pas prendre plaisir.

Il épuise le
Royaume
pour faire
des présens
magnifiques.

Les présens destinés au Roi & à la Contr de France, pouvant contribuer au dessein que M. Constance se proposoit, il épuisa le Royaume pour les rendre en effet très-magnifiques. On peut dire, dans l'exacte vérité, qu'il porta les choses à l'excès, & que non content d'avoir rassemblé tout ce qu'il put trouver à Siam, il avoit envoyé à la Chine & au Japon pour en faire venir tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus curieux. Enfin, pour ne rien laisser en arriere, il n'y eût pas jusqu'aux simples Matelots, qui ne se ressentissent de ses largesses. Voilà comment l'Ambassadeur & tous les François furent trom-

pés par cet habile Ministre. L'Auteur explique ici son origine & ses vûes de politique, cu'on ne trouve point développées dans les Relations précédentes.

FORBIN.
1635.

Constance, Grec d'origine, & qui de fils d'un Cabaretier d'un petit Village nommé la *Custode* dans l'Isle de *Cephalonie*, étoit parvenu à gouverner despotiquement le Royaume de Siam, n'avoit pû s'élever à ce poste, & s'y maintenir, sans exciter contre lui la jalousie & la haine de tous les Mandarins & du Peuple même. Il s'attacha d'abord au service du *Barcalon*, ou premier Ministre. Ses manieres douces & engageantes, un esprit propre pour les affaires & que rien n'embarassoit, lui attirerent bientôt toute la confiance de son Maître, qui le combla de biens, & qui le présenta au Roi, comme un Sujet dont il pourroit retirer d'utiles services. Ce Prince ne le connut pas long-tems sans prendre aussi confiance en lui; mais par une ingratitude qu'on ne sauroit assez détester, le nouveau Favori, qui ne vouloit plus de Concurrent dans les bonnes graces du Prince, abusant du pouvoir qu'il avoit

Origine de
ce Ministre.

Il gagne la
confiance du
Barcalon, &
celle du Roi.

Son ingrati-
tude envers
son bienfai-
teur.

FORBIN.

1685.

déjà auprès de lui , fit tant qu'il rendit le Barcalon suspect , & qu'il engagea peu après le Roi à se défaire d'un Sujet fidèle , qui l'avoit toujours bien servi. C'est par-là que M. Constance , faisant de son bienfaiteur la première victime qu'il immola à son ambition , commença à se rendre odieux à tout le Royaume.

Haine des
Grands , qui
lui sont fa-
ciliés.

Les Mandarins & tous les Grands , irrités d'un procédé qui leur donnoit lieu de craindre à tout moment pour eux-mêmes , conspirèrent en secret contre le nouveau Ministre , & se proposèrent de le perdre auprès du Roi : mais il n'étoit plus tems ; il dispo- soit si fort de l'esprit du Prince , qu'il en coûta la vie à plus de trois cens d'entre eux , qui avoient voulu croi- ser sa faveur. Il fut ensuite si bien profiter de sa fortune & des foibles- ses de son Maître ; qu'il ramassa des richesses immenses , soit par ses con- cussions & par ses violences , soit par le commerce dont il s'étoit emparé , & qu'il faisoit seul dans tout le Royaume. Tant d'excès , qu'il avoit pourtant toujours colorés du prétexte du bien public , avoient soulevé tout le Royaume contre lui ; mais person-

DE L'HIST. DES VOYAGES. 15
ne n'osoit encore se déclarer. Ils atten-
doient une révolution, que l'âge du
Roi & sa santé chancelante leur fai-
soient regarder comme prochaine.

FORBIN.
1685.

Constance n'ignoroit pas leur mau-
vaise disposition à son égard ; il avoit
trop d'esprit, & il connoissoit trop
les maux qu'il leur avoit faits, pour
croire qu'ils les eussent sitôt oubliés.
Il savoit d'ailleurs, mieux que per-
sonne, combien peu il y avoit à
compter sur la foible constitution du
Prince. Il connoissoit aussi tout ce
qu'il avoit à craindre d'une révolution,
& il comprenoit bien qu'il ne s'en
tireroit jamais, s'il n'étoit appuyé
d'une Puissance étrangere qui le pro-
tégeât en s'établissant dans le Royau-
me. C'étoit-là, en effet, tout ce
qu'il avoit à faire, & l'unique but
qu'il se proposoit. Pour y parvenir,
il falloit d'abord persuader au Roi de
recevoir dans ses Etats, des Etran-
gers, & de leur confier une partie
de ses Places. Ce premier pas ne coûta
pas beaucoup à M. Constance ; le Roi
déferoit tellement à tout ce que son
Ministre lui proposoit, & celui-ci lui
fit valoir si habilement tous les avan-

Sa politique
lui fait re-
chercher
l'appui d'une
Puissance
étrangere.

tagés d'une alliance avec des Etrangers, que ce Prince donna aveuglément dans tout ce qu'on voulut. La grande difficulté fut de se déterminer sur le choix du Prince à qui on s'adresseroit. Constance, qui n'agissoit que pour lui, n'avoit garde de songer à aucun Prince voisin; le manque de fidélité est ordinaire chez eux, & il y avoit trop à craindre, qu'après s'être engraislé de ses dépouilles, ils ne le livrassent aux poursuites des Mandarins, ou ne fissent quelque traité dont sa tête eût été le prix.

Ses propositions à la France.

Les Anglois & les Hollandois ne pouvoient être attirés à Siam par l'espérance du gain, le Pays ne pouvant fournir à un Commerce considérable: les mêmes raisons ne lui permettoient pas de s'adresser, ni aux Espagnols, ni aux Portugais; enfin ne voyant point d'autre ressource, il crut que les François seroient plus aisés à tromper. Dans cette vûe, il engagea son Maître à rechercher l'alliance du Roi de France, par des Ambassadeurs qu'il avoit chargés, en particulier, d'insinuer que leur Maître songeoit à se faire Chrétien, quoi-
qu'il

qu'il n'en eût jamais eu la pensée. Le Roi crut qu'il étoit de sa piété de concourir à cette bonne œuvre, en envoyant à son tour des Ambassadeurs au Roi de Siam. Constance, voyant qu'une partie de son projet avoit si bien réussi, songea à tirer parti du reste. Il commença par s'ouvrir d'abord à M. de Chaumont, à qui il fit entendre que les Hollandois, dans le dessein d'aggrandir leur Commerce, avoient souhaité depuis long-tems un établissement à Siam; que le Roi n'en avoit jamais voulu entendre parler, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses États; mais que si le Roi de France, sur la bonne foi de qui il y avoit plus à compter, vouloit entrer en traité avec Sa Majesté Siamoise, il se faisoit fort de lui faire remettre la Forteresse de Bancok, Place importante dans le Royaume, & qui en est comme la clef; à condition toutefois qu'on y enverroit des Troupes, des ingénieurs, & tout l'argent qui seroit nécessaire pour commencer l'établissement.

M. de Chaumont, & l'Abbé de Choisy, à qui cette affaire avoit été communiquée, ne la jugeant pas fais-

FORBIS

1685.

Le Pere Tachard se charge de la négociation.

Suppl. Tome LXVI. C

FORBIN.

2685.

sable, ne voulurent point s'en charger. Le Pere Tachard n'y fit pas tant de difficultés. Ebloui d'abord par les avantages qu'il crut que le Roi retireroit de cette alliance; avantages que Constance fit sonner bien haut, & fort au-delà de toute vraisemblance; trompé d'ailleurs par ce Ministre adroit & hypocrite, qui, cachant toutes ses menées sous une apparence de zele, lui fit voir tant d'avantages pour la Religion, soit de la part du Roi de Siam, qui, selon lui, ne pouvoit manquer de se faire Chrétien un jour; soit par rapport à la liberté qu'une Garnison Françoisse à Bancok assureroit aux Missionnaires pour l'exercice de leur ministere; flatté enfin par les promesses de M. Constance, qui s'engagea à faire un établissement considérable aux Jésuites, à qui il devoit faire bâtir un Collège & un Observatoire à Louvo; en un mot ce Pere, ne voyant rien dans tout ce projet, que de très-avantageux pour le Roi, pour la Religion & pour sa Compagnie, n'hésita pas à se charger de cette négociation: il se flatta même d'en venir à bout, & le promit à M. Constance, supposé que le Pere

de la Chaize voulût s'en mêler & employer son crédit auprès du Roi. Dès lors le Pere Tachard eut tout le secret de l'Ambassade, & il fut arrêté qu'il retourneroit en France avec les Ambassadeurs Siamois.

FORBIN.

1685.

Tout étant ainsi réglé, continue l'Auteur, mon départ étoit regardé, par M. Constance, comme l'obstacle qui pouvoit le plus nuire à ses desseins. En voici la raison. Dans les différentes négociations où mes fonctions de Major de l'Ambassade m'avoient engagé auprès de lui, il avoit reconnu en moi une humeur libre, & un caractère de franchise, qui ne m'ayant jamais permis de dissimuler, me faisoit appeller tout par son nom. Il savoit que je n'avois pas une fort grande idée de Siam, & du Commerce qu'on pourroit y établir, comme je n'avois donné à connoître assez ouvertement, quoique je ne me doutasse en aucune façon de son dessein; il craignoit donc, qu'étant en France, je ne fisse de même qu'à Siam, & qu'en divulgant tout ce que je pensois de ce Pays, je ne ruinasse un projet sur la réussite duquel il fondeit

Raisons du
séjour forcé
de l'Auteur à
Siam.

FORBIN.

1685.

toutes ses espérances. A dire le vrai ; il n'avoit pas tort de se défier de moi sur ce point. Je n'aurois jamais manqué de déclarer tout ce que j'en faisois , ayant assez à cœur l'intérêt du Roi & de la Nation , pour ne vouloir pas donner lieu , par mon silence , à une entreprise d'une très-grande dépense , & de nulle utilité. Voilà ~~au~~ juste quelles furent les raisons , dont je ne commençai à être instruit qu'après le départ des Ambassadeurs , dans une longue conférence que j'eus avec lui , où il me laissa entrevoir une grande partie de ce que j'ai rapporté ; & pour le reste , j'en ai été informé depuis , tant par des personnes au fait , que par la suite des événemens , dont il m'étoit aisé de démêler le principe. Je reviens à mon séjour à Siam.

Ce qu'il voit
à Louvo ,
augmente ses
regrets.

Après le départ des Ambassadeurs , je me rendis à Louvo avec M. Constance. A mon arrivée , je fus introduit dans le Palais pour la première fois. La situation où je trouvai les Mandarins me surprit extrêmement , & quoique j'eusse déjà un grand regret d'être demeuré à Siam , il s'ac-

crut au double par ce que je vis. Tous ces Mandarins étoient assis en rond sur des nattes de petit osier. Une seule lampe éclairoit toute cette Cour, & quand un Mandarin vouloit lire, ou écrire quelque chose, il tiroit de sa poche un bout de bougie jaune, l'allumoit à cette lampe, & l'appliquoit ensuite sur une piece de bois, qui, tournant sur un pivot, leur servoit de chandelier.

Cette décoration, si différente de celle de la Cour de France, me fit demander à M. Constance, si toute la grandeur de ces Mandarins se manifestoit dans ce que je voyois? Il me répondit qu'oui. A cette réponse me voyant interdit, il me tira à part, & me parlant plus ouvertement qu'il n'avoit fait jusqu'alors; » Ne soyez pas surpris, me dit-il, de ce que vous voyez; ce Royaume est pauvre à la vérité, mais votre fortune n'en souffrira pas, j'en fais mon affaire ». Ensuite achevant de s'ouvrir à moi, nous eûmes une longue conversation, dans laquelle il me fit part de toutes ses vûes, qui revenoient à ce que j'ai rapporté. Cette conduite de M. Constance

FORBIN.

1685.

Triste état
des Mandarins
Siamois.

Aveu de
Constance
sur la misère
du Royaume.

FORBIN.

1685.

ne me surprit pas moins que la misère des Mandarins : car qu'elle apparence qu'un aussi rusé Politique dût s'ouvrir si facilement à un Homme dont il ne venoit d'empêcher le retour en France, que pour n'avoir jamais osé se fier à sa discrétion ? Mais il sentoît qu'il n'avoit plus rien à craindre à cet égard, dès qu'il me tenoit en sa puissance. Je continuai ainsi pendant deux mois à aller tous les jours au Palais, sans qu'il m'eût été possible de voir le Roi qu'une seule fois. Dans la suite je le vis un peu plus souvent. Ce Prince me demanda un jour si je n'étois pas bien aise d'être resté à sa Cour. Je ne me crus pas obligé de dire la vérité ; ainsi je lui répondis que je m'estimois fort heureux d'être au service de S. M. Il n'y avoit pourtant rien au monde de si faux ; mon regret augmentoit à chaque instant, surtout lorsque je voyois la rigueur dont les moindres fautes étoient punies.

Rigueur d.
châtimens à
la Cour.

C'est le Roi lui-même qui fait exécuter la Justice : il a toujours auprès de lui quatre cens Bourreaux qui composent la Garde ordinaire. Personne ne peut se soustraire à la sévérité de

Les châtimens. Les Fils & les Freres des Rois n'en sont pas plus exempts que les autres. Les châtimens les plus communs, sont de fendre la bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ne parlent pas assez, & de la coudre à ceux qui parlent trop. Pour des fautes assez légères, on coupe les cuisses à un Homme; on lui brûle les bras avec un fer rouge; on lui donne des coups de sabre sur la tête, ou on lui arrache les dents. Il faut n'avoir presque rien fait pour n'être condamné qu'à la bastonnade, à porter la *Cangue* au col, ou à être exposé tête nue à l'ardeur du Soleil. Pour ce qui est de se voir enfoncer des bouts de cannes sous les ongles, qu'on pousse jusqu'à la racine; mettre les pieds au *Cep*, & plusieurs autres supplices de cette espece; il n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé, au moins quelquefois dans la vie. Surpris de voir les plus grands Mandarins exposés à la rigueur de ces traitemens, je demandai à M. Constance, si j'avois à les craindre pour moi. Il me répondit que non; & que cette sévérité n'avoit pas lieu pour les Etrangers. Mais il mentoit: car il avoit eu lui-même la bas-

FORBIN.

1685A

FORBIN.

1585.

Mince équ-
sare qu'on
donne à
l'Auteur.

tonnade, sous le Ministre précédent ;
comme je l'appris depuis.

Pour achever, le Roi me fit donner
une fort petite Maison ; on y mit
trente-six Esclaves pour me servir,
& deux Eléphants. La nourriture de
tout mon Domestique ne me coûtoit
que cinq sols par jour, tant les Hom-
mes sont sobres en ce Pays, & les
denrées à bon marché : j'avois ma
table chez M. Constance. Ma Mai-
son fut garnie de meubles peu consi-
dérables ; on y ajouta douze assiettes
d'argent, deux grandes coupes de
même métal, le tout fort mince,
quatre douzaines de serviettes de toile
de coton, & deux bougies de cire
jaune par jour. Ce fut-là tout l'équi-
page de *M. le Grand-Amiral, Général
des Armées du Roi*. Il fallut pour-
tant s'en contenter. Quand le Roi
alloit à la Campagne, ou à la Chas-
se aux Eléphants, il fournissoit à la
nourriture de ceux qui le suivoient ;
on nous servoit alors du riz, & quel-
ques ragouts à la Siamoise, dont un
François, peu accoutumé à ces for-
tes de mets, ne pouvoit guère s'ac-
commoder. A la vérité, M. Con-
stance, qui suivoit presque toujours,

avoit soin de faire porter dequoi mieux manger ; mais quand des affaires particulieres le retenoient chez lui , j'avois beaucoup de peine à me contenter de la cuisine du Roi.

FORBIN,
1685.

Souvent dans ces sortes de divertissemens , le Roi me faisoit l'honneur de s'entretenir avec moi ; je lui répondois par l'Interprète que M. Constance m'avoit donné. Comme ce Prince me témoignoit beaucoup de bienveillance , je me hazardois quelquefois à des libertés qu'il me passoit , mais qui auroient mal réussi à tout autre. Un jour qu'il vouloit faire châtier un de ses Domestiques , pour avoir oublié un mouchoir , ignorant les coutumes du Pays , & étant d'ailleurs bien aise d'user de ma faveur pour rendre service à ce malheureux , je m'avisai de demander grace pour lui. Le Roi fut surpris de ma hardiesse , & se mit en colere contre moi ; M. Constance , qui en fut témoin , pâlit , & appréhenda de me voir sévèrement punir : Je ne me déconcertai point , & je dis à ce Prince , que le Roi de France mon Maître , étoit charmé , qu'en lui demandant grace pour les coupables , on lui

Liberté qui
manque de
lui être
fatale.

FORBIN.

1685.

donnât occasion de faire éclater sa modération & sa clémence ; & que ses Sujets , reconnoissant les graces qu'il leur faisoit , le servoient avec plus de zele & d'affection , & étoient toujours prêts à exposer leur vie pour un Prince qui se rendoit si aimable par sa bonté. Le Roi , charmé de ma réponse , fit grace au coupable , disant qu'il vouloit imiter le Roi de France ; mais il ajouta que cette conduite , qui étoit bonne pour les François naturellement généreux , seroit dangereuse pour les Siamois , ingrats , qui ne pouvoient être contenus que par la sévérité des châtimens. Cette aventure fit du bruit dans le Royaume , & surprit les Mandarins : ils comptoient que j'aurois la bouche cousue , pour avoir parlé mal-à-propos. Constance même m'avertit en particulier d'y prendre garde à l'avenir , & blâma fort ma vivacité , qu'il accusa d'imprudence ; mais je lui répondis , que je ne pouvois m'en repentir , puisqu'elle m'avoit réussi si heureusement.

Elle lui acquiert un nouveau degré de faveur.

En effet , loin de me nuire , je remarquai que depuis ce jour , le Roi prenoit plus de plaisir à s'entretenir avec moi. Je l'amusois , en lui fai-

cent mille contes que j'accommodois
 ma maniere, & dont il paroissoit FORBIN
 satisfait. Il est vrai qu'il ne me falloit 1685
 pas pour cela de grands efforts, ce
 Prince étant grossier, & fort igno-
 rant (5). Un jour qu'étant à la Chasse, il
 donna ses ordres pour la prise d'un
 petit Eléphant, il me demanda ce
 que je pensois de tout cet appareil,
 qui avoit en effet quelque chose de
 magnifique. » Sire, lui répondis-je,
 en voyant Votre Majesté entourée
 de tout ce cortége, il me semble
 voir le Roi mon Maître à la tête
 de ses Troupes, donnant ses ordres,
 & disposant toutes choses dans un
 jour de combat ». Cette réponse lui
 fit plaisir; je l'avois prévu : car je savois
 qu'il n'aimoit rien tant que d'être com-
 paré à Louis le Grand; & en effet,
 cette comparaison, qui ne rouloit que
 sur la grandeur & la pompe extérieure
 des deux Princes, n'étoit pas absolu-
 ment sans justesse, y ayant peu de
 spectacles plus superbes, que les sor-
 ties du Roi de Siam. Car quoique le
 Royaume soit pauvre, & qu'on n'y

(5) Tachard parle toujours de ce Prince, comme
 d'un prodige d'esprit & de jugement, en quoi ce
 port est certainement peu croyable.

FORBIN.

1685.

voit aucun vestige de magnificence ; cependant lorsque le Roi , qui passoit sa vie renfermé dans son Palais , où personne n'étoit jamais admis , pas même ses plus intimes Confidens , à qui il ne parloit que par une fenêtre ; lors , dis-je , que ce Prince se monroit en Public , il y paroissoit avec toute la pompe convenable à la Majesté d'un grand Monarque.

On l'envoie
à Bangkok ,
pour y bâtir
un Fort.

Au bout de quelque-tems , l'Auteur eut ordre d'aller avec M. Constance , à Bangkok , pour y faire travailler à un nouveau Fort , qui devoit être remis aux Troupes Françoises que le Roi de Siam avoit demandées , & qu'il attendoit au retour des Ambassadeurs. Ils y tracerent un Pentagone. Pendant qu'ils étoient occupés à disposer les Travailleurs pour commencer les fossés , le Commandant de deux Compagnies de Portugais Méritifs ou Créoles , que le Roi entretenoit dans l'ancien petit Fort de Bangkok , vint leur dire que ses Soldats s'étoient mutinés , parce qu'ils ne vouloient pas obéir à un Officier François. Un Prêtre de leur Nation les avoit excités à la révolte. Aussi-tôt une troupe de ces Séditieux parut en

La Garnison
Portugaise se
révolte.

armes , marchant droit au Fort. Le Chevalier de Forbin , qui les découvrit le premier du haut d'un Bastion , en avertit M. Constance , & crut qu'il étoit de la prudence de s'assurer de l'Officier Portugais , dont la conduite lui paroissoit fort suspecte. Il le désarma sans peine , & , lui tenant la pointe de l'épée sur la poitrine , le menaça de le tuer , s'il ne crioit à ses soldats de s'en retourner. Constance paya de sa personne dans cette occasion. Il sortit du Fort , & , s'avancant vers les Mutins , qui n'en étoient plus qu'à dix pas , leur demanda d'un ton ferme ce qu'ils prétendoient faire. Tous , d'une commune voix , lui répondirent qu'ils ne vouloient point de Commandant François. Le Ministre , aussi spirituel que brave , les assura que le Chevalier de Forbin devoit bien commander les Siamois , mais non les Portugais. Cette repartie sembloit les calmer , lorsqu'un de la Troupe , mettant la main sur la garde de son épée , exhorta ses Camarades à ne point se fier à ces promesses. Constance , qui se vit au moment d'être massacré , sauta sur ce malheureux qu'il désarma , & après avoir adouci les autres par

FORBIN

1685.

Fermeté de
l'Auteur &
de M. Con-
stance

Les séditieux
sont apaisés
& punis.

FORBIN.

1685.

de bonnes paroles, il les renvoya chez eux. On tint une espece de Conseil de Guerre pour faire le procès aux coupables. Les Chefs furent exécutés à mort, quelques Officiers exilés, & les Soldats condamnés aux Galeres au bout d'un certain tems, pendant lequel ils devoient être employés aux nouvelles fortifications.

Mauvaise
affaire où
Constance se
trouve en-
gagé.

Cette exécution faite, & les ordres nécessaires donnés pour avancer les travaux, Constance & l'Auteur retournerent à Louvo. A leur arrivée le Ministre se trouva engagé dans une fâcheuse affaire qui faillit à le perdre. Son avidité pour le gain la lui avoit attirée, à l'occasion suivante. Avant son départ pour Bancok, il avoit voulu acheter une cargaison de sandal, d'un François réfugié, nommé de *Rouan*, qui refusa de la lui vendre au prix qu'il lui en offroit, & M. Constance, pour s'en venger, l'avoit fait mettre aux fers, sous d'autres prétextes. Dans son absence, le Facteur François de la Compagnie Orientale étoit venu, à Louvo, demander réparation de l'injure faite à sa Nation, ou qu'il lui fût permis de sortir du Royaume avec tous les François.

Le Roi promit de lui rendre bonne justice au retour de son Ministre. Celui-ci, informé de la démarche du Facteur, se transporta au Palais, sans perte de tems, comptant de détruire d'un seul mot les accusations qui avoient été mises à sa charge. Il se trompoit. Le Roi, irrité, le maltraita de paroles, menaçant de le punir s'il ne se justifioit dans la journée. Constance répondit en peu de mots, que personne n'avoit plus d'égards que lui pour les François; qu'il supplioit Sa Majesté de s'en rapporter au Cavalier de Forbin, qu'étant par sa naissance & par ses emplois fort au-dessus de ce Facteur, il y avoit apparence qu'il auroit porté ses plaintes si on lui en eût donné sujet; mais que bien loin de là, il ne doutoit pas que cet Officier ne rendit témoignage à son innocence, & à l'attention qu'il avoit à ne rien faire dont la Nation Française pût s'offenser.

Au sortir du Palais, Constance alla trouver le Comte de Forbin, pour le prévenir en sa faveur, & lui demander ses bons offices. Il lui insinua que le Marchand dont il s'agissoit, quoique François d'origine, avoit été con-

FORBIN

1686a

Il a recours
à l'Auteur,
qui le tire
d'embarras.

traint de sortir du Royaume à cause de la Religion, & que s'étant engagé depuis au service des Anglois, c'étoit à tort que le Facteur prenoit sous sa protection un Homme qui avoit doublement renoncé aux privilèges de sa naissance. Durant cet entretien, l'Auteur fut appelé à la Cour, où tout le Conseil attendoit, dans le plus profond silence, le dénouement de cette affaire. Il n'y avoit aucun des Mandarins qui ne souhaitât la perte du Ministre, que la plupart regardoient déjà comme inévitable, parce qu'ils s'imaginoient que le Comte de Forbin, en qualité de François, ne pourroit se dispenser d'appuyer fortement les plaintes de ses compatriotes. L'événement trompa leur attente, & l'Auteur fit si bien valoir les raisons de M. Constance, que son témoignage le justifia pleinement dans l'esprit du Roi, qui lui en marqua sa satisfaction dans les termes les plus gracieux. Cependant, pour adoucir le Facteur, il étoit nécessaire de faire cesser les griefs du Marchand, & l'Auteur obtint tout ce qu'il voulut de M. Constance, qui dans les premiers transports de sa joie & de sa reconnaissance, l'embrassa

ville & mille fois, l'assurant qu'il n'oublieroit jamais le service signalé qu'il venoit de lui rendre.

FORBIN
1685.

Ce fut pourtant ce même service, qui fut une des principales causes de tout le mal que Constance s'efforça de faire à l'Auteur dans la suite. Son naturel jaloux & soupçonneux lui avoit d'abord fait voir avec quelque peine les bontés du Roi à l'égard de cet Officier, qui s'expliquoit avec autant de franchise, que le Prince avoit de plaisir à l'entendre. Cependant toute cette faveur ne l'avoit encore que peu alarmé. Mais lorsqu'il vit que pour le tirer lui-même d'un très-mauvais pas, Forbin n'avoit eu qu'à parler, il commença à le craindre tout de bon, & faisant réflexion qu'il pourroit bien lui être un jour aussi facile de le perdre, qu'il lui avoit été aisé de le sauver, il songea sérieusement à traverser sa fortune à quelque prix que ce fût.

Ce service ne sert qu'à exciter la jalousie du Ministre.

Il eut bien-tôt lieu de se confirmer dans sa résolution, par une nouvelle grâce dont le Roi honora le Chevalier, en l'élevant à la dignité d'*Opasac di son Graam* (6), qui revient à-

Nouvelle dignité à laquelle Forbin est élevé.

(6) Ce titre signifie une Divinité, qui a toutes les lumières & toute l'expérience pour la guerre.

FORBIN.
1685.

Cérémonie
de son instal-
lation.

peu-près à celle de Maréchal de France. En même tems le Roi fixa le jour de sa réception, & ordonna à M. Constance de faire en sorte que tout fût prêt pour cette cérémonie. On ne fera peut-être pas fâché d'en trouver ici les principales circonstances. Les Mandarins étant venus prendre l'Auteur, le conduisirent dans l'enceinte du Palais. A cent pas de la fenêtre où le Roi étoit, ils se prosternerent tous à terre, rampant sur les coudes & les genoux encore une cinquantaine de pas, précédés de deux Maîtres de Cérémonie dans la même attitude. Là, ils firent tous ensemble une seconde révérence, en se levant sur les genoux, & battant du front à terre, les mains jointes au-dessus de la tête. Tout ceci se passa dans le plus profond silence. Enfin, ils firent une troisième révérence, sous la fenêtre du Roi. Ce Prince envoya alors le bétel au Chevalier, en lui disant qu'il le recevoit à son service. La cérémonie se termina à-peu-près comme elle avoit commencé. On se retira en rampant toujours sur les coudes & les genoux, mais à reculons, & faisant les trois révérences, pendant que le Roi, qui se tenoit à sa

mettre, les reconduisoit des yeux, jusqu'à l'endroit d'où ils étoient partis. C'est-là qu'un des Maîtres de Cérémonie présenta à l'Auteur, une boîte d'or d'argent avec ses instrumens qui servent pour le bétel ; & le Roi, voulant ajouter grace sur grace, lui envoya encore deux pieces d'étoffe à fleurs d'or, dont il eut dequoi faire deux habits magnifiques.

Ces dernières marques de la bonté du Roi excitèrent encore plus violemment la jalousie de M. Constance contre l'Auteur, qui l'accuse d'avoir même voulu l'empoisonner dans du lait qu'il lui envoya, & dont quatre de ses Esclaves, qui en mangerent, moururent sur le champ. Cette première tentative lui ayant manqué, il songea à l'éloigner au moins de la Cour. Les circonstances où le Royaume se trouva pour lors, lui en fournirent bientôt l'occasion ; & son esprit fécond en expédiens lui fit imaginer tant d'autres moyens de se défaire de ce Rival, qu'il ne douta plus qu'il ne dût enfin succomber. L'événement, qui avorisoit ses vûes, fait une partie intéressante des Mémoires de l'Auteur ; c'est M. de la Mare, Ingénieur Fran-

FORBIGNY

1685.

Présens
qu'il reçoit
du RoiConstance
cherche à se
défaire de
lui.

FORBIN.

çois, qui étoit resté avec lui à Siam, en a donné aussi une excellente Relation, que Tachard a insérée dans celle de son second Voyage. C'est de ces deux différens récits que nous allons former un troisieme, qui réunira ce qu'ils ont de plus remarquable.

1686.

Révoltes des
Macassars à
Siam.

Un Prince de Macassar, fuyant la colere du Roi son frere (7), & suivi d'environ trois cens des siens, étoit venu, depuis quelques années, demander un asyle au Roi de Siam, qui, touché de son malheur, le reçut avec bonté, & lui assigna un quartier hors de l'enceinte de la Capitale, pour s'y établir avec ceux de sa Nation, près du Camp des Malais, qui étoient Mahométans comme eux. Enfin les bienfaits du Roi ne consulterent que les besoins du Prince; mais le naturel remuant & ambitieux de ce dernier, lui fit bien-tôt oublier ce qu'il devoit à son Libérateur. Il étoit entré, cinq ans auparavant, dans une conspiration pour lui ôter la vie, & pour mettre son frere cadet sur le Trône. La trame en fut heureusement découverte. Le Monarque généreux pardonna non-

Premiere
conspiration
d'un de leurs
Princes.

(7) Les aventures de ce Prince seront rapportées dans la relation de Macassar.

seulement à son frere, mais même au Prince de Macassar, & à tous ses complices (8).

FORBIN;
1686.

Une grace si peu méritée ne fut point encore capable de lui inspirer le plus nobles sentimens. Il forma une nouvelle conjuration avec les Princes de *Camboye*, de *Malaca* & de *Champa*. Leur projet étoit de faire mourir le Roi, de se partager entr'eux le Royaume, & d'exterminer tous les Chrétiens qui ne voudroient pas embrasser le Mahométisme. De la Mare, qui supplée ici au récit de Forbin, ne nomme que deux Freres Princes de *Champa* avec celui des *Macassars*. Ils s'étoient réfugiés, comme lui, en cette Cour, à l'avénement de leur frere aîné à la Couronne. Un troisième frere occupoit un emploi auprès du Roi de *Siam*, & les deux autres vivoient en personnes privées. Ce fut le plus jeune qui commença la conspiration, de concert avec un Capitaine Malais & un Prêtre Mahométan conduisant cette trame.

Un Capitaine
Malais & un
Prêtre Maho-
métan con-
duisent cette
trame.

(8) Le Comte de Forbin ne parle point de cette première conspiration, qui n'étoit pas arrivée de son tems.

FORBIN.

666.

Trois cens
Malais refu-
sent d'y en-
trer.

duisit l'affaire, & , se disant inspiré du Ciel, feignit des apparitions, dont il se servit avec succès, pour répandre d'abord la terreur dans les esprits, sans rien déclarer de ses desseins; ensuite prenant tous ses Auditeurs en particulier les uns après les autres, il les leur découvrit peu à peu, à mesure qu'ils donnoient dans le piège; si bien qu'en moins de trois mois, il les fit tous entrer dans ce parti, à la réserve de trois cens Malais qu'il avoit trouvés fort éloignés de ses sentimens. On convint de ne leur plus parler de l'affaire qu'au moment de l'exécution; & pour grossir le nombre des Conjurés, les Chefs résolurent de délivrer d'abord tous les prisonniers de la Ville, & d'abandonner ensuite le Palais au pillage de leurs gens. Le 15 d'Août fut fixé pour l'exécution; & ce jour approchant, les deux Princes de Champa écrivirent une Lettre à leur frere, qui étoit à Louvo auprès du Roi, pour lui faire part de leur dessein, & l'avertir de se sauver au plus vite. Le Porteur de cette Lettre avoit ordre de ne la lui remettre que le même jour à huit heures du soir, & de se retirer immédiatement après.

La façon dont il s'acquitta de sa commission , faisant soupçonner au Prince quelque chose d'extraordinaire, il eut la prudence de porter la Lettre , sans l'ouvrir , à M. Constance , qui se la fit interpréter par un Mandarin Malais. Après sa lecture , le Ministre courut avertir le Roi de ce qui se passoit dans la Capitale. On donna sur-le-champ les ordres nécessaires pour rompre les desseins des factieux , & pourvoir à la sûreté du Royaume. Trois mille Hommes de la Garde du Prince furent détachés pour aller au secours du Palais de Siam ; & l'on distribua le reste , au nombre de cinq mille Hommes , dans le Palais de Louvo & aux environs , tandis que d'autres Troupes furent postées sur les avenues , aux portes & sur les remparts de la Ville.

FORBINA
1686.

Un des Princes de Champadecouvre la conspiration.

On pourvoit à la sûreté du Royaume.

Désertion dans le camp des Rebelles.

Cependant l'heure marquée par les Conjurés étant venue , tout le monde se trouva au rendez-vous : ce fut sur une langue de terre qui sépare les deux Rivières vis-à-vis du Champ des Macassars. Les trois cens Malais fidèles y parurent aussi en armes , par ordre de leurs Chefs ; mais apprenant de quoi il s'agissoit , ils déclarèrent tous , d'une

FORBIN.
1686.

commune voix , qu'ils avoient en hor-
reur cette action , & qu'ils aimoient
mieux mourir que de trahir le Roi
de Siam , qui les avoit comblés de
tant de bontés. Ces raisons firent ren-
trer en eux-mêmes d'autres Malais ,
qui se joignirent aux premiers , & com-
mencerent à prendre la fuite les uns
après les autres. Le Prêtre Mahomé-
tan , jugeant par-là que la conjuration
ne pouvoit manquer d'être découve-
rte , résolut d'aller lui-même la révélé-
rer au Gouverneur de la Ville , dans
la vue d'obtenir sa grace.

Toutes
leurs mesu-
res sont dé-
concertées.

Dès que le Gouverneur eut reçu
cet avis , il s'assura du Prêtre , fit assem-
bler le peu de monde qu'il avoit dans
le Palais , tantôt en un endroit , tantôt
en un autre , afin de faire connoître
aux Ennemis qu'ils étoient trahis , &
qu'il se trouvoit , au Palais , des Trou-
pes suffisantes pour le défendre. Cette
ruse fit croire aux Espions qu'il y avoit
un grand nombre de Soldats. Ils en
donnerent d'abord avis aux trois Prin-
ces , qui , nonobstant la désertion d'une
partie de leurs gens , étoient prêts à
marcher avec le reste , pour l'exécu-
tion de leur entreprise. Cette nouvelle
les allarma si fort , qu'ils rentrent
chacun

chacun chez eux, pour songer aux moyens de se tirer de ce mauvais pas. Ils furent encore plus déconcertés le lendemain matin, quand ils eurent appris l'arrivée de trois mille Gardes du Roi dans le Palais, & que tous les Habitans étoient sous les armes autour des remparts.

FORBIN.

1686.

Dans ces entrefaites, le Roi ayant eu avis que les Rebelles étoient tranquilles, envoya M. Constance à Siam, pour tâcher de les ramener par la douceur, & de découvrir tout le projet de la conspiration. Le Ministre réussit parfaitement dans sa commission. Il obligea le Capitaine qui avoit été le mobile de la révolte, de se rendre à lui sous promesse d'obtenir sa grace. Ce fut de lui que l'Auteur dit qu'on apporta toutes les circonstances qu'il rapporte. Il y ajouta, qu'il avoit lui-même formé le dessein de se mettre sur le Trône après qu'il se feroit défait des trois Princes. Constance ne s'arrêta que deux jours à Siam, & en partant pour retourner à Louvo, il fit publier une Amnistie générale, à condition que les Factieux vinssent, au plus tard dans quatre jours, déclarer

Soumission
des Malais.

Suppl. Tome LXVI. D

FORBIN.
1686.

leurs fautes & leurs Complices, sans quoi ils seroient punis avec la dernière rigueur. Tous les Malais allèrent demander pardon au Roi, qui leur fit grace.

Opiniâtre
résistance des
Macassars.

Les seuls Macassars ne purent se résoudre à cette soumission, & s'obstinèrent à périr. Leur Prince fut plusieurs fois sommé, de la part du Roi, de venir rendre raison de sa conduite; mais il refusa constamment de le faire. Il s'excusoit sur ce qu'il n'étoit point entré, disoit-il, dans la conspiration, quoiqu'on l'en eût fort pressé, & que s'il avoit commis quelque faute, c'étoit de n'avoir pas découvert les Auteurs d'un si pernicieux dessein; mais que sa qualité de Prince étoit suffisante pour le disculper de n'avoir pas fait l'odieux métier d'Espion, ni trahi des Amis qui lui avoient confié un secret de cette importance. Une si mauvaise réponse fit prendre au Roi la résolution de se servir de la voie des armes, pour le mettre à la raison. On connoissoit assez le caractère de cette Nation, pour juger qu'on n'en viendrait pas si aisément à bout; ainsi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Ces mesures, loin de les in-

On employe
la force pour
les réduire.

mider, parurent ranimer leur courage; & une action qui se passa à Bangkok, quelque-tems avant qu'on les taquât, les rendit encore plus braves (9).

C'est ici le lieu d'introduire de nouveau le Chevalier de Forbin, pour lui laisser continuer le récit d'un événement qui lui fournit tant d'occasions de se signaler par sa bravoure & sa bonne conduite. La conspiration des Macassars, dit-il, en offroit une des plus favorables à M. Constance, pour m'éloigner de la Cour. Bangkok, dont le Roi m'avoit nommé Gouverneur, étoit une Place trop importante pour l'abandonner dans des conjonctures si périlleuses. J'eus ordre de m'y occuper incessamment, de faire achever au plutôt les fortifications, de travailler à de nouvelles levées de Soldats Siamois, jusqu'à la concurrence de deux mille Hommes, & de les dresser à la manière de France. Pour subvenir aux frais que je devois faire, Constance eut ordre de me compter cent *Catis*, qui reviennent à la somme

FORBIN.
1686.

Forbin est
envoyé à
Bangkok.

(9) Relation de la Mare, au second Voyage de l'archard, pag 89 & suiv. Edit de Middelbourg, 689.

FORBIN.

1685.

de quinze mille livres de France ; mais le Ministre ne m'en paya que trois mille , & me fit un billet pour le reste , sous prétexte qu'il ne se trouvoit pas assez d'argent en caisse. Le Roi , voulant que je fusse obéi & respecté dans mon Gouvernement , me donna quatre de ses boureaux pour faire justice , ce qui ne s'étendoit cependant qu'à la bastonnade , n'y ayant d'ordinaire que le Roi, ou en certaines occasions, son premier Ministre, qui puisse condamner à mort.

Pièges que
lui tend M.
Constance.

Je partis , sans avoir eu le moindre avis de la conjuration , ignorant à quelle occasion on me renvoyoit dans mon Gouvernement. Constance , informé du jour auquel les Rebelles devoient tenir leur dernière assemblée, prit si bien ses mesures , & me fit partir si à propos pour me faire tomber entre leurs mains , que je me trouvai , sans le savoir , au milieu des Conjurés , dont le rendez-vous étoit sur ma route , & qui me laisserent passer , je ne sais pourquoi , leur projet étant sur le point d'éclater. En arrivant à Bancok , je ne courus pas un moindre risque , de la part des Portugais que le Conseil de Guerre avoit condamnés

aux Galeres, & que Constance, à mon insçu, venoit de faire mettre en liberté, avec ordre d'en former des Compagnies ; & de rappeler les Officiers exilés. Me renvoyer ainsi, sans m'avoir donné le moindre avis de ce changement, c'étoit me livrer, pieds & poings liés, à mes ennemis. Je le compris facilement, lorsqu'à mon arrivée, je trouvai sous les armes des gens que j'avois fait mettre peu auparavant à la chaîne. Je me tins dans le commencement sur mes gardes, & je maniai si adroitement l'esprit des Officiers & des soldats, donnant souvent à manger aux premiers, & traitant obligeamment les derniers, que je réussis à me captiver l'affection des uns & des autres. Mais la malice de Constance n'étoit pas encore à bout. Il me tendit bientôt un nouveau piège qu'il crut infaillible, & qui lui auroit immanquablement réussi, sans le secours visible de la Providence, qui me tira de ce mauvais pas, quoiqu'avec des peines & des fatigues inexprimables.

Le Capitaine d'une Galere de l'Isle des Macassars, qui étoit venu à Siam pour commercer, & qui avoit eu part à la conjuration, la voyant manquée,

FORBIN.

1686.

Comment il s'en tire.

Départ d'une troupe de Macassars.

FORBIN.

1686.

Ordre que
l'Auteur re-
çoit de les
arrêter.

s'étoit retiré dans son bord , résolu de s'en retourner , ou de vendre chèrement sa vie , si l'on entreprenoit de le forcer. Constance , charmé de pouvoir séparer les ennemis , lui fit expédier un passeport pour sortir librement du Royaume , lui & sa troupe , qui montoit à cinquante-trois hommes ; mais en même-tems , il me dépêcha un courrier avec ordre de la part du Roi , de tendre la chaîne au travers de la rivière , d'arrêter ce Bâtiment , où je devois entrer pour faire l'inventaire de sa charge , & de me saisir ensuite du Capitaine & de tous ses gens pour les retenir prisonniers jusqu'à nouvel ordre ; me défendant expressément de communiquer à personne ceux que je recevois ; parce que des raisons d'Etat demandoient un secret inviolable sur ce point. C'est ainsi qu'il m'envoyoit à la boucherie , en me prescrivant pas à pas tout ce que j'avois à faire pour périr infailliblement.

Ses occupa-
tions à Bar-
cock.

En attendant l'arrivée de la Galere , je m'occupois à dresser les troupes que j'avois eu ordre de lever. Je divisai mes nouveaux soldats en Compagnies de cinquante hommes ; je mis à la tête de chaque Compagnie , trois

Officiers & dix Bas-Officiers, & je n'appliquai avec tant de soin à les former, à l'aide d'un Sergent François, & de quelques Soldats Portugais qui entendoient la Langue Siamoise, qu'en moins de six jours ils furent en état de faire le service militaire sur le pied qui se pratique en France. Comme je n'avois point de prison où je pusse retenir les Macassars, j'en fis promptement construire une joignant la courtine sur le devant du nouveau Fort, & je la fortifiai de maniere, qu'avec quelques soldats, il auroit été aisé d'y garder une cinquantaine de prisonniers.

FORBIN.
1686.

Enfin, la Galere parut le 27 d'Août, vingt jours après l'ordre que j'avois eu de l'arrêter, sans que pendant tout ce tems la chaîne eût été détendue, crainte de surprise. Dans le plan que je m'étois formé, pour m'acquitter sûrement de ma commission, je m'étois un peu écarté des instructions de M. Constance, & au lieu d'aller à bord, tandis que les Macassars en seroient les maîtres, je résolus de les engager plutôt à descendre, en commençant par les arrêter, pour travailler ensuite à l'inventaire de leurs effets.

Arrivée &
réception des
Macassars.

FORBIN.
1686.

Dans cette vûe , je postai des soldats en différens endroits , pour les investir dès que je leur en ferois donner l'ordre. La Galere ayant trouvé le passage fermé à son arrivée , le Capitaine vint à terre avec sept de ses gens , qui furent conduits dans le vieux Fort , où je les attendois dans un grand pavillon de bambou , que j'avois fait construire sur un des bastions. A mesure qu'ils entrèrent , je leur fis civilité , & les priai de s'asseoir autour d'une table , où je mangeois ordinairement avec mes Officiers.

Prétex-
te que
Forbin
prend
pour les
en-
gager à
des-
cendre.

Le Capitaine répondit à mes interrogations , qu'il venoit de Siam , & qu'il retournoit à l'Isle des Macassars. En même-tems il me présenta son passeport , que je fis semblant d'examiner , & je lui dis qu'il étoit fort bon ; mais j'ajoutai , qu'étant étranger , & nouvellement au service du Roi , je devois être plus attentif qu'un autre à exécuter fidèlement mes ordres ; que j'en avois reçus de très-rigoureux à l'occasion de la révolte , dont il étoit sans doute informé , pour empêcher qu'aucun Siamois ne sortît du Royaume. Le Capitaine m'ayant répondu qu'il n'avoit avec lui que des Macassars , je lui

On convient
qu'ils paroî-
tront armés
de leurs poi-
gnards.

Expliquai, que je ne doutois nullement de la vérité de ce qu'il me disoit ; mais qu'étant environné de Siamois qui observoient toutes mes actions, je priois, afin que la Cour n'eût rien à me reprocher, de faire mettre tout mon monde à terre ; & qu'après qu'ils auroient été reconnus pour Macassars, il leur seroit libre de continuer leur voyage. Le Capitaine y consentit, à condition qu'ils descendroient armés. Je lui demandai en souriant, si nous étions donc en guerre ? Non, me répondit-il ; mais le *Cris* que nous portons est une si grande marque d'honneur parmi nous, que nous ne saurions le quitter sans infamie. Cette raison étant sans réplique, je m'y rendis, ne comptant pas qu'une arme, qui me paroissoit si méprisable, fût aussi dangereuse dans les mains des Macassars, que je l'éprouvai bien-tôt après.

Tandis que le Capitaine détacha deux de ses hommes pour aller chercher les autres, je lui fis servir du thé, afin de l'amuser, en attendant qu'on vînt m'avertir quand tout le monde seroit à terre. Comme ils tarديوient trop à mon gré, je feignis d'avoir quelque ordre à donner, & je sortis après avoir

FORBIN.

1686.

L'Auteur se
prépare pour
les arrêter. ۞

FORBIN.
1686.

prie les Mandarins présens de tenir ma place. Mes Siamois attentifs à tout ce qui se passoit, étoient fort en peine de savoir à quoi je destinois les troupes que j'avois postées de côté & d'autre. En sortant du pavillon, je trouvai un vieux Officier Portugais, que j'avois fait Major, & qui attendoit mes ordres. Je lui commandai d'aller avertir mes autres Officiers de se tenir prêts, & dès que les Macassars auroient passé un endroit que je lui marquai, de les investir, de les désarmer & de les arrêter jusqu'à nouvel ordre.

Avertissement salutaire qu'on lui donna.

L'Officier Portugais, effrayé de ce qu'il venoit d'entendre, me représenta que la chose n'étoit pas faisable; que je ne connoissois pas, comme lui, les Macassars, qui étoient des hommes imprenables, qu'il falloit tuer pour s'en rendre maître. » Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il; c'est que si vous faites mine de vouloir arrêter le Capitaine qui est dans le pavillon, lui & ce peu d'hommes qui l'accompagnent, nous massacreront tous, sans qu'il en échappe un seul. Je ne fis pas d'abord tout le cas que je devois de cet avis; &, persistant dans mon projet,

Il n'en fait pas le cas qu'il devoit.

dont l'exécution me paroïssoit assez facile , je réitérai les mêmes ordres au Major qui s'en alla fort chagrin , me recommandant encore , en partant , de bien prendre garde à ce que je faisois , & que j'en serois infailliblement la victime.

Le zele de cet Officier , dont la bravoure m'étoit d'ailleurs connue , me fit faire quelque réflexion. Pour ne rien donner au hazard , je fis monter vingt Soldats Siamois , dont la moitié étoient armés de lances , & les autres de fusils ; & m'érant avancé vers l'entrée du Pavillon , qui étoit fermé d'un simple rideau , que j'avois fait tirer , j'ordonnai à un Mandarin qui me servoit d'Interprète , d'aller de ma part dire au Capitaine , que j'étois morrifié de devoir l'arrêter ; mais qu'il recevroit toutes sortes de bons traitemens. Ce pauvre Mandarin n'eut pas plutôt proféré ces mots , que les six Macassars ayant jetté leur bonnet par terre , mirent le cris à la main , & s'élançant comme un éclair , tuerent dans un instant , & l'Interprète , & six autres Mandarins , qui étoient restés dans le Pavillon. Voyant ce carnage , je me retirai auprès de mes Soldats , & fai-

FORBIN.

1636.

Massacre de
sept de ses
gens.

~~_____~~ siffant la lance de l'un d'eux, je com-
 FOREIN. mandai aux Mousquetaires de faire feu
 1686. sur les Macassars.

Danger émi-
 nent où il se
 trouve lui-
 même.

Dans le même-tems, un de ces six
 enragés vint sur moi, le cris à la
 main. Je lui plongeai ma lance dans
 l'estomac. Le Macassar, comme s'il
 eût été insensible, avançoit toujours,
 en s'enfonçant de plus en plus le fer
 de la lance que je lui tenois dans le
 corps, & faisant des efforts incroya-
 bles pour parvenir jusqu'à moi afin
 de me percer. Il l'auroit fait infail-
 liblement, si la garde qui étoit vers
 le défaut de la lame ne l'eût retenu.
 Tout ce que j'eus de mieux à faire,
 fut de reculer, appuyant toujours
 sur ma lance, sans oser jamais la re-
 tirer pour redoubler le coup. Enfin
 je fus secouru par d'autres Lanciers
 qui acheverent de le tuer.

• Sort des six
 premiers Ma-
 cassars.

Des six Macassars, quatre furent
 tués dans le Pavillon, ou du moins
 on les crut morts; les deux autres,
 dont l'un étoit le Capitaine, quoique
 blessés grièvement, se sauverent par
 une fenêtre, en sautant du haut du
 Bastion en bas. La hardiesse, ou plu-
 tôt la rage de ces six Hommes, m'ayant
 fait connoître que l'Officier Portu-

is m'avoit dit vrai , & qu'ils étoient
 effet imprenables , je commençai
 craindre les quarante-sept autres qui
 oient en marche. Dans cette fâcheu-
 situation , je changeai l'ordre que
 vois donné de les arrêter ; & recon-
 nissant qu'il n'y avoit pas d'autre
 rti à prendre , je résolus de les faire
 us tuer s'il étoit possible : dans cette
 ie j'envoyai , & j'allai moi-même ,
 : tous côtés , pour faire assembler les
 troupes.

FORBIN
 1686.

Leur fureur
 fait craindre
 les autres.

Cependant les Macassars , qui
 oient mis pied à terre , marchaient
 vers le Fort. J'envoyai ordre à un Ca-
 taine Anglois , que M. Constance
 voit mis à la tête d'une Compagnie de
 ortugais , d'aller leur couper che-
 in , de les empêcher d'avancer , &
 a cas de refus , de tirer dessus ; ajou-
 unt que je ferois à lui dans un instant
 our le soutenir , avec tout ce que
 : pourrais ramasser de troupes. Sur la
 éfense que l'Anglois leur fit de passer
 utre , ils s'arrêtèrent tout court , ran-
 is que je faisois avancer mes nou-
 eux Soldats , qui étoient armés de
 ifils & de lances , mais sans expé-
 ience , de sorte qu'il y avoit peu à
 ompter sur eux. Nous nous arrêtâmes

On chercha
 à les surpren-
 dre.

FORBIN.
1686.

à cinquante pas des Macassars. Après quelques pourparlers, je leur fis dire que s'ils vouloient, il leur étoit libre de retourner dans leur Galere, comptant qu'il me feroit alors aisé de les faire tous tuer à coups de fusil. Leur réponse fut qu'ils étoient contens de retourner à bord, pourvû qu'on leur rendît leur Capitaine, sans lequel ils ne se rembarqueroient jamais.

Malheureuse
attaque d'un
Capitaine
Anglois.

Le Capitaine Anglois, ennuyé de toutes ces longueurs, me fit savoir qu'il alloit faire lier tous ces misérables ; & sans attendre ma réponse, il marcha à eux avec beaucoup d'imprudence. Au premier mouvement qu'ils lui virent faire, les Macassars, qui jusques-là s'étoient tenus accroupis, à leur maniere, se leverent tout-à-coup, & s'enveloppant le bras gauche de l'espece d'écharpe qu'ils portent autour des reins, pour leur servir de bouclier, ils fondirent, le cris à la main, avec tant d'impétuosité, sur les Portugais, qu'ils les avoient mis en pieces, presqu'avant que nous nous fussions apperçus de l'attaque. Ensuite, sans reprendre haleine, ils poussèrent vers les troupes que je commandois. Quoique j'eusse plus de mille soldats armés

Déroute
générale des
Siamois.

le lances & de fusils, la frayeur dont ils furent saisis les mit en déroute. Les Macassars leur passerent sur le ventre, tuant à droite & à gauche tous ceux qu'ils pouvoient joindre. Ils nous eurent bien-tôt poussés jusqu'au pied de la muraille du nouveau Fort. Six d'entr'eux, plus acharnés que les autres, poursuivirent les fuyards, entrèrent dans la fausse braie qui donne sur la rivière auprès du vieux Fort, & passant de l'autre côté, ils firent par-tout un carnage horrible, sans distinction d'âge ni de sexe.

Dans cet embarras, ne pouvant plus retenir le gros des troupes, je les laissai fuir, & je gagnai le bord du fossé, résolu de sauter dedans, si j'étois poursuivi. Ce fossé étant plein de vase, je comptois qu'ils ne pourroient pas venir à moi avec leur vitesse ordinaire, & que j'en aurois meilleur marché. Ils passerent à dix pas de moi sans m'appercevoir, trop occupés à égorger mes malheureux Siamois, dont pas un ne songea seulement à faire face pour se défendre, tant ils étoient saisis. Enfin ne voyant aucun moyen de les rallier, je gagnai la porte du nouveau Fort, qui n'étoit fermée que

FORBIN
1686,

Embarras de
l'Auteur qui
se trouve
sans soldats.

FORBIN.
1686.

d'une barriere , & je montai sur un bastion, d'où je fis tirer quelques coups de fusil sur les ennemis, qui se trouvant maîtres du champ de bataille , & n'ayant plus personne à tuer , se retirèrent sur le bord de la riviere.

Carnage horrible que font par-tout les Macassais.

Après avoir conféré quelques momens entr'eux, n'écoutant plus que leur désespoir , & résolus de se mettre dans la nécessité de combattre , ils regagnerent leur Galere , qu'ils brûlerent, après s'être armés de boucliers & de lances, & descendirent de nouveau à terre , dans le dessein de faire main-basse sur tout ce qui se présenteroit à eux. Ils commencerent par brûler toutes les maisons des soldats , & remontant le bord de la riviere , ils attaquèrent & tuerent indistinctement tout ce qu'ils trouverent sur leur passage. Tant de meurtres répandirent tellement l'allarme dans les environs , que la riviere fut bientôt couverte d'hommes & de femmes, qui portoient leurs enfans sur le dos , & se sauoient à la nage.

On se met à leur poursuite.

Touché de ce spectacle , & indigné de ne voir que des cadavres , dans l'endroit où j'avois placé tant de soldats, je ramassai une vingtaine d'hom-

armés de fusils, & je m'embarquai : eux sur un balon, pour suivre désespérés. Les ayant joints à une e du Fort, mon feu les obligea 'éloigner de la riviere, & de se reti- dans les bois voisins. Comme je rois pas assez de monde pour les rsuivre, je pris le parti de retourner Fort.

FORBIN
1686.

A mon arrivée, j'appris que les Macassars, qui avoient passé de tre côté de la fausse braie, s'étoient parés d'un Couvent de Talapoins, et ils avoient tué tous les Moines, c un Mandarin de distinction, dans corps duquel l'un d'eux avoit laissé cris, qu'on me présenta. J'y cou- avec quatre-vingts de mes Soldats, ne sachant pas encore manier le il, n'étoient armés que de lances. trouvai en arrivant, que les Sia- is ne pouvant plus se défendre, oient été réduits à mettre le feu au uvent. On me dit que les Macaf- s'étoient jettés à quelques pas de- dans un champ plein d'herbes hau- & épaisses, où ils se tenoient ac- oupis; j'y conduisis ma troupe, nt je formai deux rangs bien ferrés, naçant de tuer le premier qui feroit

Ravages de
fix de ces
désespérés.

FORBIN.

1686.

Ils sont tués
dans un
champ d'her-
bes.

mine de fuir. Mes Lanciers ne mar-
choient d'abord que pas à pas, &
comme à tâtons ; mais peu à peu ma
présence les rassura.

Le premier Macassar que nous trou-
vâmes, se dressa sur ses pieds com-
me un furieux, &, élevant son cris,
alloit se jeter sur mes gens ; mais je
le prévins en lui brûlant la cervelle.
Quatre autres furent tués successive-
ment par mes Siamois, qui ne s'ébran-
lèrent point dans cette occasion, don-
nant à grands coups de lances sur ces
malheureux, dont le courage leur fai-
soit préférer la mort à la retraite.
Comme je songeois à m'en retour-
ner, je fus averti qu'il restoit encore
un sixieme Macassar. C'étoit un jeune
homme, le même qui avoit laissé
son cris dans le corps du Mandarin
tué au Couvent des Talapoins. On se
mit de nouveau à le chercher dans
les herbes. J'ordonnai à mes Soldats
de ne le point tuer, puisqu'ils pou-
voient le prendre vif sans résistance ;
mais ils étoient si animés, que l'ayant
trouvé, ils le percerent de mille
coups.

De retour au Fort, j'assemblai tous les
Mandarins, pour me concerter avec eux

le parti qu'il y avoit à prendre par rapport aux autres Macassars. Il fut résolu qu'on assembleroit le plus de troupes qu'on pourroit, & que nous ir donnerions la chasse, dès que nous serions informés du lieu de leur retraite. Je trouvai que le nombre de morts, dans cette malheureuse journée, se montoit à trois cens soixante-six Hommes. Les Ennemis n'en avoient perdu que dix-sept; savoir, dans le petit Fort, six aux environs du Couvent des Talapoins, & dix-sept sur le champ de bataille.

FORBIN
1686.

Perte totale
de part &
d'autre.

Comme je voulus entrer dans le village, pour prendre un moment de repos dont j'avois grand besoin après tant de fatigues, je fus frappé d'un spectacle d'autant plus triste que je m'y attendois moins. Outre les cadavres des Macassars & des Siamois, on n'avoit pas eu le tems d'enlever, je trouvai étendu sur le bord de mon lit, un jeune Officier (10) nommé *Beauregard*, fils d'un Commissaire du Roi à Brest, qui étoit venu à Siam, & que j'avois fait Major de toutes les Troupes Siamoi-

Officier
Français
bleffé.

(10) Le même qui fut ensuite Gouverneur de Bantam, Tom. IX. pag. 195.

— fes. Le voyant dans cette situation ,
FORBIN je le crus mort , & j'en eus le cœur
 1685. navré de douleur.

Cure mer-
 veilleuse que
 l'Auteur fait
 sur lui.

On traitera peut-être de fable ce que je vais raconter , & en effet la chose doit paroître incroyable. Cependant je proteste saintement , que je ne rapporterai que la pure vérité. Ayant examiné ce jeune Officier de plus près , je remarquai qu'il respiroit encore ; mais il ne parloit plus. Il avoit la bouche couverte d'écume , le ventre ouvert ; toutes ses entrailles , mêlées de sang caillé , lui pendoient sur les cuisses , & paroissoient déjà sèches comme du parchemin. Sans Chirurgien & sans médicamens , comment faire pour lui donner du secours ? Je hasardai néanmoins l'entreprise , sans trop compter sur son succès. Je pris deux aiguilles avec de la soie , & lui ayant remis les entrailles , je cousus la plaie comme j'avois vû faire en pareilles occasions. Ensuite je fis deux ligatures que je joignis ensemble , & après avoir battu des glaires d'œufs dans de l'arak , espece d'eau-de-vie assez connue , je me servis de cet onguent pour panser le malade ; ce que je continuai pendant dix jours.

on opération réussit à souhait , & auregard fut guéri , sans avoir eu fièvre , ni d'autres accidens fâcheux. Dès qu'il recommença à parler , je voulus savoir de lui comment il avoit guéri sa blessure , puisqu'il se trouvoit hors du Fort, tandis que nous étions aux prises avec les six premiers Macassars dans le pavillon.

Il me dit qu'ayant vû tomber du Récit de son malheur. stion , deux hommes , la tête la première , & prenant l'un pour le Capitaine , il étoit accouru , dans la vûe empêcher les Siamois de le tuer : Que Macassar , quoique percé de plusieurs balles , s'en étant apperçû , contrefaisant le mort , l'avoit laissé approcher jusqu'à sa portée , & lui avoit porté un coup de kris qui lui avoit fait cette blessure (11). Que dans cet état , ne sachant que devenir , & portant ses entrailles dans ses mains , il avoit gagné le pavillon , où ne trouvant personne pour le secourir , il étoit tombé de foiblesse sur mon lit , peu-près dans la situation où je le trouvois.

(11) Les Macassars , en frappant de ce poignard , font un certain tour de bras qui fait une ouverture extrêmement grande.

FORBIN.

1686.

Courage
d'un Macaf-
far mourant.

Le lendemain de mon arrivée au Fort, je reçus avis qu'un des six Macassars, qui avoit combattu dans la pavillon, n'étoit pas mort : Quelques Soldats Siamois l'avoient saisi, & de peur qu'il ne leur échappât, ils en avoient fait comme un peloton, à force de le lier. Je fus le voir pour le questionner, & pour en tirer, s'il étoit possible, quelques éclaircissemens. Ce démon, car la force & la patience humaines ne vont pas si loin, avoit passé avec un sang froid étonnant, toute la nuit dans la fange, blessé de dix-sept corps de lances. Je lui fis quelques questions : mais il me répondit qu'il ne pouvoit me satisfaire, qu'auparavant je ne l'eusse fait détacher. Il n'y avoit pas à craindre qu'il échappât. J'ordonnai au Sergent François que j'avois mené avec moi, de le délier. Celui-ci posa sa halebarde contre un petit arbre, assez près du blessé ; & le jugeant hors d'état de rien entreprendre, après l'avoir détaché, il laissa cette arme dans l'endroit où il l'avoit mise d'abord. A peine le Macassar fut-il en liberté, qu'il commença à allonger les jambes, & à remuer les bras, comme pour les dégourdir. Je m'aperçus qu'en répon-

nt aux questions que je lui faisois, il tournoit , & tâchant de gagner rein , s'approchoit insensiblement la halebardé pour s'en saisir. Je mus son dessein , & m'adressant Sergeant : » Tiens-toi près de ta alébarde , lui dis-je ; voyons jusqu'où cet enragé poussera l'audace ». s qu'il fut à portée, il ne manqua pas se jeter dessus pour la saisir en t ; mais ayant plus de courage que force , il se laissa tomber presque rt sur le visage. Alors voyant qu'il avoit rien à espérer de lui , je le achever sur-le-champ.

l'étois si frappé de tout ce que j'a- s vû faire à ces hommes, qui me pa- Toient si différens de tous les autres, : je souhaitai d'apprendre d'où pou- t venir à ces Peuples tant de cou- e , ou , pour mieux dire , tant de ocité. Des Portugais , qui demeu- ent dans les Indes depuis l'enfance , dirent que ces Peuples étoient habi- s de l'Isle de *Celebes* , ou *Macassar* : ils étoient Mahométans schismati- s & très-superstitieux : que leurs très leur donnoient des lettres écri- en caractères magiques , qu'ils leur choient eux-mêmes au bras, en les

FORBIN
1686.

Causés de la
férociété de
ces Peuples;

FORBIN.
#686.

Leur figure
& leur habil-
lement.

assurant que tant qu'ils les porteroient sur eux, ils feroient invulnérables : qu'un point particulier de leur créance, qui consiste à être persuadés, que tous ceux qu'ils pourront tuer sur la terre, hors les Mahométans, seront autant d'esclaves qui les serviront dans l'autre monde, ne contribuoit pas peu à les rendre cruels & intrépides. Enfin ils ajoutèrent, qu'on leur imprimoit si fortement, dès l'enfance, ce qu'on appelle le point d'honneur, qui se réduit parmi eux à ne se rendre jamais, qu'il n'y avoit point d'exemple qu'aucun y eût encore contrevenu. Pleins de ces idées, ils ne demandent ni ne donnent jamais de quartier; dix Macassars, le cris à la main, attaqueroient cent mille hommes. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Des gens imbus de tels principes, ne doivent rien craindre, & ce sont des hommes bien dangereux (12). Ces Insulaires sont d'une taille médiocre, basanés, agiles & vigoureux. Leur habillement consiste en une culotte fort étroite, une chemise de coton blanche ou grise, un bon-

(12) L'usage de l'Opium, dont l'Auteur ne parle pas, contribue peut-être plus que toutes ces causes ensemble, à les rendre si furieux & si redoutables.

t d'étoffe , bordé d'une bande de
 ile , large d'environ trois doigts : ils
 nt les jambes nues, les pieds dans des
bouches, & se ceignent les reins d'une
 harpe , dans laquelle ils passent leur
 ne diabolique. Tels étoient ceux à
 i j'avois eu à faire , & qui me tuerent
 féramment tant de monde.

Je rendis compte à M. Constance de
 te malheureuse aventure. Quoique
 manœuvre ne m'eût que trop mani-
 té sa mauvaise volonté à mon égard,
 crus qu'il ne convenoit pas de lui
 témoigner du ressentiment ; je lui
 ivis donc simplement, pour lui faire
 détail bien circonstancié de tout
 qui m'étoit arrivé. Je l'avertis en
 me-tems de prendre garde au reste
 s Macassars qui étoient retranchés
 ns leur camp, & de profiter de mon
 emple. Ayant reçu ma relation, il fit
 rendre au Roi tout ce qu'il voulut ;
 comme je m'étois sans doute trop
 en conduit à son gré , il me répondit
 : une lettre pleine de reproches ,
 accusant d'imprudence , & d'avoir
 : la cause de tout ce massacre :
 finissoit en me donnant ordre ,
 n d'arrêter les Macassars , comme
 première fois , mais d'en faire
Suppl. Tome LXVI. E

F O R B I N.

1686.

Rapports de
 l'Auteur à
 M. Constan-
 ce.

Reproches
 du Ministre ,
 & ses nou-
 veaux ordres.

FORBIN.

1686.

Forbin les
avoit prévénus.

mourir autant que je pourrois.

Je n'avois pas attendu ses instructions sur ce point. Dès le lendemain de notre déroute , ayant encore assemblé tous les Mandarins, je leur avois distribué des troupes , avec ordre de se tenir sur les avenues , pour empêcher que les ennemis , qui avoient gagné les bois , ne revinssent jeter de nouveau l'épouvante sur le bord de la rivière , qui est l'endroit le plus habité du pays, & celui où ils pouvoient faire le plus de ravage.

Tentative
inutile contre
le reste des
Macassars.

Quinze jours après , j'appris qu'ils avoient paru à deux lieues de Bancok : j'y accourus avec quatre-vingt soldats que j'embarquai dans mon balon , le pays étant encore inondé. J'arrivai fort à propos , pour rassurer les Peuples : j'y trouvai plus de quinze cens personnes qui fuyoient , devant vingt-quatre ou vingt-cinq Macassars qui étoient encore attroupés. A mon arrivée ces furieux abandonnerent quelques balons dont ils s'étoient saisis , & se jetterent à la nage. Je fis tirer sur eux ; mais ils furent bien-tôt hors de la portée du fusil , & se retirèrent dans les bois. Je rassemblai tout ce Peuple effrayé , je lui reprochai sa lâcheté ,

la honte qu'il y avoit à fuir devant un si petit nombre d'ennemis. Anilés par mes discours, les Siamois se joindrent, & les poursuivirent jusqu'à l'entrée du bois, où voyant qu'il étoit impossible de les forcer, je retournai à Ancok.

FORBIN.
1686.

Je trouvai, en arrivant, deux de ces malheureux, qui ayant été blessés n'auroient pu suivre les autres. Un Missionnaire, nommé *Manuel*, les regardant comme un objet digne de son zèle, leur parla avec tant de force, qu'ils se convertirent, & moururent peu de temps après avoir reçu le Baptême. Quelques jours après, on m'en amena un troisième que le Missionnaire exhorta inutilement; ce misérable ayant demandé en se faisant Chrétien, on lui sauve-t-on la vie, on lui répondit que non. Puisque je dois mourir, dit-il avec une impiété sans pareille, » que m'importe que je sois avec Dieu, ou avec le Diable ». Là-dessus il eut le cou coupé, & j'ordonnai que sa tête seroit posée, pour donner de la terreur aux autres.

Conversion
de deux de
leurs blessés.

Horrible
impiété d'un
troisième.

Au bout de huit jours, quelques-uns, tout effrayés, vinrent m'avertir que les ennemis avoient paru

Forbin re-
tourne à la
poursuite des
autres.

FORBIN.

1686.

sur le rivage ; qu'ils y avoient pillé un jardin , d'où ils avoient enlevé quelques herbes , & une quantité assez considérable de fruits. J'y allai avec environ cent soldats armés de lances & de fusils ; j'y trouvai plus de deux mille Siamois qui s'étoient rendus sur le lieu où les Macassars avoient couché. Lassé de me voir mener pendant si long-tems par une poignée d'ennemis , je résolus d'en voir le bout. Je partageai les deux mille hommes que j'avois , en deux corps , que je postai à droite & à gauche , & je me mis avec mes cent hommes aux trousses de ces bêtes féroces. Je suivis dans l'eau la route qu'ils s'étoient ouverte à travers les herbes. Comme ils mourroient presque de faim , ne se nourrissant depuis un mois que d'herbes sauvages , je vis bien qu'il étoit tems de ne les plus marchander , surtout n'ayant avec moi que des hommes frais , dont je pouvois tirer parti. Dans cette pensée , je leur fis doubler le pas. Après avoir marché environ une demi-lieue, nous apperçûmes les ennemis , & nous nous mîmes en devoir de les joindre.

Il les attaque.
que.

Je les ferrois de fort près. Pour

n'éviter, ils se jetterent dans un bois qui étoit sur la gauche, d'où ils tombèrent sur une troupe des miens, qui du plus loin qu'ils les apperçurent, firent une décharge de mousqueterie hors de la portée, & se sauverent à toutes jambes. Cette fuite ne me fit pas prendre le change; je joignis encore les ennemis, & je rangeai mes soldats en ordre de bataille. Comme nous avions de l'eau jusques à moitié jambe, les Macassars, ne pouvant venir à nous avec leur activité ordinaire, gagnèrent une petite hauteur entourée d'un fossé, où il y avoit de l'eau jusqu'au col. Je les investis, & m'approchant d'eux à la distance de dix à douze pas, je leur fis crier par un Interprète de se rendre, les assurant que s'ils se fioient à moi, je m'engageois à leur ménager leur grace auprès du Roi de Siam. Ils se tinrent si offensés de cette proposition, qu'ils nous décocherent une de leurs lances, pour nous témoigner leur indignation, & se jettant un moment après dans l'eau, le cris entre les dents, ils se mirent à la nage pour nous venir attaquer.

Les Siamois encouragés, & par mes discours & par mon exemple, firent

Les dix-sept derniers sont sués.

FORBIN.
1616.

fi à propos leur décharge sur ces désespérés , qu'il n'en échapa pas un seul. Ils n'étoient plus que dix-sept ; tous les autres étoient morts dans les bois , ou de misère , ou des blessures qu'ils avoient reçues. J'en fis dépouiller quelques-uns , que je trouvai tous secs comme des momies , n'ayant que la peau & les os. Ils portoient tous sur le bras gauche de ces caractères dont on a parlé. Telle fut la fin de cette malheureuse aventure , qui , pendant un mois , me causa des fatigues incroyables , qui faillit à me coûter la vie , qui me fit périr tant de monde , & qui n'auroit jamais eu lieu , sans la jalousie d'un Ministre aussi cruel que soupçonneux.

Ce qui se passoit à Siam dans ces entrefaites.

L'Auteur , pour démontrer encore mieux l'injustice du reproche que M. Constance lui avoit fait , en le taxant d'imprudence , rapporte en peu de mots ce qui se passa à Siam au sujet des Macassars , retranchés dans leur camp , après la conspiration découverte. Mais il est plus naturel de reprendre ici le récit de la Mare , qui avoit été présent lui-même à ces dernières opérations. » Nous sommes témoins , dit-il , » que le Roi de Siam n'omit

rien pour tâcher de faire rentrer le malheureux Prince de Macassar dans son devoir, & pour ne point se voir obligé de répandre le sang royal ; mais il semble que ce Prince avoit conjuré contre lui-même ». Après des sollicitations réitérées qui lui furent faites , & qu'il rejetta toutes sous divers prétextes , le Roi résolut enfin de vaincre son opiniâtreté , & de le réduire à l'obéissance par la force des armes. Cinq mille hommes de sa Garde furent détachés sous les ordres de M. Constance , premier Ministre , que le Roi regardoit comme le plus digne de tous ses sujets , & en même tems le plus capable d'exécuter ses volontés.

Tout étant disposé pour cette expédition , qui devoit se faire le 24 de Septembre au matin , M. Constance se mit la veille dans un balon , où il fit entrer le Sieur *Youdal* , Capitaine d'un Vaisseau Anglois qui étoit à la Barre de Siam , plusieurs Anglois au service du Roi de Siam , un Missionnaire , & un autre particulier. En passant , il fit la revue de toutes les troupes qui l'attendoient dans divers Bâtimens , près d'une langue de terre

FORBIN.

1686.

Le Prince de
Macassar re-
fuse de se
soumettre.

Expédition
de M. Con-
stance pour
les réduire.

—
 FORDIN.
 1686.

qui regarde le camp des Macassars ; & leur ayant assigné leurs postes , il envoya tous les Anglois , à l'exception du Capitaine , à bord de deux Vaisseaux du Roi armés en guerre , qui étoient à une demi-lieue au-dessous du camp des Macassars ; & demeura jusqu'à une heure de la nuit pour visiter tous les postes ; après quoi , dit l'Auteur , nous nous rendîmes aussi à bord de ces Vaisseaux vers les quatre heures , une demi-heure avant l'attaque , qui devoit commencer par un signal de l'autre côté de la rivière.

Ordre de
 l'attaque.

Constance visita encore tous les postes en remontant , & donna ses ordres par-tout. Celui de l'attaque portoit , que *Oklouang Mahamontri* , Capitaine Général des Gardes du Roi , avec ses quinze cens hommes , devoit enfermer les ennemis derriere leur camp , en se formant sur une haie forte de tout son monde , depuis le bord de la grande rivière jusqu'à un ruisseau où se terminoit leur camp. Vers le haut , une mare d'eau derriere le camp ne laissoit , entre la grande rivière & le ruisseau , qu'un espace d'environ deux toises ; de sorte que les Macassars ne pouvoient les combattre que par

ette espece de chaussée ; mais on avoit
onné ordre d'y faire une barricade
e pieux pour en défendre l'entrée.

FORBIN.

1686.

Okpra Chula , Mandarin Siamois ,
evoit se poster de l'autre côté du
ruisseau , & le border avec mille hom-
mes. Dans les deux rivières , il y avoit
ingt-deux petites galeres & soixante
alons remplis de monde , pour escar-
oucher les ennemis , & mille hom-
mes sur la langue de terre vis-à-vis de
leur camp.

Le signal donné à l'heure marquée , Son mauvais succès.
Oklouang Mahamontri part brusque-
ment , avec quatorze de ses esclaves ,
sans se faire suivre de ses troupes
pour prendre leur poste ; & va droit à
la chaussée , le long de laquelle il pousse
jusqu'aux maisons des Macassars. Là ,
s'arrêtant , il appelle tout bas *Okpra*
Chula. Un Macassar , que l'obscurité
l'empêchoit de voir , lui répond en
Siamois ; que voulez-vous ? Ce Man-
larin , croyant que ce fût effectivement
Okpra Chula , s'avance sans défiance :
en même-tems les Macassars sortent
de leur embuscade , & le tuent avec
sept de ses esclaves. Après cette expé-
dition , une partie des Macassars passa
de l'autre côté du ruisseau , avant que

F O R B I N.

1686.

Autre échec.

l'Okpra se fût emparé de ce poste.

A cinq heures & demie, un Anglois, nommé *Cotse*, Capitaine de Vaisseau du Roi de Siam, attaqua les ennemis du côté de la grande rivière, à l'extrémité de leur camp, & fit faire sur eux un si grand feu de sa mousqueterie, qu'il les contraignit de se retirer vers le haut de leur camp. Ce Capitaine, s'en étant apperçû, mit pied à terre, suivi de dix ou douze Anglois, & d'un Officier François; mais à peine étoient-ils descendus, que les Macassars revenant sur leurs pas, les chargerent à leur tour, & les obligerent de se jeter dans la rivière. *Cotse* y reçut une blessure à la tête, dont il mourut, & l'Officier François se sauva à la nage.

Entreprise
des Macassars.

Après ce coup, tous les Macassars abandonnerent leur camp, qui étoit déjà à moitié brûlé, & voulurent gagner le haut de la petite rivière, à dessein de pousser jusqu'au camp des Portugais, pour exercer leur rage sur les Chrétiens. Dans ces entrefaites, le Sieur *Veret*, Chef du Comptoir de la Compagnie Orientale de France à Siam, arriva avec une chaloupe & un balon, où étoient tous les François

qui se trouvoient dans cette Ville, au nombre de vingt. M. Constance, qui n'alloit un balon plus léger que les autres, s'avança en diligence du côté des Macassars, suivi du balon de M. Veret, & de douze ou quinze autres balons Siamois, pour les empêcher de rien entreprendre, & de passer la rivière à une demi-lieue au-dessus du camp. Les ayant apperçus, il commanda aux Siamois de descendre pour les charger, & mettant pied à terre lui-même, ce Ministre marcha droit à eux, suivi de huit François, de deux Anglois, de deux Mandarins Siamois, & d'un Soldat Japonois. La chaloupe n'étoit pas encore arrivée, & l'on ne pouvoit l'attendre, parce qu'il étoit de la dernière importance de prévenir les Macassars.

On passa d'abord une grande haie de bambous, pour entrer dans la plaine où étoient les ennemis. La première escarmouche coûta la vie à un Siamois & à deux Macassars. Les autres se retirèrent derrière des bambous, & se partageant ensuite à droite & à gauche, ils revinrent avec beaucoup de furie, dans le dessein d'enfermer les Siamois. Ce mouvement, dit l'Au-

FORBIS.

1686.

Constance
veut leur
couper che-
min.

Il est obligé
de se sauver à
la nage.

FOREIN.

1626.

teur, nous obligea de faire une retraite fort précipitée, & de nous jeter dans l'eau pour regagner les balons. De douze personnes, qui accompagnoient M. Constance, il y en eut cinq de tués, entr'autres Youdal, Capitaine de Vaisseau Anglois, percé de cinq coups, & quatre François, qui en avoient reçu chacun dix ou douze. La rage des Macassars, animés par leur opium, étoit si grande, qu'un d'eux tua sa propre femme qui l'embarassoit dans sa retraite.

Les Siamois
reviennent à
la charge.

Cet échec n'étonna point M. Constance. Il mit de nouveau pied à terre, suivi d'un plus grand nombre de François, tant du balon que de la chaloupe, & de plusieurs Anglois qui y étoient accourus. Il y eut quantité de Macassars tués dans cette seconde descente, & quoiqu'ils se défendissent encore avec beaucoup d'opiniâtreté, nous n'y perdîmes pas un seul homme.

Leur bravoure étonne
les ennemis.

Le Ministre, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen de vaincre ces désespérés, qu'avec des forces supérieures, détacha contre eux quatre cens hommes, sous les ordres d'un Mandarin Siamois, pour aller se poster au-dessus de cet endroit, & s'opposer à leur

usage. En même-tems il descendit le bord du ruisseau , à la tête de six mille hommes avec tous les Français & les Anglois , entra dans la plaine , où il y avoit de l'eau jusqu'à ceinture , & marcha droit aux ennemis. Nous apperçûmes de loin qu'ils étoient aux prises avec les quatre cents hommes qu'on avoit détachés vers le fort , lesquels soutinrent vigoureusement cette furie , & contraignirent les Macassars de se retirer à l'abri des maisons & des bambous qui bordent la rive droite de la rivière. Aussi-tôt M. Constance fit un détachement de huit cents Mousquetaires , pour les escarmoucher à l'embouchure de la rivière , & les pousser vers les maisons & les bambous , poussant toujours vers le haut de la rivière. Ces Mousquetaires firent de grandes merveilles , & ne lâcherent jamais pied , malgré la résistance des Macassars.

Quelques momens après, le Ministre voulut avancer , en croissant , les deux cents hommes qui étoient avec lui dans la plaine , & se joindre aux quatre cents premiers. Ils portèrent devant eux de petites claies de bambous , traversées de clous à trois pointes qui s'éle-

Stratagème
du Ministre
pour les arrê-
ter.

FORBIN.
1686.

voient par-dessus à la hauteur d'un demi pied. Ces machines furent plongées dans l'eau , & appuyées avec des pieux à mesure qu'on s'approchoit des ennemis , qui venant fondre tous ensemble , à leur ordinaire , sans voir où ils posoient les pieds , se trouverent pris pour la plûpart , si bien que ne pouvant plus ni avancer ni reculer , on en tua debout à coup de fusils un nombre très-considérable (13).

Défaite ro-
tale des Ma-
cassars.

Ceux qui échapperent s'étant retranchés dans des maisons de bambous , ou de bois , auxquelles on mit le feu , n'en sortirent qu'à demi-brûlés , en se jettant au milieu des troupes , la lance ou le cris à la main , & combattant toujours jusqu'à ce qu'ils tombassent sous les coups de leurs ennemis. Il n'y en eut pas un , de ceux qui s'étoient retirés dans les maisons & dans les bambous , qui ne mourût de cette maniere.

Mort de leur
Prince.

Le Prince même , qui s'étoit caché derriere une maison , & qui avoit été blessé d'un coup de mousquet à l'épaule gauche , se voyant découvert , courut , la lance à la main , droit à

(13) C'est à ce stratagème , de l'invention de M. Constance , que le Chevalier de Forbin attribue la victoire qu'il remporta sur les Macassars.

M. Constance , qui lui présenta la
 ienne , tandis qu'un des François de
 a suite du Ministre lui lâcha un coup
 le mousqueton qui l'étendit mort à ses
 ieds. Enfin tous les Macassars furent
 ués ou pris. Vingt-deux , qui s'é-
 oient retirés dans une Mosquée , se
 endirent sans combattre. On en saisit
 rente - trois autres en vie , qui étoient
 ous percés de coups. De la Mare ne
 ous apprend pas ce qu'on fit des pri-
 oriniers ; mais le Chevalier de Forbin
 lit qu'on ne sauva la vie qu'à deux jeu-
 es fils du Prince , qui furent conduits
 i Louvo (14). On ne trouva que les
 orps de quarante-deux morts ; les
 autres étoient périss dans la rivière. Il
 eut sept Européens , & seulement dix
 siamois de tués dans toute cette expé-
 lition (15). Le combat dura depuis
 quatre heures & demie du matin jus-
 qu'à quatre heures du soir. Les Man-
 larins Siamois firent parfaitement bien
 leur devoir , allant par-tout le sabre

FORBIN.
 1686.

Nombre de
 leurs prison-
 niers.

Perte des
 Siamois.

(14) Le Pere Tachard les a amenés en France ,
 où on les a vus , depuis servir dans la Marine.

(15) Forbin parle d'une première attaque man-
 uée , deux mois avant cette défaite , dans laquelle
 il dit qu'il y eut dix - sept Européens & plus de mille
 siamois tués ; mais de la Mare s'étant trouvé sur les
 lieux , on s'en tient à son récit , qui est d'ailleurs
 beaucoup mieux détaillé que l'autre.

FORBIN.
1686.

Satisfaction
du Roi de
Siam.

Exemple de
la fermeté
des Macas-
sars.

à la main dans les endroits les plus périlleux, & faisant exécuter les ordres du Ministre avec une promptitude admirable. Tout étant achevé, M. Constance donna ordre que l'on coupât les têtes des Macassars qui furent trouvés morts, & qu'on les exposât dans leur camp. Il partit ensuite pour aller rendre compte au Roi du succès de cette grande journée. Sa Majesté lui témoigna être entièrement satisfaite de sa conduite; mais elle lui fit en même-temps une douce réprimande de s'être si fort exposé, & lui donna ordre de remercier de sa part les François & les Anglois, qui avoient partagé avec lui le danger & la victoire (16).

Tachard ajoute à cette relation, quelques particularités qu'il tenoit du Pere de Fontenay, & qui servent à faire voir jusqu'à quel point les Macassars poussent la fermeté & le courage. Quatre d'entr'eux, qui avoient abandonné le service du Roi de Siam, le jour même que la conjuration éclata, pour se joindre à leurs compatriotes, ayant été condamnés à la mort, ce Pere s'intéressa pour faire différer leur

(16) De la Mare, *ubi supra*, pag. 115 & précédentes.

supplice , s'imaginant que des malheureux , qui avoient déjà beaucoup souffert, seroient plus dociles à recevoir les lumieres du Christianisme. Ils enoient de subir une terrible torture. On les avoit roués de coups de bâton ; on leur avoit enfoncé des chevilles sous les ongles , écrasé tous les doigts , appliqué du feu aux bras , & serré les bourses entre deux ais. *M. le Clerc* , qui parloit leur langue , fit tout ce qu'il put pour opérer leur conversion, mais inutilement ; ainsi les Peres furent obligés de les abandonner à la Justice. Ils furent attachés à terre , pieds & poings liés , le corps nud , autant que la pudeur pouvoit le permettre. Dans cet état , on lâcha un tigre , qui près les avoir flairés , sans leur faire aucun mal , fit de grands efforts pour sortir de l'enceinte , haute de quatre couds. Il étoit midi qu'il n'avoit point encore touché aux criminels , quoiqu'ils eussent été exposés depuis plusieurs heures du matin. L'impatience des bourreaux leur fit retirer le tigre , pour attacher ces misérables debout de gros pieux. Cette posture parut plus propre à animer le tigre , qui en a trois avant la nuit , & la nuit

FORBIN.
1681.

même le quatrième. Les exécuteurs tenoient ce cruel animal par deux chaînes passées des deux côtés hors de l'enceinte, & le tiroient malgré lui sur les criminels. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'on ne les entendit jamais, ni se plaindre, ni seulement gémir. L'un se laissa dévorer le pied, sans le retirer; l'autre sans faire un cri se sentit briser tous les os du bras; un troisième souffrit que le tigre lui léchât le sang qui couloit de son visage, sans détourner les yeux, & sans faire le moindre mouvement du corps. Un seul tourna autour de son poteau, pour éviter cet animal furieux; mais il mourut enfin avec la même constance que les autres.

Ennuis de
Forbin à
Bancok.

Tandis que ces choses se passaient à Siam, le Chevalier de Forbin, qui n'avoit plus d'ennemis à combattre, s'occupoit à Bancok à dresser ses nouveaux soldats, & à faire avancer les fortifications; mais rien ne pouvoit dissiper ses ennuis, qui étoient augmentés depuis son départ de Louvo. Les bontés du Roi lui avoient rendu ce séjour assez supportable; celui de Bancok ne lui offroit pas le moindre agrément. Dans cette situation, il sollicitoit

DE L'HIST. DES VOYAGES. 83
ement son rappel à la Cour ; mais
Constance ne manquoit jamais de
textes pour éluder sa demande.

Environ le même tems , l'Auteur
fut à Bancok quatre des Jésuites avec
il avoit fait le voyage , & qui par-
ent pour la Chine (18). Ces Peres ,
ès être entrés dans toutes ses pei-
s , par rapport à M. Constance ,
ut ils connoissoient comme lui le
actère , lui conseillèrent de repasser
plutôt en France. Leurs exhortations
confirmerent encore plus fortemen-
ts des dispositions où il étoit depuis
long-tems. Il avoit, dit-il, continuel-
lement devant les yeux , d'un côté la
fureur d'un pays, qui lui paroissoit sans
recours ; & de l'autre , les perfidies
du Ministre qui , en récompense de
bons services , avoit attenté sur sa
vie en tant de différentes manieres. Un
nouvel ordre qu'il reçut de la Cour ,
dans ces entrefaites, acheva de le déter-
miner , & ne lui fit que trop compren-
dre que la haine du Ministre n'étoit pas
encore épuisée.

FORBIN.
1686.

On lui con-
seilla de re-
passer en
France.

18) C'étoient les mêmes Jésuites qui firent le
heureux voyage dont on a lu la relation ci-
dessus, pag. 186 : mais le Pere de Fontenay , qui est
l'auteur , dit qu'ils ne virent pas le Chevalier de
Forbin.

FORBIN.

1686.

Nouveau
piège que
lui tend M.
Constance.

Il étoit arrivé , depuis peu , à la Barre , un Bâtiment Anglois armé de quarante pieces de canon & de quatre-vingt-dix hommes d'équipage. M. Constance accusoit le Capitaine d'avoir autrefois friponné au Roi de Siam une partie considérable de marchandises. Sous ce beau prétexte , il envoya ordre à l'Auteur de se rendre , avec deux hommes seulement , à bord du Bâtiment Anglois , & d'enlever ce Capitaine , comme coupable de crime de leze-majesté. Ce sont les propres termes de l'ordre , qui étoit écrit en François , de la main du Pere le Comte.

Il se déter-
mine à le
satisfaire.

Je n'eus pas de peine à comprendre , continue l'Auteur , que cette commission , qui ne ressembloit pas mal à celle des Macassars , n'étoit qu'un nouveau piège ; je résolus néanmoins d'exécuter l'ordre à la lettre. M. Manuel , Missionnaire , fort de mes amis , à qui je le communiquai , en fut étonné , parce que la chose lui paroissoit d'une impossibilité absolue. C'est pourtant , lui dis-je , ce que je médite d'entreprendre. Je veux pousser M. Constance à bout , en lui faisant voir que des projets qu'il juge impraticables , & dont il ne me charge , que parce qu'il compte

ue j'y périrai, sont encore fort au-
 dessous de moi. M. Manuel, plus sur-
 pris de ma résolution qu'il ne l'avoit été
 de l'ordre, fit tout ce qu'il pût pour
 s'en détourner; mais je lui déclarai
 que mon parti étoit pris, & que je n'en
 remordrois pas, dût-il m'en coûter
 la vie. Là-dessus l'ayant quitté, je me
 jetai brusquement dans mon balon à
 quatre-vingt rameurs.

Pour me venger de M. Constance,
 j'embarquai malicieusement avec moi
 l'oncle de sa femme, qui étoit Métif,
 un bon-homme, mais nullement
 guerrier. J'étois bien aise, en lui fai-
 sant tenir la place d'un des deux hom-
 mes qui devoient m'accompagner, de
 le faire courir la moitié du risque,
 & de le mettre à portée de connoître,
 par lui-même, de quoi M. Constance
 étoit capable. Pendant le trajet de Ban-
 k à l'endroit de la rade où étoit
 le Vaisseau, ce bon Japonois ne cessa
 de me demander où je prétendois le
 conduire; mais il n'étoit pas encore
 en état de satisfaire sa curiosité. Quand
 nous fûmes à la Barre, je pris un bateau
 propre pour la mer, dans lequel
 j'embarquai huit de mes rameurs,
 & l'oncle de la Dame Constance

FORBIN

1686.

L'oncle du
 Ministre en
 partage le
 danger.

FORBIN.

1686.

& le Gouverneur de la Barre, nous voguâmes vers le Vaisseau Anglois. Nous n'en étions plus qu'à deux lieues, lorsque mon Métif me demanda encore où je le menois. Pour toute réponse je lui présentai l'ordre du Roi, que je lui expliquai en Portugais. Il en fut si effrayé, que ne se possédant plus, il s'écria les larmes aux yeux :
 » Que vous ai - je donc fait, Monsieur,
 » pour me conduire ainsi à la bouche-
 » rie ? Et quel cas, je vous prie, ce
 » Capitaine Anglois fera - t - il des
 » ordres du Roi, qu'il ne craint point,
 » & qui aussi ne sera certainement pas
 » le plus fort dans toute cette affaire ? »
 Je lui répondis que quand on étoit au service d'un Roi, il falloit obéir à la lettre, sans examiner le péril, nos biens & nos vies étant à la disposition de nos Souverains.

Toutes ces raisons, loin de persuader mon homme, augmentoient encore sa frayeur. Elle redoubloit à l'approche du navire. Pour le rassurer, je lui dis que j'avois trouvé un expédient, à la faveur duquel je comptois de prendre ce Capitaine, sans trop nous exposer l'un & l'autre, en l'obligeant sous quelque prétexte de passer

à mon bord. En même-tems je lui remis l'ordre du Roi pour le garder en poche jusqu'à ce que nous en eussions besoin ; & je l'exhortai sur-tout à l'armer de courage , sans quoi tout notre projet échoueroit infailliblement. Cet homme , plus prudent que le raison , voulut encore savoir ce que je ferois au cas que mon entreprise ne réussît pas ? » Alors, lui répondis-je, je me conduirai à la *Macassarde* ; je mettrai l'épée à la main ; je dirai au Capitaine que j'ai ordre de l'arrêter , & que s'il fait la moindre résistance je le tuerai. A ces mots , vous sortirez l'ordre du Roi , & vous crierez aux gens de l'équipage que s'ils résistent , Sa Majesté Siamoise les fera tous pendre. » Hé ! Monsieur, me répondit-il, nous allons donc mourir ? » C'est notre sort , lui dis-je ; » mourir aujourd'hui ou demain, qu'importe, pourvû que ce soit glorieusement. »

Cependant nous abordâmes le navire ; j'y montai suivi du Japonois , qui étoit plus mort que vif. Le Capitaine Anglois , qui s'en apperçut , me demanda ce qu'il lui manquoit ; & sur ma réponse , qu'il craignoit un peu

FORBIN.

1686.

Comment
l'Auteur s'en
tire.

FORBIN.

1686.

la mer, on nous fit entrer dans la chambre de poupe , où l'on apporta du vin , & je fus salué d'un grand nombre de coups de canon , après bien des excuses que le Capitaine me fit sur l'état où je le trouvois , c'est - à - dire en robe - de - chambre & en bonnet. Ensuite souhaitant de savoir quelles affaires m'amenoient à son bord , je lui fis connoître qu'il s'agissoit d'un dessein formé par les Hollandois , de venir brûler tous les Vaisseaux qui étoient à la rade ; & que pour prévenir leur flotte qui étoit déjà en mer , j'avois ordre d'assembler tous les Capitaines des Vaisseaux , & de nous concerter ensemble sur les mesures qu'il y auroit à prendre dans une conjoncture si délicate. L'Anglois , avec autant de bonne foi que j'en faisois paroître , me répondit qu'il alloit faire mettre la chaloupe en mer, pour appeller à son bord tous les Officiers aux environs. J'affectai d'approuver son dessein ; mais me ravissant un moment après , je lui représentai que son navire étant le plus éloigné , il vaudroit mieux qu'il se mît lui-même dans la chaloupe ; que nous irions , lui d'un côté , moi de l'autre , rassembler tout ce qu'il y
avoit

voit de Capitaines dans la rade ; que tous les menerions dans le navire le plus proche de la Barre , & que le Conseil fini , chacun régagneroit son bord , sans avoir tant de chemin à faire.

Le Capitaine, qui étoit sans défiance, acquiesça volontiers à ma proposition. Comme je craignois toujours qu'il ne changeât de sentiment , je le ressai de profiter de la marée qui commençoit à passer , & sautant dans mon bateau, je m'y assis , comme pour m'éloigner aussi de mon côté ; mais un moment après , feignant d'avoir oublié quelque chose d'essentiel , je courai au Capitaine , qui , dans la vue de ne faire honneur, se tenoit sur le bord de son Bâtiment pour me voir partir , ne s'il vouloit se donner la peine de descendre , j'avois encore un mot important à lui dire. Il vint , & s'étant placé auprès de moi , je gagnai au large ; de quoi s'apercevant bientôt , il me demanda , où je prétendois donc le conduire ainsi nud ; & sans attendre ma réponse , il se mit à crier son équipage. J'ordonnai alors à mes gens de faire force de rames ; & éclairant au Capitaine l'ordre que

FORBIN.
1636.

Il se saisit par surprise d'un Capitaine de Vaisseau Anglois.

FORBIN.
1686.

j'avois , je lui témoignai combien j'étois mortifié d'avoir eu besoin de recourir à ces ruses pour exécuter ma commission.

Risque qu'il
court d'être
pris à son
tour par les
Anglois.

Cependant la chaloupe commençoit à me donner la chasse. Comme je vis que je ne pouvois éviter d'être pris , j'allai à bord d'un petit Bâtiment Portugais , & le pistolet à la main , j'ordonnai à mon prisonnier de monter sans hésiter , s'il ne vouloit que je lui brûlasse la cervelle. Dès qu'il fut entré dans le Bâtiment, je demandai main-forte à l'Officier , qui se mit en devoir de me l'accorder ; mais huit ou dix hommes qu'il avoit avec lui , étoient d'une foible ressource contre une trentaine d'Européens bien armés , & résolus de combattre vigoureusement pour sauver leur Capitaine. Je dis donc à celui-ci de crier à ses gens de s'en retourner , sans quoi c'étoit fait de sa vie. Le ton ferme dont j'accompagnai ces paroles , porta le Capitaine à faire retirer son monde. Quand je les vis loin , je rentrai dans mon bateau , & repris la route de Bangkok, où je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit rendre à mon Anglois sa prison plus supportable.

Je donnai avis à M. Constance de la fidélité avec laquelle j'avois exécuté ses ordres, dont je crus devoir me louer, mais avec circonspection, parce que je n'étois pas le plus fort, & que j'avois à faire à un ennemi dangereux. Je me contentai de lui présenter, que les commissions qu'il me donnoit n'étoient pas tout-à-fait dignes de moi, & qu'il ne paroïssoit nière convenable d'envoyer à un Amiral des ordres dont on ne chargeoit ordinairement que les moindres Officiers subalternes. En même-tems je fis partir mon prisonnier pour Louvo, & il se tira d'affaire, moyennant dix mil'e écus, que M. Constance accepta à propos de s'approprier. Quant à moi, ce Ministre nia de m'avoir pédié l'ordre en question, & dans sa réponse qu'il me fit, me taxant une seconde fois de témérité & d'imprudence, il me défendit de la part du Roi de m'éloigner de Bancok au-delà de dix lieues.

Outré de ce procédé, je ne m'occupai plus que de mon retour en France ; mais en attendant l'occasion favorable, pris le parti de dissimuler ; & pour tromper mon ennui dans cette

FORBIN,
1686.

Ses plaintes
à M. Con-
stance.

Nouveaux
roches
qu'il en re-
çoit.

Il ne songe
plus qu'à son
retour.

FORBIN.

1686.

Son entrevûe
avec quatre
Jésuites, au
sujet de M.
Constance.

espece d'exil, je m'amusois de tems en tems à la pêche des crocodiles, qu'on trouve en grand nombre aux environs de Bancok. Un jour que je revenois de cette pêche, je fus fort surpris en rentrant chez moi, d'y revoir les quatre Jésuites qui étoient partis peu de tems auparavant pour la Chine. Ces Peres étoient dans un état pitoyable. Ils avoient fait naufrage sur les Côtes de Camboye & de Siam, & avoient souffert au-delà de toute expression, dans la nécessité où ils s'étoient trouvés de traverser à pied des pays presque inaccessibles (19). Je leur fis le meilleur accueil qu'il me fut possible. Comme j'avois sur le cœur tous les mauvais procédés de M. Constance, je leur montrai l'ordre que j'avois reçu au sujet du Capitaine Anglois, & la réponse du Ministre au rapport que je lui avois fait de cette expédition. Quelque discrets qu'ils fussent, ces Peres ne purent retenir leur indignation, & me parlant plus ouvertement que la première fois (20),

(19) Voyez au Tom. IX la relation du Pere de Fontenay, qui se loue fort des attentions qu'ils reçurent de l'Auteur à leur retour.

(20) C'est la seconde fois que l'Auteur dit avoir vû les Jésuites à leur départ, quoique suivant le Pere

ls me conseillèrent sans détour de me retirer le plutôt que je pourrois , dans la crainte qu'à la fin le Ministre ne prît à bien ses mesures, que je ne lui échappasse plus.

FORBIN.

1686.

Enfin ne voulant pas renvoyer mon départ , je résolus de profiter du retour d'un Vaisseau de la Compagnie d'Orient , qui étoit arrivé de Pondichery depuis quelques jours ; mais près les emplois que j'avois remplis à l'iam , & les bontés dont le Roi n'avoit toujours honoré , il ne me convenoit pas de partir en déserteur. J'écrivis donc à M. Constance pour le prier de s'employer à me faire obtenir mon congé du Roi ; sous prétexte que ma santé , qui s'affoiblissoit tous les jours , ne me permettoit pas de demeurer plus longtemps dans le Royaume ; & je m'offrois d'aller moi-même à la Cour demander permission de me retirer, s'il jugeoit que cette démarche fût nécessaire. Comme il n'avoit plus les mêmes raisons qu'autrefois de craindre mon

Il obtient
son congé de
ce Ministre.

Fontenay , il se trouvât pour lors absent. Cette tradition n'est remarquable que par sa singularité , étant aussi peu susceptible de conciliation que quelque intérêt personnel, ou de quelque erreur volontaire que ce puisse être.

FORBIN.

1686.

retour en France , & qu'il ne vouloit point me revoir à la Cour, il me répondit tout de suite, que l'intention du Roi n'étant pas de me forcer , il m'étoit libre de me retirer où il me plairoit.

Ordre du
Roi pour le
faire venir à
la Cour.

Avant que de quitter Bancok , j'écrivis à un jeune Mandarin de mes amis , nommé *Prepi* , le même que j'avois sauvé de la bastonnade , & qui en reconnoissance de ce service m'étoit toujours resté attaché depuis. Je lui mandois qu'en prenant congé de lui , sur le point de retourner en France , je le priois de me conserver une part dans son amitié , & de continuer à protéger les François. *Prepi* , touché de mon départ , en parla au Roi , qui fut surpris de cette nouvelle. Il en demanda les raisons à son Ministre , & lui ordonna de me faire venir à la Cour pour les apprendre de moi-même. Je fus informé de tout ce détail par la réponse de *Prepi*. Sur cet ordre *Constance* se trouva fort embarrassé : il ne vouloit pas que je parusse à la Cour, & cependant il devoit m'y faire venir lui-même. Pour se tirer d'intrigue, il m'envoya un Officier Portugais , qui , sous prétexte de me faire honneur , étoit chargé de

Constance
lui envoie un
Officier Por-
tugais.

DE L'HIST. DES VOYAGES. 95
ne conduire à la Cour de la part
du Roi.

FORBIN.

1686.

Défiances sur
sujet de sa
commission.

Le piège étoit trop grossier pour
n'y laisser prendre. Je n'ignorois pas
que le Roi, pour faire porter ses ordres,
se sert jamais que des soldats
de sa garde. M. l'Evêque de Metello-
lis, M. Manuel & le Facteur de la
Compagnie, qui étoient présens lors-
que le Portugais me parla, ne firent
pas difficulté de me témoigner leurs
inquiétudes à ce sujet. M. l'Evêque
dit tout, me tirant à part : » Gardez-
vous bien, me dit-il, de vous mettre
entre les mains de ces Portugais ; je
connois M. Constance : n'en doutez
pas, ces gens ont ordre de vous
assassiner en chemin ; après quoi le
Ministre en fera quitte pour les faire
pendre, afin qu'ils ne puissent pas l'ac-
cuser. Il dira ensuite au Roi,
qu'il les a fait mourir pour venger le
meurtre du Chevalier de Forbin ; &
ce Prince, qui ne voit que par les
yeux de son Ministre, prendra tout
cela pour argent comptant. Croyez-
moi, tirez-vous des mains d'un
ennemi si artificieux & si méchant,
puisque vous êtes assez heureux que
d'en avoir les moyens. »

F iv

Je le remerciai, comme je devois ;
 de ses bons avis , & m'adressant à
 l'Officier , je lui dis que je ne recon-
 noissois nullement l'ordre qu'il m'étoit
 venu signifier ; que Sa Majesté m'ayant
 permis de me retirer , il n'y avoit
 pas la moindre apparence qu'elle eût
 si-tôt changé de résolution , ni qu'elle
 voulût me retenir plus long-tems dans
 ses Etats , malgré les bonnes raisons
 que j'avois eu l'honneur de lui alléguer ;
 qu'il pouvoit partir quand il juge-
 roit à propos , & porter ma réponse à
 M. Constance. Je ne parlai si haut
 que parce que n'ayant pas à demeurer
 long-tems à Siam, je n'avois plus rien
 à craindre de la haine du Ministre. En
 effet , dès le lendemain nous mêmes
 à la voile. Je m'estimois si heureux de
 quitter ce *maudit* pays , que j'oubliai
 dans ce moment toutes mes souffran-
 ces passées.

Les vents contraires , dont nous
 fûmes accueillis en passant le détroit
 de *Malaca* , nous obligerent d'y mouil-
 ler pendant quelques jours. On y
 trouva des huîtres excellentes , qu'il
 falloit manger sur le rocher même , où
 elles sont attachées si fortement qu'il
 n'est pas possible de les en tirer, Un

FOREIN.

1686.

Forbin refu-
 se de se met-
 tre entre ses
 mains.

Son départ.

1687.

Passage du
 détroit de
 Malaca.

Huitres ex-
 cellentes.

our que je m'étois engagé assez avant dans les terres , pour chasser , je tuai un singe monstrueux , qui venoit à moi les yeux étincelans de fureur , & avec un air d'assurance capable de n'effrayer , si je n'eusse été armé d'un bon fusil de chasse. Il avoit près de trois pieds de hauteur ; sa queue étoit longue de cinq pieds , la face grosse & toute semée de bourgeons. Les habitans du pays m'assurèrent que j'avois été heureux de tuer cet animal , qui auroit pû m'étrangler , si j'eusse manqué mon coup. Nos matelots avouèrent qu'ils n'avoient jamais vû de singe gros dans toutes les Indes.

Du détroit de Malaca , nous passâmes par les Isles de *Nicobar* , dont les habitans sont des Sauvages , qui vont entièrement nus , & ne vivent que de poissons , ou de quelques fruits qu'ils trouvent dans les bois. A trente lieues au Nord de ces Isles , est celle d'*Andaman* , que nous aperçûmes de loin , & qui est peuplée d'Antropophages , les plus cruels de toutes les Indes. Le reste du trajet du golfe de *Benale* , fut des plus heureux jusqu'à *Pondichery* , où *M. Martin* , qui étoit alors Directeur général de cet Eta-

FORBIN.

1687.

Singe monstrueux que l'Auteur tue.

Isles de
Nicobar.Arrivée à
Pondichery

FORBIN.

1687.

Danger émi-
nent que For-
bin court à la
chasse.

blissement, me fit la meilleure réception qu'il lui fut possible.

J'attendis long-tems à Pondichery l'arrivée des Vaisseaux d'Europe, qui tardoient cette année plus que de coutume. Mon occupation ordinaire étoit la chasse. Ce divertissement manqua un jour de m'être funeste. Un renard que mes levriers avoient fait lever, s'étant retiré dans un terrier, je voulus l'obliger d'en sortir, en remplissant le trou de paille, où je mis le feu; & tandis que j'étois baissé pour souffler, il en sortit tout-à-coup un animal, qui s'élançant sur moi, me renversa, me passa sur le visage, en me couvrant de paille, de feu & de fumée, & alla se jeter à deux pas de-là dans une rivière. Tout cela se fit si vite, que l'animal étoit sous l'eau avant que je fusse en état de me relever; ce qui joint à la frayeur dont je fus saisi, m'empêcha d'observer sa figure; mais il n'est pas douteux que ce ne fût un crocodile (21).

Autre avan-
ture péril-
leuse où sa
curiosité

l'expose dans
une Pagode.

Ma curiosité m'attira, bientôt après, une autre aventure, dont je me déga-

(21) Ces sortes d'aventures, outre l'intérêt qu'on prend toujours à un Auteur, ne doivent pas paroître indifférentes, pour ceux qui voyagent dans les mêmes pays.

geai avec plus de bonheur que de prudence. Les habitans de Pondichery , ont à une lieue de cette Ville , une Pagode fameuse où ils célèbrent , chaque année, une Fête solemnelle à l'honneur de leurs principales Divinités. Je fus témoin des cérémonies extérieures d'une de ces Fêtes ; mais on ne voulut point me permettre l'entrée du Temple. J'y retournai deux jours après , & me présentai à la porte avec sept autres François qui souhaitoient aussi de le voir. Le Chef des Bramines s'opposa encore à notre dessein. Sur son refus , sans me mettre en peine de lui répondre , je me saisis d'un poignard qu'il avoit à la ceinture , & je lui en présentai la pointe en le menaçant de le tuer. Il prit la fuite , & nous entrâmes dans la Pagode , où nous ne vîmes que quantité d'idoles de différentes grandeurs , toutes en posture indécente. Tandis que nous nous amusions à les regarder , le Bramine , pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu , jetta l'alarme dans les environs , & revint à nous à la tête de plus de trois cens hommes. Mais ce Peuple , le plus poltron de l'Univers, n'eut pas la hardiesse de nous approcher , voyant que

FORBIN.

1687.

Ce qu'il y
voit.

nous avions des armes à feu.

FORBIN.

1687,

Voyage qu'il
fait à Masulipatan.

Les Vaisseaux de France n'arrivant point encore , je résolus de profiter du départ d'un Bâtiment de la Compagnie , qui devoit faire voile incessamment pour *Masulipatan*, dans le dessein de passer de cette Ville à celle de *Golconde* ; qui n'en est qu'à trente lieues , & que le Grand Mogol tenoit alors assiégée. J'étois curieux de voir comment ces Peuples font la guerre ; mais il ne fut pas en mon pouvoir d'exécuter mon projet.

Comme nous étions dans la saison la plus favorable de l'année , notre voyage se fit fort heureusement & en peu de jours. Nous n'étions plus qu'à huit lieues de *Masulipatan* , lorsque nous vîmes venir , du côté de la terre , un nuage noir & épais , que nous crûmes être un orage. On ferma d'abord toutes les voiles, crainte d'accident. Le nuage arriva enfin à bord , avec très-peu de vent ; mais suivi d'une prodigieuse quantité de grosses mouches , qui avoient toutes le cul violet , & qui étoient du reste assez semblables à celles qu'on voit en Europe. L'équipage en fut si incommodé , qu'il n'y eût personne qui ne fût obligé de se cacher

Nuée de
mouches ,
dont l'air est
obscurci.

our quelques momens. La mer étoit toute couverte de ces insectes , & nous en eûmes une si grande quantité dans le Vaisseau , qu'il fallut jeter plus de cinq cens boyaux d'eau pour le nettoyer.

FORBIN
1687.

Environ à quatre lieues de la Ville , nous apperçûmes un nouveau brouillard qui la couvroit toute entière. A mesure que nous avançons , ce brouillard s'étendoit , & peu - à - peu nous ne vîmes plus que le sommet des montagnes. En approchant de terre , nous reconnûmes que ce nuage n'étoit autre chose qu'une multitude innombrable d'autres mouches toutes différentes des premières. Celles - ci avoient quatre ailes , & ressembloient aux mouches quatriques , qui ont la queue rayée de noir & de jaune. Plus nous avançons , plus ces insectes se multiplioient ; il y en avoit une si grande quantité , qu'elles nous déroboient la vue de la terre ; de sorte que nous ne pouvions approcher , que la sonde à la main. Après qu'on eut mouillé l'ancre , le Commis de la Compagnie, nommé *Melande* , qui avoit ordre de visiter le Comptoir , se mit dans la chaloupe , & je le suivis avec le Capitaine.

FORBIN
1687.

Pour ne pas manquer la terre , que les mouches nous cachoient entièrement , nous fûmes obligés d'embarquer une bouffole , à la faveur de laquelle nous abordâmes.

Ravages de
la peste à Ma-
sulipatan.

Personne ne paroissant dans le port, nous nous rendîmes à la douane , qui étoit également déserte. Surpris de cette nouveauté , nous avançâmes du côté où étoit le Comptoir de la Compagnie d'Orient , en traversant plusieurs rues , sans voir encore personne. Cette solitude , qui régnoit par toute la Ville , jointe à une puanteur insupportable , nous fit bientôt comprendre de quoi il étoit question. Après avoir marché un bon bout de chemin , nous arrivâmes à la Loge Française. Les portes en étoient ouvertes. Nous y trouvâmes le cadavre du Directeur, qui paroissoit être mort depuis peu de jours. La maison avoit été pillée, & tout y étoit dans le plus grand désordre. Frappé d'un spectacle si affreux , je revins dans la rue , & je dis à Delande , que nous ferions bien de retourner à bord , n'y ayant rien de bon à gagner ici pour nous. Il me répondit que sa commission l'obligeoit d'aller plus avant , & que devant ren-

de compte de son voyage , il falloit au moins tâcher de trouver quelqu'un qui pût nous instruire plus précisément les causes de tout ce désastre. Nous continuâmes donc à marcher jusqu'au Comptoir Anglois , qui étoit fermé. Nous eûmes beau frapper, personne ne répondit. De-là nous passâmes à celui des Hollandois. De quatre-vingt personnes qui le composoit , il n'en estoit que quatorze. C'étoient plutôt les spectres, que des hommes. Ils nous dirent que la peste avoit mis la Ville dans l'état où nous l'avions trouvée ; que la plupart des habitans étoient morts , & que le reste s'étoit retiré à la campagne ; qu'ils ne pouvoient nous donner aucun éclaircissement sur la Loge des François ; que les Anglois avoient abandonné la leur , après avoir perdu la plupart de leurs gens ; & que pour eux, ayant des trésors immenses dans leur maison , il leur étoit défendu , sous peine de la vie , d'en sortir ; sans quoi ils n'y seroient pas restés.

Dans la situation où étoit cette malheureuse Ville, il n'y avoit pas d'apparence d'y trouver un Bâtiment pour mener à Golconde; ainsi il fallut

FORBEN;

1687.

Départ du
Vaisseau
pour les Cô-
tes de Siam.

FORBIN.
1687.

se passer d'en voir le siège (22). De retour à notre bord, où nous annonçâmes ce que nous avions appris, il fut résolu que nous remettrions à la voile sur-le-champ, & que nous ferions route pour le port de *Mergui*, situé sur la Côte occidentale du Royaume de Siam. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que je me vis contraint de retourner dans un pays, dont peu auparavant je me félicitois d'avoir pû sortir. Cependant comme ce port est éloigné de la Cour de plus de cent lieues, & que d'ailleurs j'étois dans un Vaisseau François, je crus que j'y ferois en sûreté contre la méchanceté de M. Constance.

Maladies
parmi l'équi-
page.

Le troisième jour, après notre départ de Masulipatan, quelques matelots de la chaloupe, qui étoient descendus à terre, tomberent malades. La cause de leur indisposition ne pouvoit être douteuse. Le Chirurgien, leur trouvant de la fièvre, les saigna. Le lendemain, j'en fus attaqué moi-même; mais je refusai de me laisser saigner. Les autres matelots, qui étoient venus dans la

(22) Ce siège, qui avoit commencé le 2 Février, finit le 20 Octobre de la même année, par la prise de la Ville.

haloupe, eurent le sort des premiers, & furent saignés comme eux. Ils moururent tous peu de jours après. La fièvre, qui continuoit, étoit accompagnée d'une si grande transpiration, que je n'avois presque plus la force de parler: pour comble de malheur, les provisions commençoient à manquer, il n'y avoit plus dans le Vaisseau de quoi faire du bouillon. Jamais je ne trouvai dans une conjoncture plus cheuse. Ne sachant à quoi me déterminer, je m'avisai de me faire donner un vin de Perse, dont je bus environ un demi-verre, & je m'endormis profondément. Quelques heures après, je m'éveillai tout en sueur. Il me parut que ma yûe s'étoit un peu fortifiée. Je vins à mon remede, dont je douai la dose, je me rendormis, & me veillai encore tout en eau, mais beaucoup plus soulagé que la première fois. Je répétai mon remede pendant quelques jours, mangeant chaque fois un morceau de biscuit après l'avoir trempé dans le vin. Delande & le Capitaine, qui furent attaqués du même mal, profitant de mon exemple, refusèrent la saignée, & ne voulurent d'autre remede que le mien. Peu-à-peu

FORBIN

1687.

Comment
l'Auteur en
échappe.

FORBIN.

1687.

On arrive à
Mergui.

notre santé se rétablit Enfin, nous arrivâmes à Mergui, où l'abondance des rafraîchissemens achéva notre guérison en peu de jours. De dix-sept que nous étions embarqués dans la chaloupe, nous fûmes les trois seuls qui échappèrent de cette maladie; sans doute pour n'avoir pas voulu de la saignée; tant il est vrai qu'elle est mortelle dans ces sortes de fièvres pestilentielles.

Etat des affaires des
François à
Siam.

Peu de jours après notre arrivée à Mergui, M. *Ceberet* y vint de Louvo, suivi d'un grand cortège de Mandarins. M. *la Loubere* & lui avoient été envoyés de France, pour traiter du commerce & pour régler toutes choses avec M. *Constance*. La négociation dont le Pere *Tachard* s'étoit chargé avoit réussi. Ce Pere, trompé par *Constance*, croyant bien servir la Religion & l'Etat, n'avoit rien oublié pour porter la Cour à entrer dans les vûes du Ministre Siamois; & sur sa parole, on s'étoit déterminé à envoyer des troupes, commandées par le Chevalier *des Farges*, à qui on avoit remis la forteresse de *Bancok*, en conséquence de la convention qui fut signée entre les Ministres des deux Rois.

Le Mandarin , qui avoit été envoyé ambassadeur en France , étoit du nombre de ceux qui accompagnoient M. Ceberet. Dès qu'il m'aperçut , il accourut à moi ; & tout plein de la magnificence du Royaume , il me dit que j'avois grand sujet de vouloir retourner dans mon pays ; qu'il y avoit toute ma famille , & plusieurs de mes amis , avec qui il s'étoit souvent entretenu de moi ; & me faisant ensuite un éloge pompeux de la Cour , & de ce qui devoit le plus frapper , il ajouta en mauvais François : *La France grand bon ; le Siam petit bon.*

M. Ceberet , qui s'étoit rendu par terre de Louvo à Mergui , renvoya tous les Mandarins , après leur avoir fait à chacun des présens considérables. Il s'embarqua ensuite avec nous sur le Vaisseau de la Compagnie , & nous fîmes route pour Pondichery. Le Ministre , interrogé sur le succès de ses négociations , nous déclara hautement , qu'il n'étoit point satisfait de M. Constance , qui avoit séduit la Cour , lui promettant des choses frivoles & dénuées de toute apparence de réalité. M. Ceberet étoit si frappé de la misère qu'il avoit trouvée dans ce

FORBINE

1687.

Plaisante
comparaison
d'un Siamois
entre la France
& ce
Royaume.

Retour d'un
des Envoyés
de France
avec l'Au-
teur.

Ses plaintes
au sujet de
M. Constance.

Misère de
Siam.

FORBIN.

1687.

Royaume , qu'il ne comprenoit pas comment on avoit eu la hardiesse d'en faire des relations si magnifiques. » Ce » que vous en avez vû , lui dis-je un jour , » c'est pourtant ce qu'il y a de plus » beau. Tout ce Royaume , qui est fort » grand , n'est guère qu'un vaste désert. » A mesure qu'on avance dans les terres , on n'y trouve plus que des forêts » & des bêtes sauvages. Tout le Peuple habite sur le bord de la riviere , » parce que les terres , qu'elle inonde six » mois de l'année , y rapportent presque sans culture une grande abondance de riz , qui fait toute la richesse » du pays. Ainsi en remontant depuis » la Barre jusqu'à Louvo , vous avez » vû , & par rapport aux Peuples , & par rapport à leurs Villes , & par rapport aux denrées qu'ils recueillent , » tout ce qui peut mériter quelque » attention dans ce Royaume ».

Eclaircissements sur l'intérieur du Palais du Roi.

Une autre fois que M. Ceberet souhaitoit d'être éclairci sur la maniere dont le Roi se gouvernoit dans son Palais. » Pour cet article , lui répondis-je , » il n'est pas aisé de vous satisfaire. Ceux du dehors , quelque distingués qu'ils puissent être , n'entrent » jamais dans cette partie du Palais que

Le Roi habite, & ceux qui y sont une fois entrés, n'en sortent plus. Ce n'est qu'on en fait de certain, c'est que tout y se traite dans le plus grand secret. Chacun y a son emploi marqué, & son quartier séparé, dont il ne lui est jamais permis de s'éloigner. Ceux qui servent dans une chambre ignorent ce qui se passe dans les autres. Tous les appartemens ont ainsi leurs Officiers particuliers, jusqu'à celui du Roi, qui passe presque toute sa vie enfermé, faisant consister une partie de sa grandeur à ne se montrer que très-rarement. Quand il veut parler à ses Ministres les plus en faveur, il se montre par une fenêtre de la hauteur d'environ une toise, d'où il les entend, & il disparoît après leur avoir expliqué en peu de mots ses volontés.

M. Ceberet m'ayant encore questionné au sujet de M. Constance, je lui dis tout ce que j'en savois; & quoiqu'il n'eût été entré de lui-même assez avant dans les vues de ce Ministre, dont il commençoit à démêler la politique, il lui fit appercevoir bien des choses qui lui étoient échappées, & de la vérité desquelles il ne douta plus, dès qu'il fut

FORBIN.

1682.

Entretien
touchant M.
Constance.

—
 ORBIN.
 1687.

en état de combiner mes remarques avec ses propres observations. Il me parla de la jalousie de M. Constance, & des dangers auxquels il m'avoit souvent exposé. Nos François de Joudia & de Louvo l'avoient instruit de mon aventure avec les Macassars, & de celle du Capitaine Anglois; mais il voulut encore que je lui en fisse le récit moi-même.

1688.

La douce satisfaction, que l'Auteur trouvoit à se venger dans tous ces entretiens, semble lui avoir fait oublier jusqu'à sa route; cependant il remarque avec la même complaisance, qu'étant arrivé à *Madraspatan*, le Directeur Général du Comptoir de la Compagnie d'Angleterre, ennemi juré de M. Constance, l'invita à un dîner splendide, » où ce Ministre ne fut pas » épargné; le Directeur disoit, que s'il » pouvoit jamais l'attrapper, il le feroit » pendre ». De *Madraspatan* on se rendit à Pondichery, où M. du *Quene-Guitton*, commandant un Vaisseau du Roi, attendoit M. Ceberet, avec qui l'Auteur s'embarqua & revint en France sur la fin du mois de Juiller 1688, après une navigation fort heureuse.

Arrivée de
 l'Auteur en
 France.

Rapport
 qu'il fait au
 Roi, de l'état
 du Royaume
 de Siam.

Mais laissons achever au Chevalier

e Forbin , une peinture qu'il n'avoit encore fait qu'ébaucher , & dont il assemble ici tous les traits dans les entretiens qu'il eut avec le Roi & avec ses Ministres, sur le Royaume de Siam. Sa Majesté, dit-il, me demanda d'abord, si le pays étoit riche : » Sire, lui répondis-je, » le Royaume de Siam ne produit rien, & ne consomme rien ». *est beaucoup dire en peu de mots*, répliqua le Roi ; & continuant à m'interroger, il voulut savoir quel en étoit le gouvernement, comment le Peuple vivoit, & d'où le Roi tiroit tous les présents qu'il avoit envoyés en France. Je répondis à Sa Majesté ; » Que le Peuple étoit fort pauvre ; qu'il n'y avoit ni parmi eux, ni noblesse ni condition, laissant tous esclaves du Roi, pour lequel ils étoient obligés de travailler une partie de l'année, à moins qu'il ne voulût bien les en dispenser, en les élevant à la dignité de Mandarins : que cette dignité, qui les tiroit de la poussière, ne les mettoit pas à couvert de la disgrâce du Prince. dans laquelle ils tomboient fort facilement, & qui étoit toujours suivie de châtimens rigoureux ; que le Bar-

FORBIN.

1682.

» calon lui-même , tout premier
 » Ministre qu'il fût, y étoit aussi exposé
 » que les autres ; qu'il ne se soute-
 » noit dans ce poste périlleux , qu'en
 » rampant devant son Maître , comme
 » le dernier du Peuple ; que s'il lui
 » arrivoit d'encourir sa disgrâce , le
 » traitement le plus doux qu'il pût
 » attendre , c'étoit d'être renvoyé à la
 » charrue , après avoir été sévèrement
 » châtié ; que les habitans ne se nour-
 » rissoient que de quelques fruits &
 » de riz , qu'ils ont en abondance ,
 » sans oser toucher à rien qui ait eu
 » vie , de peur de manger leurs parens ;
 » qu'à l'égard des présens que le Roi
 » de Siam avoit envoyés à Sa Majesté ,
 » M. Constance avoit épuisé l'Epar-
 » gne , & fait des dépenses qu'il ne
 » lui seroit pas aisé de réparer : que
 » le Royaume de Siam , qui forme
 » presque une peninsule , pouvoit être
 » un entrepôt fort commode pour faci-
 » liter le commerce des Indes , étant
 » baigné par deux mers, qui lui ouvrent
 » la communication avec divers pays ,
 » tant à l'Orient qu'à l'Occident ; que
 » les marchandises de ces Nations
 » étoient transportées chaque année à
 » Siam ,

Siam , comme à une espece de marché , où les Siamois faisoient quelque profit en débitant leurs denrées ; que le principal revenu du Roi consistoit dans le commerce qu'il faisoit presque tout entier dans son Royaume , où l'on ne trouve que du riz , de l'aréca , peu d'étain , quelques éléphants qu'on vend , & quelques peaux de bêtes fauves dont le pays est rempli ; que les Siamois allant presque nus , à la réserve d'un morceau de toile de coton , dont ils se ceignent les reins , n'ont aucune sorte de manufactures , si ce n'est de quelques mouffelines , dont les Mandarins seuls ont droit de se faire comme une espece de chemisette qu'ils mettent aux jours de cérémonie ; que lorsqu'un Mandarin , par son adresse , est parvenu à amasser une petite somme d'argent , il faut qu'il la tienne bien cachée , sans quoi le Prince la lui feroit enlever ; que personne ne possédant des biensfonds , qui appartiennent tous au Roi , la plus grande partie du pays demeure en friche ; & qu'enfin le peuple y est si sobre , qu'un particulier ne peut gagner quinze ou vingt

Suppl. Tome LXVI. G

FORBIN.

1688.

Affaires de
la Religion.

» francs par an, a plus qu'il ne lui en faut
» pour vivre (23) ».

Après quelques éclaircissemens touchant les monnoies de Siam, le Roi me mettant sur le chapitre de la Religion, me demanda s'il y avoit beaucoup de Chrétiens dans ce Royaume, & si le Roi songeoit sérieusement à se faire Chrétien lui-même ? » Sire, lui répondis-je, » ce Prince n'y a » jamais pensé, & aucun mortel ne » feroit assez hardi pour lui en faire » la proposition. Il est vrai que M. de » Chaumont, dans la harangue qu'il » lui fit lors de sa premiere audience, parla beaucoup de Religion; » mais M. Constance, qui lui servoit d'Interprète, omit adroitement » cet article. Le Vicaire Apostolique, » qui étoit présent, & qui entendoit » parfaitement le Siamois, le remarqua fort bien, quoiqu'il n'osât jamais » en rien dire, crainte de s'attirer sur » les bras M. Constance, qui ne lui » auroit pas pardonné, s'il en eût » ouvert la bouche : que dans les » audiences particulieres que M. de

(23) La plupart de ces remarques sont confirmées par la relation de la Loubere, dont on s'est principalement servi pour la description de Siam.

Chauumont eut pendant le cours de son ambassade , il en revenoit incessamment à la Religion Chrétienne ; & que Constance , qui étoit toujours Interprète , jouoit en homme d'esprit deux personages , disant au Roi de Siam ce qui le flattoit , & répondant à l'Ambassadeur ce qui étoit convenable , sans que de la part du Roi , ni de celle de M. de Chauumont , il y eût rien de conclu que ce qu'il plaisoit à Constance de faire entendre à l'un & à l'autre : que je tenois encore ce fait du Vicaire Apostolique même , qui avoit assisté à tous leurs entretiens particuliers , & qui m'en étoit ouvert à moi dans une grande confiance ». Le Roi , qui avoit écouté fort attentivement , pris de ce discours , se mettant à dire ; *Les Princes* , me dit-il , *sont malheureux d'être obligés de s'en rapporter à des Interprètes souvent infidèles.*

Ce Prince me demanda ensuite si les Missionnaires travailloient avec fruit , s'ils avoient déjà converti beaucoup Siamois ? » Pas un seul , Sire , répondis-je ; » mais comme la plus grande partie des Peuples qui

Fruit des
Missions.

FORBIN.

1688.

» habitent ce Royaume , n'est qu'un
 » amas de différentes Nations , & qu'il
 » y a parmi les Siamois , un nombre
 » assez considérable de Portugais , de
 » Cochinchinois , & de Japonois , qui
 » sont Chrétiens , les Missionnaires
 » en prennent soin , & leur admi-
 » nistrent les Sacremens. Ils vont d'un
 » Village à l'autre , & s'introduisent
 » dans les maisons , à la faveur de la
 » Médecine qu'ils exercent , & de
 » petits remèdes qu'ils distribuent ;
 » mais avec tout cela , leur industrie
 » a été jusqu'ici en pure perte. Leur
 » plus heureux sort , est de baptiser
 » les enfans que les Siamois , qui sont
 » fort pauvres , exposent sans crime
 » dans les campagnes. C'est au baptême
 » de ces enfans , que se réduit tout le
 » fruit que les Missions produisent dans
 » ce pays ».

Entretien
 avec le P. de
 la Chaise sur
 cet objet.

Le Pere *de la Chaise* , Confesseur
 du Roi , ayant témoigné qu'il sou-
 haitoit aussi de m'entretenir sur cet
 objet , je fus introduit auprès de sa
 Révérence. On m'avoit averti de veil-
 ler sur moi-même , parce que je devois
 paroître devant l'homme le plus fin
 du Royaume : mais je n'avois que des
 vérités à lui dire. Ce Pere ne me parla

esque que de Religion, & du louable dessein du Roi de Siam, qui vouloit tenir des Jésuites dans ses Etats, en bâtissant un Collège & un Observatoire. Je lui dis là-dessus ; » Que M. Constance, ayant besoin de la protection de Sa Majesté, promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir ; que le Collège & l'Observatoire se bâtiroient peut-être pendant la vie du Roi de Siam ; que les Jésuites y seroient nourris & entretenus ; mais que si ce Prince venoit à mourir, on pouvoit se préparer en France à chercher des fonds, pour la subsistance de ces Peres, y ayant peu d'apparence qu'un nouveau Roi voulût y contribuer de ses revenus ». Quand le Pere de la Chaise m'eut entendu parler de la sorte ; *Vous n'êtes pas d'accord*, me dit-il, avec le Pere Tachard : Je lui répondis : » Que je ne disois que la pure vérité ; que j'ignorois ce que le Pere Tachard avoit dit, & les motifs qui l'avoient fait parler ; mais que son amitié pour M. Constance, qui avoit eu ses raisons de le séduire, pouvoit bien l'avoir aveuglé, & ensuite le rendre suspect ; que pendant le peu de tems

FORBIN.
1688.

FORBIN.

1688.

» qu'il étoit resté à Siam avec M. de
 » Chaumont, il avoit su s'attirer toute
 » la confiance du Ministre, à qui il avoit
 » même servi de Secrétaire François
 » dans certaines occasions, & que j'a-
 » vois vu moi-même des brevets écrits
 » de la main de ce Pere, & signés, *Par*
 » *Monseigneur; Et plus bas, Tachard* ».
 A ce mot, le Révérend Pere ne put
 s'empêcher de rire; mais reprenant, un
 moment après, sa contenance grave &
 modeste qu'il quittoit rarement, il
 me fit encore d'autres questions sur les
 progrès du Christianisme, auxquelles
 il me fut aisé de satisfaire.

Entretien
 avec M. de
 Seignelay,
 sur l'intérêt
 du Roi & du
 commerce.

Au sortir du dîner du Roi, M. de
Seignelay m'avoit fait passer dans son
 cabinet, où il m'interrogea fort au
 long, sur ce qui pouvoit concerner l'in-
 térêt du Roi, & celui du commerce.
 Je lui répondis, à ce dernier égard,
 comme j'avois fait à Sa Majesté; » Que
 » le Royaume de Siam ne produisant
 » rien, il ne pouvoit servir que d'en-
 » trepôt pour faciliter le commerce de
 » la Chine, du Japon, & des autres
 » Etats des Indes; que cela supposé, l'E-
 » tablissement qu'on avoit commencé,
 » en y envoyant des troupes, deve-
 » noit absolument inutile, celui que

la Compagnie y avoit déjà , étant plus que suffisant pour cet effet ; qu'à l'égard de la forteresse de Bancok , elle demeureroit au pouvoir des François , durant la vie du Roi de Siam & de M. Constance ; mais que l'un des deux venant à mourir , les Siamois , sollicités par leur propre intérêt , & par les ennemis de la France , ne manqueroient pas de chasser nos troupes d'une Place qui les rendoit maîtres du Royaume ».

L'événement avoit déjà justifié ces édictions de l'Auteur , qui peu de ms après son retour en France , y prit les circonstances d'une étrange révolution arrivée à Siam , dans le cours de la même année , & dont il nous fait le récit en peu de mots. Mais ayant pas été témoin oculaire de ce qui se passa dans cette occasion , on doit donner la préférence à ceux qui méritent à ce titre , ou qui se sont ouvés depuis à portée de s'en instruire sur les lieux-mêmes. Parmi ces derniers , *Kampfer* n'est peut-être pas le plus en droit d'occuper la première place. Cependant nous l'accorderons ici à l'extrait de son voyage que l'Abbé Prevost a jugé à propos

FORBIN.

16. 4.

120 SUPPL. AU TOM. XXXIV
d'insérer (*), à l'exclusion des relations
des François qui étoient à Siam durant
les troubles de ce Royaume.

RELATION DES REVOLUTIONS
ARRIVÉES A SIAM EN 1688.

DES FAR-
GES.
1688.
— Introduc-
tion.

C'EST au Général même, qui com-
mandoit les troupes Françoises de
Bancok, qu'on a l'obligation de cette
relation (1). Outre qu'elle contient
plusieurs particularités très-remarquables, son Auteur a été si fort blâmé par
ses propres compatriotes, que sa justi-
fication doit la rendre doublement
intéressante. *Des Farges* avoit prévu
les effets de la critique. » J'ai crû,
dit-il, » devoir faire moi-même le
» récit de ce qui s'est passé, personne
» ne pouvant savoir mieux que moi
» les raisons qui m'ont porté à faire ce
» que j'ai fait; raisons qu'il n'étoit pas
» à propos de communiquer à beau-
» coup de gens, qui ne laisseront pas
» toutefois de vouloir écrire ce qu'ils en
» pensent. »

L'expérience nous a bien fait voir,

(*) Au Tome X.

(1) Imprimée à Amsterdam, chez *Pierre Brunel*
en 1691.

ontinue l'Auteur, qu'il ne falloit pas
 ant compter sur l'alliance d'un Roi, DES PAR-
GES.
1688,
 qu'une maladie mortelle conduisoit au
 ombeau; ni sur les bonnes intentions
 le son successeur, qui étoit très-incer-
 ain; ni sur la fortune chancelante de
 M. Constance, qui n'avoit, d'ail-
 eurs, pas tout le crédit & toute l'au-
 orité qu'on pensoit; beaucoup moins
 ncore devoit-on faire fond sur la
 ouceur du naturel, sur l'estime &
 affection de ces Peuples envers les
 rançois; puisque nous les avons vus,
 u contraire, pleins de haine & de
 ireur pour nous perdre.

Deux Princes, freres du Roi, étoient
 eux que les Coutumes du Royaume
 pelloient à lui succéder à la Cou-
 onne. L'aîné étoit perclus de tous ses
 membres; le cadet contrefaisoit le
 uet, par politique. Ils étoient parfai-
 ment unis, mais mal dans l'esprit du
 oi: ils ne se mêloient de rien, &
 e voyoient guère que leurs propres
 omestiques. Le Roi avoit une fille,
 on disoit être secrètement mariée
 ec le jeune Prince, quoique le fait
 e fût pas bien constaté. Cette Prin-
 esse, âgée d'environ vingt-huit ans,
 ur naturel fier & hautain, s'étoit

Etat de la
 Cour de
 Siam.

aussi retirée de la Cour, pour quelque mécontentement qu'elle avoit reçu de son pere, & dont elle rejettoit la faute sur M. Constance, à qui elle portoit une haine irréconciliable. *Prapié* (2), fils adoptif du Roi, étoit celui de toute la Cour, qui étoit le plus dans les bonnes grâces du Prince; mais la bassesse de son origine formoit un obstacle à son élévation. Entre les Grands du Royaume, un Mandarin, nommé *Opra Petcheratchas*, ou *Pitrachas*, se distinguoit des autres, par son air majestueux, & par sa naissance qui étoit des plus illustres. On le faisoit descendre de la véritable race Royale, sur laquelle le pere du Roi régnant avoit usurpé la Couronne. Il étoit frere de lait de ce Prince, & à-peu-près de même âge. Le zèle qu'il affectoit pour sa Religion, lui avoit attiré l'estime de tous les Talapoïns & la vénération des Peuples, qui remarquoient d'ailleurs en lui un cœur véritablement Siamois, plein d'estime pour sa Nation, & de mépris pour les autres. Mais, grand politique en même-tems, il savoit si bien dissimuler ses

(2) Kämpfer & le P. d'Orléans le nomment *Alapié*.

entimens, qu'il refusoit constamment pour lui, & pour son fils, les dignités les plus considérables, & ne paroïssoit aspirer qu'au bonheur d'une vie privée. L'éloignement qu'il marquoit pour les affaires, ôtant tout soupçon sur ses desseins, il étoit toujours un des premiers dans le Conseil de son Prince (3). Constance, qu'on croyoit tout puissant, & qui n'oublioit rien pour nous le persuader, n'avoit pas à beaucoup près autant de crédit ni autant d'accès. Cependant il ne laissoit point que d'être aussi en grande faveur auprès du Roi, qui ne trouvoit que lui seul capable de traiter avec les Étrangers, à cause des vastes connoissances qu'il disoit avoir de leurs Coutumes & de toutes les Cours de l'Europe. A la vérité, cet Étranger avoit de très-grandes qualités, qui empêchoient de remarquer d'abord ses défauts. Il falloit du tems pour le bien connoître. Je lui ai trouvé dans la suite peu de sincérité, & une ambition démesurée. Il s'offensoit aisément, & ne pardonnoit jamais; ce qui lui avoit attiré la haine

DISFA-
GES.
1688.

(3) Le Chevalier de Forbin, qui avoit connu fort particulièrement ce Mandarin, parle de lui à-peu-près dans les mêmes termes.

DES FAR-
GES.

1688.

Etat des
Français à
Bancok.

de tous les Siamois , & de la plupart des Etrangers.

Après ce portrait de la Cour de Siam, qui m'a paru nécessaire pour l'intelligence de ce qui doit suivre , je viens aux François. Je n'avois dans Bancok que deux cens hommes. M. de Bruan étoit à Mergui, avec trois de nos meilleures Compagnies ; & depuis son départ , j'avois encore été obligé de donner trente-cinq soldats d'élite , avec trois ou quatre Officiers , pour mettre sur des Vaisseaux que le Roi envoyoit en course , suivant un ordre que M. Constance m'adressoit de sa part. Ce petit nombre d'hommes , qui me restoit , diminuoit chaque jour par les maladies. D'un autre côté , nos fortifications , à peine commencées , étoient si vastes , qu'il eût été besoin de plus de douze cens hommes pour bien garder la Place. J'avois fort insisté pour qu'on ne prît pas une si grande enceinte , afin de se mettre plutôt à couvert & mieux en état de défense ; mais je ne pus jamais gagner sur M. Constance de changer un dessein qu'il avoit déjà fait commencer avant mon arrivée. Quelques instances que je fisse pour obtenir des travailleurs , &

quelque peine que je me donnasse, malgré mon âge & l'ardeur du soleil, qui ne m'empêchoit pas de demeurer tout le jour sur les travaux, pour les faire avancer, il nous restoit encore, quand la révolution éclata, deux bastions, deux courtines & un cavalier à relever. Je m'étois muni d'environ deux mille palissades, qui nous furent d'une grande utilité dans la suite; mais on n'en avoit encore planté aucune.

Dans le mois de Mars de cette année, le Roi se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, Prapié commença à vouloir se faire un parti, & à assembler quelques gens qui lui étoient dévoués. Intrachas, qui depuis long-tems avoit pris ses mesures, en fit autant de son côté; & colorant toujours ses démarches du prétexte du bien de l'Etat, il insinua aux Peuples, que les François n'étoient venus que dans la vue de détruire la race Royale, leur religion & leurs Coutumes, en les sujettissant à Prapié & à Constance, si devoit être la seconde personne du royaume, au cas que la chose réussît. Par ces artifices, il lui fut aisé de mettre tous les grands & les petits dans leurs intérêts, & de les animer d'une

DES FARGES.
1628.

Deux partis
aspirent à la
Couronne.

DES FAR-
GES.
1682.

étrange manière contre nous ; d'autant plus que les Princes, vrais héritiers de la Couronne , le regardoient toujours comme un sujet fidèle , qui n'agissoit qu'en faveur de leur cause , tandis qu'ils tenoient Prapié & Constance pour leurs plus grands ennemis.

Ordre à
l'Auteur de
se rendre à
Louvo.

Constance , à qui toutes ces menées ne pouvoient être cachées , quelque bonne mine que Pitrachas continuât de lui faire pour l'amuser , m'envoya , le mois suivant , un ordre de la part du Roi , de me rendre à Louvo , avec la meilleure partie de mes troupes. Je partis de Bancok à la tête de soixantedix hommes & de cinq Officiers , plein d'inquiétude pour le reste de ma Garnison que je laissois si foible. A notre arrivée près de Siam , par où nous devions passer , nous trouvâmes toutes les portes de la Ville fermées. M. l'Evêque de Metellopolis , l'Abbé de Lionne , & le Chef de la Loge François , m'apprirent en même-tems qu'il couroit un bruit public , que le Roi de Siam étoit mort ; que tout étoit en armes à Louvo & sur les chemins ; qu'on parloit d'arrêter M. Constance ; qu'il se débitoit mille choses très-désavantageuses pour les François ; &

Bruits fâ-
cheux qu'il
apprend en
chemin.

pu'enfin l'on avoit aussi avis qu'un gros corps de troupes Siamois étoit descendu vers Bancok pour s'en rendre maîtres.

DES FA-
GES.

1688.

A ces nouvelles, je ne crus pas qu'il fût de la prudence de continuer mon chemin. Je m'arrêtai donc aux environs de Siam, & j'écrivis en toute diligence à M. Constance, pour l'avertir de ces bruits fâcheux, & que je croyois beaucoup plus à propos, pour son bien & pour le nôtre, qu'il se rendît lui-même où je l'attendois, pour aller offrir nos services aux Princes, vrais héritiers de la Couronne, qui étoient tous deux dans la Ville de Siam, & dissiper par là les soupçons qu'on avoit conçus contre nous. Mais, soit que le Ministre ne crût pas le mal si grand, soit qu'il étoit, soit qu'il ne fût plus en état de se retirer de Louvo, soit enfin qu'il fût d'intelligence avec Prasié, comme on dit qu'il l'a avoué dans sa fuite, il ne voulut pas entendre à mes conseils; & je me retirai incontinent après sa réponse à Bancok, pour s'efforcer d'y conserver les troupes que le Roi mon Maître m'avoit fait l'honneur de me confier.

Il retourne
à Bancok.

La fuite a bien fait voir que je ne

Raisons qui
justifient sa
démarche.

DES FAR-
GES.
1688.

pouvois agir autrement, sans m'engager dans un parti aussi injuste que mauvais, & sans la perte presque assurée de tout ce qu'il y avoit de François dans le Royaume : car il s'est trouvé constant, par les interrogations que j'ai fait faire à deux Mandarins Siamois que nous avions entre les mains, que dans le tems que M. Constance vouloit nous faire monter, Pitrachas étoit déjà maître du Palais, & avoit sous ses ordres plus de trente mille hommes, tant à Louvo que sur les chemins, sans compter les forces des Princes, qui étoient pour lors jointes aux siennes contre le parti de Prapié, dans lequel M. Constance cherchoit apparemment à m'entraîner, quoiqu'il n'osât pas me déclarer ses intentions.

Les Princes
freres du Roi
sont appelés
à la Cour

Pitrachas, voyant que nous étions retournés à Bancok, & qu'il ne seroit pas si facile de nous avoir, tant que nous ne serions pas divisés, eut recours à tous les artifices imaginables, pour obliger les deux Princes & la Princesse de monter à Louvo, parce qu'il lui étoit de la dernière importance de prévenir qu'ils ne s'unissent aux François, & qu'il ne pouvoit avancer ses affaires, aussi long-tems que les uns & les

tres demeureroient maîtres de Siam de Bancok, par les secours réciproques qu'ils feroient toujours en état de donner, au moindre soupçon qu'on eût pris de ses desseins. Il invita donc plusieurs fois ces Princes de se rendre à Louvo, sous prétexte que le Roi, qui étoit à l'agonie, vouloit les voir, & mettre l'un d'eux sur le Trône; mais tant qu'ils ne devoient pas différer un instant de venir recevoir le serment de fidélité de toute la Cour, pour ne point laisser l'occasion à Prapié d'avancer ses affaires à leur préjudice; qu'en qualité de sujet fidèle & dévoué pour leur service, il avoit disposé de toutes choses, de maniere qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux.

Les Princes hésiterent beaucoup à se rendre à ces pressantes sollicitations, mais lorsqu'ils n'eussent pas alors la moindre défiance de Pitrachas; mais ils voyoient maîtres de la Ville de Louvo, & ils ne savoient pas si sûrement de quelle maniere ils seroient reçus à Louvo, où se trouvoient Prapié & Constance, dont ils craignoient quelque fâcheuse aventure. Cependant ils ne purent résister aux dernières instances qui leur furent faites, de la

DES FAK-
GES.
1688.

Le plus jeune
se rend aux
instances de
Pitrachas.

DES FAR-
GES.
1688.

part d'un homme qu'ils estimoient le plus fidèle, le plus équitable & le plus désintéressé du Royaume. Le jeune Prince monta donc à Louvo avec la Princesse, qui étoit, ou qui devoit être, son épouse. Pitrachas leur avoit envoyé une escorte nombreuse & magnifique. Il les reçut avec les plus grandes marques de soumission, & leur fit rendre hommage par tous les Mandarins, à qui il en donna le premier l'exemple. Prapié & Constance furent, dit-on, les seuls qui se firent attendre; & le dernier étant venu quelque tems après, le Prince ne voulut pas le recevoir.

Assassinat de
Prapié, fils
adoptif du
Roi, & Chef
du parti op-
posé.

Il est assez probable que Pitrachas, se voyant maître de ceux qui pouvoient aspirer à la Couronne, vouloit, avant que d'en venir aux hostilités, attendre la mort du Roi, qui ne devoit plus être éloignée. Mais ayant eu avis, que Prapié faisoit approcher quelques troupes de gens armés, pour hazarder sa fortune, qui ne pouvoit être que funeste, sous la domination des Princes ses ennemis; cet habile politique fit agréer à ceux-ci, & aux grands Mandarins, de s'assurer de sa personne. Il voulut même se charger de l'exécution de son projet; & quoique Prapié

et alors dans l'appartement du Roi , où il ne sortoit guère pendant la maladie de ce Prince , il prit si bien ses mesures , que l'ayant attiré par surprise jusqu'à la porte , & de-là par violence , il le fit massacrer sur-le-champ , sans s'arrêter à la priere qu'on fit que le Roi lui fit faire d'épargner la vie de ce favori , qu'il avoit adopté pour son fils.

DES FAR-
GLES.
1688.

Ce premier acte de la tragédie fini , Arrêt de M.
Pitrachas crut qu'il étoit tems de se Constance.
faire aussi de M. Constance. Il lui envoya dire , de la part du Roi , qu'il eût à se rendre au Palais. Le Ministre , qui ignoroit la mort de Prapié , mais qui n'étoit pourtant pas sans inquiétude , se fit accompagner par trois Officiers François , entre lesquels se trouvoit un de mes fils. Dès qu'il fut entré dans le Palais , Pitrachas , à la tête d'une grande troupe de gens armés , prit par le bras , & , d'un ton fier & dédaigneux , lui dit , qu'il l'arrêtoit prisonnier , pour avoir conspiré avec Prapié contre le Royaume , & pour en avoir dissipé les deniers. Les Officiers François voulurent offrir leur secours à M. Constance , qui les en remercia , & s'en pria même de rendre leurs épées

DES FAR-
GES.
1688.

sans résistance. Pittrachas, considérant qu'il lui importoit de ne pas faire connoître aux François, les mauvaises intentions où il étoit pour eux, ordonna qu'on les conduisit à *Thlée Pcussonne*, sous prétexte de pourvoir à leur sûreté, & de les soustraire à l'animosité des Peuples.

Fin tragique
de ce Mi-
nistre.

Constance fut promené, comme en triomphe, sur les murailles du Palais, suivi de quantité de Bras-peints, qui sont les Gardes & en même-tems les bourreaux du Roi de Siam. On le ramena ensuite au Palais pour y être gardé étroitement, chargé de cinq grosses chaînes de fer, & hors de tout accès. Il y a souffert plusieurs fois la question en différentes manieres, & suivant le bruit commun, confirmé par les dépositions de nos deux Mandarins, il a avoué, dans les tourmens, son intelligence avec Prapié, & reconnu qu'il avoit dissipé, ou fait sortir de grosses sommes d'argent du Royaume. On tira de lui toutes les lumieres qu'on pût sur les affaires des Etrangers; après quoi on le tailla en pieces. Sa maison fut pillée; & sa femme mise à la torture avec la plûpart de ses parens, pour avoir connoissance

et tous ses effets. Il restoit encore trois mandarins de ce parti, qui furent mis à la mort la nuit suivante qu'on eut réitéré M. Constance, sans que cela causât le moindre bruit.

DES FAR-
GES.
1686.

Après avoir achevé de détruire ce parti, Pitrachas s'occupa tout entier à chercher les moyens de ruiner les François, qui lui paroissent former le plus grand obstacle à ses desseins. Il n'avoit pu réussir à faire monter, à Louvo, aîné des Princes, qui sembloit avoir conçu quelques soupçons des instances si souvent réitérées qui lui furent faites à cet égard, & dont le jeune Prince, de même que la Princesse, témoignèrent aussi leur surprise : ce qui avoit obligé Pitrachas, pour ôter toute défiance, de laisser le premier à Siam, & de faire, en présence du second & des Mandarins, un serment solennel, par lequel il reconnoissoit les Princes comme ses véritables Seigneurs, & promettoit de ne rien faire que pour leur service. Cet engagement, revêtu de toutes les formalités qui pouvoient le consacrer parmi les Siamois, dissipa tout soupçon contre le Mandarin, & le mit encore plus en état d'agir que jamais. Cependant, quoique la vie du

Pitrachas
cherche à dé-
truire aussi
les François.

DES FAR-
GES.
1688.

jeune Prince & de la Princesse fût entre ses mains, l'aîné qui étoit à Siam, pouvoit, de concert avec les François, lui donner trop d'exercice, pour qu'il osât hazarder le coup. C'est ce qui le détermina à se prévaloir de la haine qu'il avoit lui-même inspirée contre nous, tant aux Princes qu'au reste de la Nation, pour les porter tous à entreprendre notre perte, en leur faisant entendre que le Royaume ne seroit jamais paisible, que nous ne fussions détruits. On a voulu nous assurer que la Princesse avoit été la première à donner dans ce dessein, & qu'elle s'en est bien repentie depuis.

Emprisonnement de tous les Chrétiens à Louvo.

Avant que d'en venir à la force ouverte, Pitrachas eut recours à toutes sortes de ruses, pour surprendre les François, & rendre par-là l'exécution de son projet d'autant plus facile. Diverses lettres, qu'il écrivit à l'Evêque de Metellopolis, à l'Abbé de Lionne, & au Chef de la Loge François de Siam, tendoient à les assurer qu'on n'en vouloit, ni à nous, ni à la Religion Chrétienne. L'Abbé de Lionne, étant monté à Louvo, y apprit néanmoins, avec étonnement, que tous les François qui se trouvoient dans cette

Ville avoient été arrêtés, & que tous les autres Chrétiens étoient fort maltraités dans les prisons. Mais le Mandarin Siamois, qui avoit été premier Ambassadeur en France, lui témoigna qu'on n'en avoit ainsi usé, à l'égard des François, que par considération pour leurs personnes, qui auroient pû être exposées à quelques insultes; & que quant aux autres Chrétiens, il alloit les faire mettre tous en liberté; ce qu'il fit aussi peu de tems après.

Pitrachas, qui attendoit l'Abbé de Lionne au Palais, le reçut fort bien, au milieu d'une Cour magnifique: mais après beaucoup de complimens, il lui déclara que l'intention du Roi étoit que je montasse à Louvo; qu'à la vérité Sa Majesté ne me blâmoit pas d'être retourné à Bancok, sur les bruits fâcheux qui couroient pour lors; & qu'elle savoit aussi que je n'avois pû monter depuis, à cause d'une indisposition qui m'étoit survenue, ce qui l'avoit portée à m'envoyer ses Médecins, pour me marquer son estime; mais qu'étant informée de mon parfait rétablissement, il étoit nécessaire que je ne différasse pas davantage d'obéir aux ordres de ce

DES FAR-
GES.
1588.

Des Farges
y est mandé
une seconde
fois.

DES FAR-
GES.
1688.

Monarque; qu'il m'envoyoit, pour cet effet, les deux Mandarins qui avoient été Ambassadeurs en France, dans la vûe de me faire plus d'honneur, & de me donner une nouvelle preuve éclatante de l'amitié qu'il me portoit; ajoutant, que si je ne montois pas, ce refus pourroit recevoir une sinistre interprétation, & occasionner des suites fâcheuses; qu'il espéroit que je ne ferois plus de difficulté, & qu'en attendant il retenoit mon fils, le Chevalier, en sa compagnie.

Embarras
où cet ordre
le jette.

Les Ambassadeurs étoient chargés de me déclarer encore, que le Roi ayant fait arrêter M. Constance, comme criminel d'Etat, Sa Majesté avoit dessein de donner sa place à mon fils; qu'ainsi il étoit nécessaire que je demeurasse quelque tems avec lui à Louvo, pour le mettre au fait des affaires, & que c'étoit une des principales raisons pourquoi on me faisoit venir. Mais de quelques artifices dont ils se servissent, il n'étoit pas difficile d'entrevoir le mauvais état des choses; & j'avoue que je me trouvai fort embarrassé sur le parti que j'avois à prendre. J'aurois bien souhaité que ces Mandarins se fussent contentés du refus que je faisois d'accepter,

d'accepter, pour mon fils, les Charges qu'on lui présentoit ; mais ils vou-
loient absolument que je montasse, &
l'Abbé de Lionne, qu'ils avoient obligé
de descendre avec eux, m'en solli-
citoit aussi, eu égard à l'état où étoient
les affaires. D'un côté je voyois bien
le péril où je m'exposois, en me met-
tant entre leurs mains ; mais de l'autre
aussi je ne pouvois me dispenser de
monter sans tout rompre, & nous n'é-
tions nullement en état de soutenir un
siège, n'ayant ni vivres, ni affuts
dans la Place, qui étoit d'ailleurs
ouverte de tous côtés.

DES FAR-
GES.

1688.

Enfin, après bien des réflexions, je
crus qu'il étoit de mon honneur & de
mon devoir, de m'exposer, avec mes
deux enfans, à toutes sortes de périls,
pour tenter si, par cette marque de
confiance, je ne pourrois pas lever les
soupçons des Siamois, & conserver mes
troupes ; ce qui me paroissoit impossi-
ble d'effectuer par toute autre voie.
Je trouvois qu'en m'exposant ainsi,
j'avois au moins le double avantage
de faire connoître à toute la terre, la
bonne foi des François, que mon
obstination à ne point monter auroit
pû rendre suspecte ; & de gagner tou-

Les circon-
stances le for-
cent à obéir.

DES FAR-
GES.
1688.

jours du tems, pour l'employer à nous mettre dans un meilleur état de défense. Je fis donc venir M. de *Verdesale*, qui commandoit sous moi, & je lui donnai les ordres que je crus nécessaires pour le bien public : ajoutant, en présence des Officiers, que je savois ce que je risquois en montant ; mais qu'aussi le danger qui naîtroit de mon refus seroit, & plus général & plus certain ; que je lui recommandois de bien faire son devoir en mon absence, & de me laisser plutôt pendre, moi & mes enfans ; à sa vûe, si les choses en venoient à cette extrémité, que de rendre la Place, dont je lui confiois la garde.

On lui propose de faire monter toute sa Garnison.

Pitrachas, informé de ma résolution, m'envoya un beau palanquin, avec d'autres voitures convenables pour ceux qui m'accompagnoient. A mon arrivée aux portes de Louvo, je fus complimenté par un Mandarin, qui m'invita, de la part du Roi, d'aller descendre droit au Palais. Ce message me parut d'un mauvais augure, & me fit croire qu'on vouloit m'arrêter. Je traversai plusieurs cours remplies de gens armés, & je fus d'abord fort bien reçu de Pitrachas, qui avoit pris le

titre de grand Mandarin. Après beaucoup de complimens sur mon mérite & sur l'affection des Siamois pour ma personne, il me demanda, par maniere de conversation , » si j'étois bien le » maître des Officiers & des soldats » que j'avois laissés à Bancok ; & si » aucun d'eux n'osoit défobéir à mes » ordres ? » Je lui répondis, sans penser où il en vouloit venir, que la discipline étoit exactement observée dans les armées du Roi mon Maître , & qu'il falloit que tous obéissent à la premiere parole d'un Commandant : » Ah ! je » suis bien aise de le savoir , me répliqua-t-il ; le Roi vous avoit envoyé » ordre de monter avec vos troupes ; » pourquoi donc êtes-vous venu seul » avec votre fils ? » Cette demande , à laquelle je ne me serois jamais attendu, me surprit moins que l'effronterie avec laquelle le premier Ambassadeur me soutint en face , qu'il m'avoit sollicité de monter avec toute ma Garnison. Je vis bien que c'étoit un jeu joué , & je n'avois presque plus d'espérance de me tirer d'un si mauvais pas. » Eh bien ! reprit le Mandarin , c'est un mal-entendu ; il , faut seulement que vous écriviez sur-

DES FAR-
GES.
1688.

» le-champ , à tous vos Officiers &
» soldats, de se rendre auprès de vous ,
» puisque vous m'assurez qu'aucun
» d'eux n'auroit garde de désobéir ».
Je lui répondis , sans m'émouvoir, par
l'idée du danger où je me trouvois, que
si j'étois dans la Place , cela seroit
vrai comme je l'avois dit ; mais
qu'un Gouverneur hors de sa Garnison,
n'avoit plus droit d'y commander ,
suivant nos coutumes ; & qu'avant
que de sortir de la mienne , j'avois
averti le premier Ambassadeur de me
déclarer si le Roi avoit encore quel-
que ordre à m'y donner , afin de le
faire exécuter d'abord, parce qu'assuré-
ment M. de Verdesale ne m'obéiroit
pas dans mon absence.

Il est ren-
voyé à cette
condition.

L'Abbé de Lionne , qui m'avoit
accompagné , voyant le péril où nous
étions, représenta au premier Ambassa-
deur , que tout étoit perdu si l'on me
retenoit ; que M. de Verdesale étoit
homme à ne rien entendre , & à pousser
les choses aux dernières extrémités. Ce
discours me parut faire impression
sur les Siamois. Ils crurent qu'il étoit
plus à propos de me renvoyer , en rete-
nant mes deux enfans , pour gages de
la parole , qu'ils exigeoient de moi ,

que je ramenerois toutes les troupes.

On me propofa enfuite une expédition contre des ennemis imaginaires , dans laquelle j'aurois le commandement de toute l'armée ; mais pour s'affurer d'autant mieux de la victoire , il étoit néceffaire que j'écriviffe à M. de Bruan de me venir joindre avec fes troupes. S'il étoit aifé de voir à quoi tout cela aboutiffoit , il ne l'étoit pas de même d'y trouver du remede : j'eus beau demander qu'on nous laiffât partir du Royaume , fi l'on fe défioit de nous : il falloit absolument commencer par nous conformer aux intentions du Prince. On m'envoya donc la copie de la lettre que je devois écrire au Commandant de Mergui , fuivant le projet que Pitrachas lui-même en avoit dressé en Siamois , & qui , traduit littéralement en François , formoit un galimatias propre à faire comprendre à M. de Bruan que j'étois arrêté , & que nos affaires fe trouvoient en mauvais état. C'est ce qui me fit accepter de l'écrire dans ce même ftyle , dont le grand Mandarin fut fort fatisfait , parce qu'ignorant nos coutumes , il s'imaginait que ce qui étoit en bonne

DES FAR-
GÉS.

1688.

Autres propositions qui
lui font faites.

DES FAR-
GES,
1658.

Mauvais trai-
tement que
reçoivent
quelques pri-
sonniers
François.

forme en Siamois , devoit aussi être bien en François.

Pour surcroît d'affliction , j'appris encore à Louvo une méchante affaire arrivée à nos François , qui avoient été retenus , & qui après le départ de l'Abbé de Lionne , avec les Mandarins Siamois , craignant que je ne voulusse pas monter , s'étoient déterminés à tout tenter pour se rendre à Bancok. Ils avoient pris , pour cet effet , des chevaux à Louvo , & s'étoient rendus en toute diligence jusqu'aux environs de Siam , où ils trouverent plus de quatre cens hommes assemblés pour les arrêter. Aussi-tôt quelques Mandarins , s'approchant d'eux , leur donnerent parole qu'il ne leur arriveroit rien , s'ils vouloient se rendre de bonne grace. Cette promesse les empêcha de se défendre , voyant bien d'ailleurs que tous leurs efforts seroient vains. Cependant les Siamois les traiterent de la maniere du monde la plus indigne & la plus cruelle. Ils les dépouillerent presque nus , & les reconduisirent à Louvo , la corde au col , attachés à la queue de leurs chevaux , qu'ils faisoient souvent trotter , sans aucun égard pour mon

propre fils, le Chevalier, qui étoit du nombre, n'épargnant pas les coups de bâton & de pertuisanne, pour faire relever ceux qui tomboient accablés d'un pareil traitement; si bien que l'un d'eux mourut en chemin. Ils avoient ensuite été exposés à Louvo, pendant trois heures à la merci de la populace, qui leur avoit craché au visage, & fait tous les outrages imaginables.

DES FAR-
GES.
1688.

Cette histoire me confirmant de plus en plus la haine extrême dont le Peuple étoit animé contre nous, je me hâtai de retourner à Bancok, contraint de sacrifier mes deux enfans qu'on me demandoit pour ôtages, afin de me rendre incessamment où je croyois ma présence plus nécessaire. Je rencontraï en chemin l'Evêque de Metellopolis, que le grand Mandarin avoit obligé de se rendre à Louvo, sous prétexte que le Roi vouloit conférer avec lui sur des affaires de conséquence; mais en effet pour s'assurer de sa personne, & pour l'envoyer à Bancok quelque tems après moi, afin que si je ne venois pas, il pût m'intimider par les suites fâcheuses qui résulteroient de mon refus: car il lui déclara tout net, dès la première audience, » qu'il

Des Farges
est contraint
de laisser ses
deux fils en
otage.

DES FAR-
GES.
1688.

Menaces de
Pitrachas.

» croyoit, à la vérité, que je monteroïs
» avec les troupes ; mais qu'il vou-
» loit encore le renvoyer après moi ;
» pour m'annoncer, que si je ne venois
» pas, il feroit mettre, lui, ses Mission-
» naires, les Jésuites & tous les Chré-
» tiens à la bouche du canon ».

Les François
commencent
les hostilités.

Les dures extrémités que j'avois à
craindre de mon refus, n'empêcherent
pas qu'à mon arrivée à Bancok, nous
ne prissions tous unanimement la réso-
lution de périr, plutôt que de nous
remettre à la discrétion des Siamois,
qui venoient de nous donner tant de
preuves de leurs mauvaises intentions.
On se hâta de pourvoir, du mieux qu'il
fut possible, à la sûreté de la Place.
En même-tems les hostilités com-
mencerent par l'attaque d'un Bâtiment
appartenant au Roi de Siam, dont
l'équipage avoit refusé de nous ven-
dre des vivres, en nous outrageant de
paroles.

Ils abandon-
nent un de
leurs Forts.

Ce signal donné pour la guerre, je
retirai les troupes que nous avions
dans le vieux Fort, situé à l'Ouest de la
riviere, parce qu'il ne nous étoit pas
possible de le conserver. En même-
tems j'ordonnai de démolir les para-
pets, & d'enclouer toutes les pieces de

canon qui ne creveroient pas. Tout cela ne put si bien s'exécuter, que les Siamois n'en tirassent encore beaucoup d'avantage. On ne tarda pas de s'appercevoir qu'ils travailloient à réparer le Fort, & à défenclover le canon : ainsi l'on fut obligé de les aller attaquer avant qu'ils s'y fussent logés. Trois Officiers, à la tête de trente hommes, furent commandés, dans deux chaloupes, pour cette expédition. Ces braves gens firent tout ce qu'on pouvoit attendre de leur courage & de leur vigueur ; mais accablés par la multitude des ennemis, qu'on croyoit en petit nombre, ils se virent contraints de se retirer avec perte de trois ou quatre hommes. Nous fîmes ensuite un grand feu contre ce Fort, pour empêcher les Siamois d'avancer un cavalier qu'ils élevoient, & qui auroit découvert notre forteresse. Leurs travaux furent détruits plusieurs fois. Cependant ils s'opiniâtroient toujours à les réparer, quoiqu'il leur en coûtât beaucoup de monde. De leur côté, ils ne cessèrent pas de nous canonner pendant trois ou quatre jours ; & peu de nuits se passaient sans qu'ils nous donnassent quelques fausses attaques ; ce qui, joint aux inconvéniens du

DES FAR-
GES.

1688.

Les Siamois
s'y logent.Grand feu
de part &
d'autre,

DES FAR-
GES.

1688.

Action géné-
reuse d'un
Officier
Français.

dedans, nous occasionnoit des fatigues
inexprimables.

Dans l'impossibilité où nous étions
de recevoir du secours du dehors, &
sans espérance d'obtenir de compo-
sition de nos ennemis, nous prîmes la
résolution de faire sortir de la rivière
une petite barque de la Compagnie,
pour tâcher de trouver les deux Vais-
seaux Siamois, montés par des Fran-
çois, qu'on avoit envoyés en course
depuis deux mois. On sentoît tout le
danger d'une pareille entreprise, mais
notre situation la rendoit nécessaire.
Un Lieutenant, nommé *Saint Crick*,
s'étant mis dans cette barque, avec neuf
soldats de la Garnison, descendit cou-
rageusement la rivière, après avoir
essuyé quelques coups de canon en
passant sous le Fort des ennemis; mais à
peine la barque étoit-elle hors de notre
vûe, qu'elle fut attaquée avec tant de
furie, que nos gens ne purent empêcher
l'abordage. *Saint Crick*, qui s'étoit
défendu jusques-là avec beaucoup de
bravoure, mit le feu à une partie de ses
poudres & à toutes ses grenades, qu'il
avoit disposées sur son pont pour
écarter la multitude dont il étoit acca-
blé. La barque ayant ensuite échoué,

les Siamois , qui croyoient toutes les poudres usées , revinrent sans crainte , & monterent en plus grande foule que la premiere fois. Alors Saint Crick , mettant le feu à des barils qu'il avoit réservés , fit sauter & la barque & tous les Siamois qui étoient dessus. La plûpart périrent avec lui. Une action si généreuse étonna cette Nation , & acquit une gloire infinie à nos François.

DES FAR-
GES.
1688.

De son côté , Pitrachas , sur la premiere nouvelle que je faisois difficulté de monter à Louvo avec mes troupes , n'avoit pas manqué de m'envoyer M. de Metellopolis, comme il se l'étoit proposé ; mais ce Prélat , étant arrivé dans le tems que nous battions le Fort des ennemis avec le plus de violence , ne servit que de victime à la fureur des Siamois , qui le dépouillèrent , prirent tous les gens prisonniers , & lui mirent enfin la corde au col , le menaçant de l'exposer à notre canon. Le grand Mandarin voulut tenter encore un dernier moyen , qui fut de me faire écrire par mes enfans ; » qu'il n'y avoit » plus de vie pour eux si je ne mon- » tois ; & que c'étoit encore une grace » qu'on leur faisoit , de leur avoir

Vaines per-
suasions du
grand Man-
darin.

DES FAR-
GES.

1688.

» permis de m'informer de l'état & du
 » péril, où ils se trouvoient ». Je leur
 écrivis en réponse, que je donneroïs
 volontiers ma vie pour conserver la
 leur ; mais que quand il s'agissoit de
 l'honneur du Roi & de la conserva-
 tion de ses troupes, il n'y avoit nul
 intérêt qu'il ne fallût sacrifier ; qu'il
 devoit leur suffire, pour leur consola-
 tion, de n'avoir point de crimes à se
 reprocher, & que le Roi sauroit venger,
 en son tems, les outrages qu'on pour-
 roit leur faire.

Il prend le
 parti de se
 défaire des
 Princes.

Pitrachas n'attendit pas cette répon-
 se pour changer d'idée. Les avis qu'il
 recevoit de la façon dont nous nous y
 prenions, & le peu d'apparence qu'il
 voyoit de substituer la force à la ruse,
 pour nous obliger de nous conformer
 à ses intentions, lui firent juger
 qu'il y auroit moins de risque pour
 lui, & qu'il lui seroit plus facile de tra-
 vailler à se défaire des Princes. L'un
 étoit déjà entre ses mains, & il avoit
 pris ses mesures pour s'assurer aussi de
 l'autre. Il fit donc assembler les princi-
 paux Mandarins au Palais, se plaignit
 fortement à eux des Princes, qui,
 disoit-il, avoient juré sa perte ; & leur
 demanda enfin ce qu'ils trouvoient

à propos de faire à leur égard. Sa puissance étoit trop grande, pour que personne osât lui résister. D'ailleurs il avoit eu soin de gagner la plupart de ces Mandarins par de belles promesses. Tous conclurent que les Princes étoient des ingrats qu'il falloit punir. Aussi-tôt les ordres furent envoyés pour se saisir de celui qui étoit à Siam, & l'amener à Louvo. Ensuite on les transporta l'un & l'autre dans une Pagode près de Thlée-Pouffonne, pour les faire mourir à coups de bois de sandal, enveloppés dans des sacs d'écarlate. C'est ainsi que cet adroit & fourbe politique parvint à s'ouvrir le chemin au Trône. Il avoit joué au plus sûr; & de la façon qu'il s'y étoit pris, s'il n'avoit pû s'emparer de la Couronne sans trop hasarder, il se seroit contenté de la seconde place du Royaume, qui ne pouvoit lui manquer sous le regne des Princes.

Quand il se défit d'eux, le vieux Roi étoit encore en vie; mais il mourut le jour suivant. Pitrachas, maître du Royaume, disposa aussi-tôt des grandes Charges en faveur de ceux qui l'avoient servi; éleva tous les Mandarins qu'il pouvoit encore craindre,

DES FAR-
GES.
1688.

Mort du
Roi.

Pitrachas
s'affermir sur
le Trône.

DES FAR.
G K S.
1688.

& délivra même ceux qu'il avoit fait arrêter , pour se gagner le cœur des uns & des autres. Il soulagea le Peuple de ses servitudes , & fit distribuer des aumônes publiques , qui acheverent de lui captiver l'affection de toute la Nation ; de sorte qu'il n'est pas arrivé dans le Royaume la moindre sédition ni la moindre révolte à son occasion.

Il épouse la
Princesse.

A l'égard de la Princesse , fille unique du Roi , il voulut la conserver pour en faire son épouse. On dit qu'elle ressentit une douleur extrême de la mort du Prince qui étoit , ou qui devoit être , son époux ; & que dans l'excès de son emportement , elle accabloit d'injures l'auteur de sa disgrâce ; mais après tout , elle a mieux aimé vivre Reine , que de mourir malheureuse.

Renvoi des
otages à
Bangkok.

Pitrachas n'eut pas plutôt pris le parti de se défaire des Princes , qu'il songea aux moyens de s'accommoder avec nous , & de nous faire sortir du Royaume en paix. Pour cet effet , il résolut de me renvoyer mes enfans. Les ayant fait venir auprès de lui , il leur dit : „ Qu'il se sentoit ému de compassion pour eux ; qu'il connois-

» soit d'ailleurs la droiture de mon
 » cœur , & qu'il savoit bien que je
 » n'étois pas capable de manquer à ma
 » parole , mais que c'étoient les trou-
 » pes qui , sur des terreurs paniques ,
 » n'avoient pas voulu obéir ; qu'il leur
 » accordoit la vie , & vouloit bien
 » même , en ma considération , & par
 » amitié pour eux , me les renvoyer. »

Ces chers enfans , que j'avois crus
 morts , parurent à Bancok le jour de
 saint Jean - Baptiste. Leur retour causa
 une joie inexprimable à toute la Gar-
 nison. J'eus de la peine à concevoir par
 quel heureux motif Pitrachas s'étoit
 déterminé à une pareille démarche ;
 mais dans la suite ayant appris la mort
 des Princes , je jugeai que le grand
 Mandarin avoit voulu , par cette action
 de générosité , s'ouvrir un chemin
 à la paix avec nous ; & les deux
 Mandarins , que nous avons interro-
 gés sur ce point , m'ont confirmé dans
 cette idée.

Depuis ce tems , le feu diminua
 de part & d'autre. Il y eut diver-
 ses propositions d'accommodement ;
 mais la défiance étoit si grande , que
 nous ne pouvions nous assurer de rien.
 Sur la fin de ces longues & ennuyeuses

DES FAR-
GES.

1688.

Négocia-
tions pour la
paix.

DES FAR-
GES.
1688.

Persecution
contre les
Chrétiens de
Siam.

négociations , pendant lesquelles je trouvai le secret de me procurer des vivres, on vit arriver les deux Vaisseaux Siamois montés par les François , qui entrèrent aussi-tôt dans la Place. On nous rendit de même les Officiers qui étoient détenus à Louvo ; & quelques autres François , tant de cette Ville que de Siam , ayant trouvé le moyen de nous rejoindre , nous apprîmes alors tous les mauvais traitemens des Siamois à leur égard , la persécution que les Chrétiens Siamois, Peguans & Portugais , souffroient encore dans un cruel esclavage ; que le Séminaire de M. l'Evêque de Metelopolis avoit été pillé , & que les Siamois avoient enlevé plusieurs jeunes Filles Chrétiennes pour en faire des concubines. On fut aussi , par un Missionnaire qui avoit été mis à la *Cangue*, avec tous les Chrétiens d'une Province nommée *Porfelou* , qui est à l'extrémité du Royaume, que dès le mois de Janvier on n'avoit pas cessé de les menacer de ce qui leur étoit arrivé dans la suite ; ce qui marque qu'il y avoit long-tems que Pittachas avoit pris ses mesures pour faire ce qu'il a exécuté depuis.

Nous fûmes aussi informés par un François, qui avoit été prisonnier à Mergui, que M. de Bruan & les François de la Garnison avoient essuyé un assaut, & que manquant d'eau dans la Place, qui étoit d'ailleurs commandée par une batterie des Siamois, ils avoient pris la résolution de se faire jour à travers les ennemis, pour s'emparer d'un Vaisseau du Roi de Siam, à la faveur duquel ils s'étoient éloignés des Côtes de ce Royaume.

DES FAR-
GES.

1682.

Mergui est
abandonné
par les François.

Peu de tems après nous apprîmes l'arrivée d'un Vaisseau du Roi, nommé *l'Oriflame*, commandé par M. de *l'Estrille*, qui demeura assez de tems à la rade, fort en peine de ne recevoir aucune nouvelle de notre part, ni de celle des Officiers de son Vaisseau, qui étoient descendus les premiers, & que les Siamois avoient fait conduire adroitement à Siam, sans passer devant notre forteresse, ni leur rien dire de ce qui étoit arrivé; de sorte que si nos affaires n'eussent été déjà en termes d'accommodement, ces Officiers auroient couru grand risque, & le Vaisseau n'eût pû nous donner aucun secours, ni même avoir la moindre communication avec nous; ce qui

Arrivée du
Vaisseau l'O-
riflame, à la
Barre de
Siam.

DES FAR-
GES.

1688.

La Dame
Constance se
réfugie à
Bancok.Le nouveau
Roi de Siam
la reclame.

prouve combien le poste de Bancok étoit mal situé & peu avantageux. Aussi, tôt ou tard nous auroit-il fallu l'abandonner.

Sur ces entrefaites, un nouvel incident qui nous arriva, manqua de rompre encore toutes nos négociations. La femme du Sieur Constance, après avoir été cruellement tourmentée pour lui faire déclarer tous les effets de son mari, après avoir souffert divers autres outrages, tant de la part de ces misérables Bras-peints qui la gardoient, que de celle du fils de Pitrachas, qui en étoit passionnément amoureux, avoit trouvé le moyen de s'évader & de se réfugier à Bancok. Le nouveau Roi de Siam, qui craignoit qu'étant hors du Royaume, elle ne s'emparât des deniers que son mari avoit fait sortir, nous fit déclarer que si nous ne la lui rendions, il n'y auroit nul accommodement pour nous. Le contre-tems étoit des plus fâcheux. Les Siamois nous retenoient, en attendant les matelots, cables, ancres & autres choses qui nous étoient absolument nécessaires pour notre départ, & que j'avois eu toutes les peines du monde à ménager. Quoique je fusse

extrêmement inquiet au sujet de cette nouvelle affaire , qui s'étoit faite sans ma participation , je crus pourtant que je ne pouvois extraditer la Dame Constance , sans pourvoir au moins à sa sûreté. Je tâchai d'obtenir sa sortie ; mais le Roi ne voulut point y entendre , & la guerre alloit se rallumer avec plus de fureur que jamais. On avoit déjà fait arrêter à Siam le Sieur Veret , Chef de notre Loge , que j'y avois envoyé pour achever nos affaires , tous les Missionnaires , & un Jésuite qui s'y trouvoit encore. Enfin on menaçoit des plus cruels tourmens tous les parens de cette veuve ; de sorte que sa mere m'écrivit , pour me prier instamment d'accommoder l'affaire ; ce que je fis par un traité , dans lequel le Roi de Siam même engagea sa parole , qu'il laisseroit la Dame Constance en liberté de conscience , avec la faculté de se marier à qui elle voudroit ; & qu'il ne permettroit pas qu'il lui fût fait aucune violence , ni à toute sa famille , moyennant quoi je la renvoyai.

DES FAR-
GES.

1688.

Elle lui est
rendue.

Enfin nos négociations , qui avoient été si souvent interrompues & reprises , se terminèrent par une Capitulation de la Place.

DES FAR-
GES.
1688.

Départ des
Français.

Nouvelle
chicanerie des
Siamois.

On retient
leurs otages.

Travaux im-
menses des
ennemis, du-
rant le siège.

tion , en vertu de laquelle les Siamois s'engagerent à nous donner trois Vaisseaux , des vivres & tout ce qui nous étoit nécessaire , avec deux grands Mandarins en ôtage pour nous conduire hors du Royaume. Il fut de plus stipulé que nous laisserions en leur entier les ouvrages de la Place , & que nous en sortirions avec armes & bagage; ce que nous fîmes le jour des Morts. On craignoit toujours quelque perfidie de la part des Siamois; ce qui nous obligea d'être sur nos gardes. Cependant ils ne firent pas mine de rien vouloir entreprendre; mais à notre arrivée à la rade , ils nous retinrent quelques Mirous , où il y avoit même de notre canon , qui avoient échoué sur des bas - fonds , près de leurs Forts. Nous prîmes droit de cette infraction, pour retenir aussi leurs Mandarins qui nous reconduisoient , & qui devoient nous répondre de tout notre bagage.

Il est presque incroyable combien de travaux les Siamois ont été obligés de faire durant le Siège. Outre ce cavalier que , malgré le feu de notre artillerie , ils avoient élevé contre nous , dans le Fort de l'Ouest dont ils étoient les maîtres , ils nous avoient environ-

nés de palissades à une petite portée de canon, & ensuite investis de neuf Forts, d'où ils nous barroient de revers dans toute la Place. Depuis Bangkok jusqu'à l'embouchure du Ménam, le rivage étoit défendu par plusieurs petits Forts, qu'ils avoient construits à dessein de nous couper les secours du dehors. Il se trouvoit dans ces Forts plus de cent quarante pieces de canon en batterie, qu'ils avoient fait descendre de Siam, en ouvrant à cet effet un bras de la rivière, pour éviter de passer à notre vûe. Ils avoient de plus, par un travail immense, garni l'entrée de la Barre de cinq ou six rangées de gros arbres, plantés en basse marée, & qui étoient extrêmement fermes. On n'y avoit laissé qu'un passage fort étroit, qu'on pouvoit aisément fermer avec une chaîne de fer, & qui étoit gardé par quantité de galeres armées. On n'auroit assurément pas cru les Siamois capables de toutes ces choses; mais leur fureur, dans les commencemens, étoit si grande & si générale, que jusqu'aux femmes même, elles venoient en foule, comme par dévotion, apporter à manger aux Soldats qui travailloient à leurs Forts,

DES FAR-
GES.
1688,

Ils étoient, de plus, aidés de presque tous les Etrangers qui se trouvoient dans le Royaume. Ils avoient des Anglois & des Portugais pour commander leurs Bâtimens à l'entrée de la riviere; des Hollandois, pour tirer leurs bombes; & nous étions bloqués, outre l'Armée des Siamois, par les Peguans, les Malais, les Chinois, les Maures, & autres, qui avoient chacun leurs Forts, où ils étoient retranchés.

Raisons que
l'Auteur ap-
porte pour
justifier sa
conduite.

A la vérité, il eût été facile d'empêcher la construction de ces Forts, si nous eussions eu suffisamment de poudre; mais j'aimai mieux la ménager & gagner du tems, que de me mettre, au bout de sept ou huit jours, hors d'état de repousser les Ennemis, s'ils en fussent venus à un assaut; & la suite a bien fait voir qu'on ne pouvoit pas prendre un autre parti, dans les malheureuses circonstances où nous nous trouvions: d'un autre côté, il paroissoit fort incertain, si leurs propositions étoient sinceres; mais de l'autre, il étoit très-certain que c'eût été tout perdre que de ne pas les écouter. C'est ce qui me faisoit souvent dire à la plupart des Officiers, qui ne respi-

roient que feu & flamme , que nous ferions toujours à tems de faire le coup de désespoir ; mais que le tems pourroit produire ce que nous n'oserions espérer de tous nos efforts trop précipités. Je faisois assez savoir à nos Ennemis , par les lettres que je leur écrivois , que s'ils n'agissoient de bonne foi , & ne m'accordoient mes demandes , je commencerois par faire sauter leur Fort , crever tous leurs canons de fonte , que j'avois à ma disposition , & qu'ensuite j'irois avec toute ma garnison fondre sur eux ; leur demandant en ce cas l'unique grace de ne faire quartier à aucun François , comme je leur promettois de n'en point faire à aucun Siamois qui tomberoit entre mes mains. Mais je ne croyois pas qu'il en fallût venir-là qu'à la dernière extrémité , & quand il n'y auroit plus d'espoir d'obtenir de meilleures conditions. L'événement m'a bien confirmé qu'on ne doit jamais désespérer de sortir d'une mauvaise affaire , avec le tems , qui peut y apporter des changemens. Celui qui arriva à la mort des Princes commença à mettre nos affaires en meilleur état ; la résolution où nous faisons savoir aux Siamois que

DES FAR-
GES.

1688.

DES FAR
GES.
1688.

nous étions tous, & dont le Lieutenant St. Crik leur avoit donné des preuves, ne servit pas peu encore à les intimider ; mais je dois avouer, en finissant cette relation, que la crainte de la vengeance de notre auguste Monarque, dont les Ambassadeurs Siamois avoient vu la puissance, a contribué plus que toute autre chose aux conditions avantageuses qu'ils ont été contraints de nous accorder, après avoir été exposés, pendant cinq mois, à tout ce qu'on peut se représenter de plus rigoureux.

SUPPLEMENT A LA RELATION
PRECEDENTE.

D'ORLEANS
1688.
Introduc-
tion.

SI l'on fait attention à la diversité d'intérêts qui partageoient les Hollandois & les François de Siam, on ne sera pas surpris de celle qui se trouve entre leurs Relations, sur les véritables causes des Révolutions arrivées dans ce Royaume. On doit encore moins se flatter de pouvoir mettre les derniers d'accord avec eux-mêmes. Des Farges, réduit à faire seul sa propre apologie, peut paroître aussi suspect que les Jésuites, dont M. Constance étoit

l'idole. Cependant son récit a quelque chose de prévenant, que celui du Pere d'Orléans n'a pas (1). L'un est simple & naturel, l'autre étudié & romanesque. Mais en ne s'attachant qu'aux faits, les premières différences sont remplacées par une conformité de rapport, qui donne lieu de juger favorablement des circonstances que cette dernière Relation ajoute à la première.

D'ORLÉANS
1687.

Suivant le Pere d'Orléans, Pitrachas, qui vouloit usurper la Couronne sur les deux freres du Roi de Siam, ne trouvant pas de plus grand obstacle à ses desseins, que M. Constance, ce fut la première victime qu'il résolut d'immoler à son ambition, de concert avec les ennemis de ce Ministre. Monpi, favori & fils adoptif du Roi, fut attiré dans la conspiration, par l'espérance qu'on lui donna de lui faire épouser la Princesse, & de le mettre sur le trône. Constance n'ignoroit pas leurs menées; mais comptant sur l'appui des François, maîtres de Bancok

Diversité de rapport, entre cette relation & la précédente, sur les causes de la révolution de Siam,

(1) Ce petit Ouvrage fut imprimé l'année suivante, 1692, sous le titre d'*Histoire de M. Constance, premier Ministre du Roi de Siam, & de la dernière Révolution de cet Etat*. A Paris, chez Daniel Houton.

& de Mergui, il se bôrnoit à prendre secrettement les mesures nécessaires pour assurer le succès de ses entreprises. La maladie du Roi, qui rendit les factieux plus actifs, augmentant ses allarmes, il jugea que pour détruire le mal dans son principe, il falloit arrêter Pitrachas, & lui faire son procès. Le Ministre communiqua ce dessein à M. de Farges, qui s'engagea de venir à Louvo, avec une partie de sa garnison, pour le seconder de toutes ses forces. Il se mit effectivement en chemin, de Bancok, à la tête de quatre-vingts Soldats & de quelques Officiers; mais malheureusement pour M. Constance, le Général, sur de fausses relations qu'on lui fit des troubles de la Cour, prit le parti de retourner à son poste, d'où il ne fut plus possible de le tirer depuis, malgré toutes les instances qui lui en furent faites.

Constance abandonné à soi-même, crut ne pouvoir conjurer l'orage, qu'en portant le Roi à nommer pour son Successeur un de ses freres, qu'il haïssoit également tous deux. Cette aversion s'étoit encore augmentée, depuis sa maladie, par les défiances que Pitrachas avoit su lui inspirer contre

ces Princes , pour avoir occasion d'assembler des Troupes , sous prétexte de pourvoir à la sûreté du Monarque. La proposition étoit délicate ; aussi quelqu'adresse que M. Constance employât pour la faire goûter au Roi ; tout ce que ce Prince put gagner sur soi , fut de déclarer sa fille Reine , en lui laissant la liberté de choisir pour époux celui de ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne d'elle. Une pareille disposition , loin de réunir les Grands à la suite d'un seul Prince , les éloignoit de tous les deux , dans la crainte de se tromper sur un choix qui étoit encore fort incertain. Ainsi les factions continuoient toujours. Jusques là Pitrachas & Monpi avoient été dans une intelligence parfaite ; mais un poste , qu'ils voulurent tous deux faire occuper par quelques-uns de leurs gens , les aigrit tellement l'un contre l'autre , qu'ils en virent à une rupture ouverte. Pitrachas , qui étoit le plus fort , maltraita Monpi ; & celui-ci pour s'en venger , alla déclarer la conjuration au Roi , qui s'en prit d'abord à M. Constance , de lui avoir caché le détail d'une affaire de cette importance. Il ne fut pas difficile au Ministre de se

justifier ; & même il eut la satisfaction de voir le Roi déferer à ses conseils pour faire arrêter Pitrachas , la première fois qu'il paroîtroit dans sa chambre : mais le Prince n'ayant pas eu la force d'étonffer ses plaintes , il n'eut pas le tems d'en venir à l'exécution. Pitrachas , averti de tout , usa de tant de diligence , pour assembler ceux de son parti , que dès le lendemain matin , 18 de Mai , il se rendit maître du Palais , sans la moindre résistance.

Ce fut alors que M. Constance fit paroître son zèle pour son Maître. En vain ses amis voulurent-ils lui persuader de se tenir chez lui ; il rejetta ce conseil comme indigne de son courage & injurieux à sa fidélité. Il avoit auprès de lui quelques François , deux Portugais & seize Anglois , qui composoient sa garde. Avec cette petite Troupe il courut droit au Palais , dont il seroit venu à bout de se franchir le passage , si ceux qui le suivoient eussent été aussi déterminés que lui. Mais à peine étoit-il entré dans une des premières cours , qu'il se vit environné tout-à-coup d'une foule de Soldats Siamois. Il se mettoit en devoir de

s'en démêler , lorsqu'il s'aperçut qu'à l'exception des François , tous les gens l'avoient lâchement abandonné. La partie étant trop inégale , il fallut céder à la force. On le fit prisonnier , lui & les François qui lui avoient tenu compagnie , & ils furent tous chargés de fers.

D'ORLEANS

1683.

• Les autres événemens , qui suivirent ces premières démarches de l'Usurpateur , jusqu'à la Capitulation de Bancok , offrent autant de détails qu'on en a lus , avec moins d'ornemens que dans la Relation précédente ; mais au fonds les faits sont les mêmes , à quelques circonstances près , qui doivent paroître assez indifférentes. Celles que nous allons rapporter , depuis cette époque , peuvent être regardées au contraire , comme un Supplément des plus intéressans.

On supprime les autres détails qui sont communs aux deux récits.

Un Officier François , nommé *Ste. Marie* , étant venu chercher à Siam de quoi équiper les Vaisseaux qui devoient transporter à Pondichery la garnison de Bancok , eut occasion de voir Madame Constance , & lui fit offre de ses services & de sa bourse. Cette civilité inspira à la Dame le dessein hardi de s'évader avec lui , s'il

Circonstances de la fuite de la Dame Constance ; & de son renvoi à Siam.

vouloit se charger de la conduire. Elle n'eut pas besoin de beaucoup de larmes pour engager Ste. Marie à une action si digne d'un homme de cœur. Il lui promit toute sorte d'assistance. Le 3 d'Octobre, jour fixé pour le départ, ce généreux Officier vint se présenter à sa porte, bien armé, & résolu de tout risquer pour la sauver. Jamais entreprise dangereuse ne réussit plus à souhait. Madame Constance ayant suivi Ste. Marie, avec son fils & une femme de chambre, entra à la faveur des ténèbres, dans un Balon qui les attendoit; & le signal donné aux Rameurs, on prit la route pour Bancok, où l'on arriva le lendemain sans mauvaise rencontre. Une action si heureuse pour la Dame, & si glorieuse pour le Cavalier, leur attira les applaudissemens de tous les Officiers. Mais quelle fut leur surprise, quand ils apprirent que le Gouverneur étoit le seul qui ne l'approuvoit pas? Le Conseil de guerre fut assemblé jusqu'à deux fois par ses ordres, pour délibérer sur cette affaire. Quoiqu'il pût dire, pour montrer qu'il étoit du bien de la Religion, & du salut de la Nation même, qu'on renvoyât Mada-

constance , il ne persuada que ses
 eux fils. Tous les autres Officiers
 obstinèrent à la garder ; mais le Gouverneur fut inexorable. Pour faire cependant les choses avec moins de violence , il tâcha d'engager cette Veuve infortunée à entrer elle-même dans ses raisons. Vains efforts ; sa fermeté voulut être forcée. Ce fut le 19 du mois , que se termina cette affaire. On avoit transféré Madame Constante de la maison de M. de Verdesale dans le donjon du Fort , où elle attendoit , avec une profonde tristesse , la fin tragique de son aventure. Un Officier de la garnison la lui vint annoncer de la part du Gouverneur. Elle n fut touchée , mais elle ne résista point : elle protesta seulement contre la violence qu'on lui faisoit sous la sauvegarde de son auguste Protecteur , & remercia les Officiers de la Place , de leur bonne volonté qu'ils lui avoient témoignée. Un vieux Mandarin , l'un de ceux qu'on a vus Ambassadeurs en France , se présenta ensuite pour la conduire au rivage , & l'emmener à jamais avec son fils. Son dernier sort fut d'être mise dans les cuisines du palais.

D'ORLEANS

1688.

D'ORLEANS

1688.

L'incident que la fuite de Madarrie Constance avoit fait naître à la Capitulation de Bancok, ayant cessé par son retour, on mit enfin la dernière main à sa conclusion. Tout étant prêt, on leva l'ancre le soir du 29 de Novembre, & on prit la route de Pondicherry, où l'on arriva au commencement de Février 1689.

Avantures
singulieres
des François
de Mergui.

Les François de Mergui s'y trouvoient déjà rendus depuis une quinzaine de jours. M. de Bruan, qui les commandoit, s'étoit signalé dans plusieurs avantures fort extraordinaires. Il avoit pris possession de la Place, au mois de Mars dernier, avec tous les agrémens qu'il pouvoit souhaiter. On lui avoit fourni abondamment des vivres, des instrumens, des travailleurs; & s'étant appliqué d'abord à se fortifier, il avoit déjà fort avancé ses travaux, lorsqu'il s'aperçut que peu à peu ses travailleurs désertoient, & que les Madarins de la Province n'avoient plus pour lui la même déférence qu'auparavant. Il eut un différend avec le Gouverneur de Tenasserim, qui augmenta ses défiances. Les Siamois avoient fait à Mergui un petit Fort, commandé par une hauteur, qui

toit fortifiée ; & comme la garde de ces deux postes auroit été trop à charge à une Garnison de six-vingts hommes , la Cour avoit ordonné qu'on démoliroit le Fort d'en bas , dès que celui d'en haut seroit en état de défense. M. de Bruan voulut exécuter cet ordre, mais le Mandarin s'y opposa, & le Courier que le premier dépêcha pour s'en plaindre au Ministre fut arrêté en chemin. Dans le même tems d'autres avis ayant fait conoître aux François qu'il se formoit de mauvais desseins contr'eux , M. de Bruan fit appareiller un petit Vaisseau Anglois , appartenant à un Particulier , & une Frégate du Roi de Siam , & les fit tenir sous le canon du Fort. Ce fut sur ces entrefaites qu'on lui apporta la Lettre que Pittachas avoit obligé M. des Farges de lui écrire , pour le faire sortir de sa place. Le style extraordinaire de cette Lettre , qui n'étoit d'ailleurs pas signée , suffit pour empêcher cet habile Officier de déferer aux ordres qui y étoient contenus.

Ce refus fut le signal de la guerre , qui commença aussi-tôt par le Siège de la Place. Les Ennemis , plusieurs fois repoussés , cessèrent leurs appro-

D'ORLEANS

1688.

D'ORLEANS
1688.

ches, pour dresser une batterie sur une Pagode voisine du Fort, qu'ils battirent d'abord avec assez de succès : mais les François en ayant élevé une autre à l'opposite, celle des Assiégés fut bientôt démontée. On leur tua même leur Canonier, qui étoit Portugais ; & on les mit tellement en désordre, qu'ils ne penserent plus à se rendre maîtres de la Place que par famine. Ils n'y auroient pas sitôt réussi ; car on avoit encore des vivres, si le puits de la Forteresse ne se fût éboulé tout-à-coup ; de sorte que l'eau manquant, la Garnison prit le parti de se retirer ; ce qu'elle fit en si bon ordre, le 24 de Juin, que les Siamois croyant qu'on alloit les attaquer, s'enfuirent à toutes jambes, & laissèrent aux François le passage libre jusqu'à la mer.

On se seroit embarqué paisiblement ; si en descendant au rivage, quelque Soldats, qui marchaient les derniers, ayant glissé par la roideur & par l'humidité du talus, ne fussent tombés sur ceux qui étoient devant eux, & ne leur eussent causé par-là une terreur panique, qui leur fit rompre leurs rangs & courir en désordre vers le Vaisseau. Les Siamois s'en étant ap-

erçus , vinrent fondre sur eux en grand nombre , & leur tuerent quelques Soldats. D'autres furent noyés , & parmi ceux-ci un Capitaine , nommé *Hiton* , avec une partie de sa Compagnie. De Bruan & ses Officiers , qui avoient courageusement soutenu les efforts des Ennemis , pendant que leurs gens s'embarquoient , entrèrent les derniers dans les Vaisseaux ; & , après avoir essuyé quelques volées de canon , qu'on leur tira du Fort qu'ils venoient d'abandonner , mirent à la voile , malgré les Galères Siamoises qui sortirent du Port pour les suivre , mais qui n'osèrent les approcher.

Les François & les Anglois étant entrés pêle-mêle dans les deux Bâtimens , on descendit dans une Isle pour les séparer & distribuer à chacun ses provisions. On convint cependant de s'assister mutuellement les uns les autres. Mais les Anglois s'étant rendus volontairement à deux Vaisseaux Siamois , sur l'assurance qu'on n'en vouloit pas à eux , furent mis aux fers. La Frégate n'échappa de ce danger qu'à l'occasion d'une violente tempête qui l'emportoit avec tant de force , que si

D'ORLEANS

1638.

D'ORLÉANS
1688.

le vent n'eût changé tout d'un coup ;
ce Bâtiment alloit ce briser contre une
Isle voisine.

Cette aventure fut suivie d'une autre sur les côtes de *Martaban*, où le Pere d'*Espagnac*, Missionnaire Jésuite, & un Officier, nommé *Beauregard* (1), étoient descendus pour chercher des vivres dans la première Ville. Ils furent d'abord bien reçus des habitans, qui leur dirent qu'il falloit aller à *Syriam*, auprès du Roi de Pégu, à qui appartient *Martaban*, pour obtenir ce qu'ils demandoient, ajoutant que ce Prince le leur accorderoit volontiers ; mais qu'en attendant, c'étoit la coutume du Pays que les Vaisseaux étrangers missent à terre leurs munitions & leur canon. *Beauregard* feignant d'accepter cette condition, demanda seulement la permission d'en informer son Commandant ; & l'ayant obtenue, il lui écrivit pour l'avertir des mauvais desseins de ces Peuples. Ce fut avec beaucoup de douleur que M. de Bruan se vit obligé, pour sauver les Troupes du Roi, d'abandonner

(1) Cet Officier, qui fut Gouverneur de *Bancok* après le Chevalier de *Forbin*, avoit été envoyé à *Tenasserim*. Voyez ci-dessus, pag. 139, & Tome I. X, pag. 195.

ainsi deux personnes qui lui étoient cheres. Les embuscades qu'on commençoit à lui dresser, à l'embouchure d'une riviere, dans laquelle il étoit entré, lui firent connoître que s'il se fût arrêté plus long-tems, il n'en seroit jamais sorti. On apprit, depuis, que le Jésuite & l'Officier avoient été faits Esclaves.

D'ORLÉANS.
1688.

La saison des ouragans approchant, M. de Bruan se retira dans une Isle déserte, qui n'offroit, pour toute nourriture, que quelques Tortues & de gros Serpens. Le manque de vivres avoit enfin réduit son monde dans la dernière extrémité; lorsque vers la fin de Septembre, on apperçut d'assez loin un Navire, qui venoit aborder dans l'Isle. La frayeur qu'il inspira fit bien-tôt place à la joie la plus vive, quand le Chevalier du *Hal-goy* étant allé le reconnoître, on eut appris que c'étoit un Vaisseau François, nommé la *N. D. de Lorette*, appartenant à la Compagnie des Indes. On tira de grands secours de cette rencontre; M. de Bruan ayant cru, dans les circonstances où il se trouvoit, devoir arrêter ce Bâtiment pour le service du Roi, il en partagea

D'ORLEANS
1688.

les provisions ; après quoi ils prirent ensemble la route de Bengale. Les vents & les flots ne leur furent pas plus favorables qu'ils l'avoient été jusques-là ; & ils avancerent si peu, qu'ayant entièrement consumé leurs vivres , ils se virent encore une fois obligés de se livrer à la discrétion des Indiens , dans la riviere d'*Aracan* , où ils résolurent de relâcher.

Le souvenir de ce qui étoit arrivé à Beauregard , n'empêcha pas le Chevalier du Halgoy de s'exposer pour sauver les autres , & d'aller à la Capitale du Pays demander les choses dont on avoit besoin. On n'est pas toujours malheureux. Le Roi d'*Aracan* avoit un premier Ministre, nomme *le Du*, François de Nation. Ravi de trouver, dans un Pays si éloigné, une occasion si singuliere de servir son Roi & sa Patrie , cet Aventurier donna avec abondance , & gratuitement , tout ce qui étoit nécessaire pour mettre les vaisseaux & les hommes en état de continuer le voyage.

La fortune sembloit avoir changé pour nos Voyageurs, depuis cette heureuse rencontre. La Mer & les vents leur étant devenus favorables , ils

étoient entrés dans la riviere de Bengale , & se croyoient en sûreté à la rade de *Balaffor* , lorsque quatorze Vaisseaux Anglois , qui faisoient depuis quelque-tems des courses sur les habitans du Pays , reconnurent la Frégate du Roi de Siam , & prétendirent , qu'étant en guerre avec ce Prince , ils avoient droit de se saisir de ces deux Bâtimens. M. de Bruan eut beau se défendre par de bonnes raisons : le Commandant Anglois en avoit une meilleure , dans la force de son Escadre. On ne put lui opposer que de vaines protestations. Ainsi il fallut prendre par *Madras* , le chemin de Pondichery , où l'on arriva le 15 Janvier 1689.

D'ORLEANS

1688.

1689.

Les François de Siam , se retrouvant tous ensemble , délibèrent entre eux sur ce qu'ils avoient à faire dans la conjoncture présente. On convint , dit le Pere d'Orléans , qu'on se mettroit en état de tirer raison des Siamois ; & qu'en attendant on avertiroit le Roi de ce qui venoit de se passer à Siam. » C'est , ajoute-t'il , pour » exécuter le premier de ces projets , » qu'ils sont allés s'emparer de l'Isle de » *Jonsalam* , appartenante à ce Royau-

» me ; & ce fut pour exécuter le se-
 » cond, qu'on fit partir deux Vais-
 » seaux, qui, ignorant l'état de l'Eu-
 » rope, furent surpris, en passant au
 » Cap de Bonne-Espérance, & con-
 » duits en Zélande, avec plusieurs
 » Prisonniers, par les Lettres & les
 » Relations desquels on apprit tous
 » ces détails. Le Pere Tachard, qui
 » étoit sur le point de se rembarquer
 » avec de nouvelles Troupes, que le
 » Roi envoyoit au Roi de Siam, ne
 » changea rien à ses premières dispo-
 » sitions. Ce Pere & les trois Manda-
 » rins Siamois, qui ont reçu le Bâp-
 » tême en France, sont partis à bord
 » d'une Escadre, qui a mis à la voile
 » au commencement de Mars de cette
 » année 1690, en état de peu craindre
 » sur la route, & de se faire respecter
 » au terme ».

———— DERNIERS ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE
 1690. SORT DES FRANÇOIS DE SIAM.

DE CHAL-
 LES.

Introduc-
 tion.

L'ESCADRE, qui fit voile au mois
 de Mars 1690, sous la conduite de
 M. du Quesne, étoit composée de six
 Vaisseaux, tous équipés, moitié en
 guerre, & moitié en marchandises,

our le compte de la Compagnie Royale des Indes Orientales, On a un Journal de cette expédition (1), qui aroît avoir été fait pour M. de Seizelay, Secrétaire d'Etat de la Marine, par un Ecrivain de Vaisseau, nommé Challes, dont le caractère de sincérité & de franchise lui avoit attiré la confiance de ce Ministre. C'est de lui que nous emprunterons ici des éclaircissements, que l'article précédent laisse à désirer, pour achever de satisfaire curiosité du Lecteur, sur le sort des François de Siam.

DE CHALLES.
1690.

L'Oriflâme, qui portoit M. Des Armes, étoit déjà parti pour l'Europe, avant d'avoir rien entrepris contre l'Isle Arrivée de M. du Quesne à Pondichery.

Jonssalam, quand M. du Quesne arriva à Pondichery avec son Escadre, le 12 Août de cette année. On y apprend en détail les véritables circonstances de la révolution de Siam, dont on n'avoit encore que des idées con-

Ce qu'on apprend touchant la persécution de Siam.

es & peu justes. Entr'autres, on fut que les Chrétiens y étoient toujours persécutés, particulièrement les Missionnaires, qui se voyoient exposés

(1) Sous le titre de *Journal d'un Voyage fait aux Indes Orientales*, &c. sans nom d'Auteur, en trois tomes, à Rouen, chez Machuel, 1721.

DE CHAL-
LES.

1690.

chaque jour aux plus cruels tourmens.
 » Les seuls Jésuites , dit l'Auteur , ont
 » été épargnés ; & leur fine politique a
 » si bien réussi , que loin d'avoir été
 » vécés en aucune façon , on leur a
 » donné de l'argent pour s'en aller.
 » On dit ici , assez plaisamment , sur
 » cette différence de traitement , que
 » le nouveau Roi de Siam se connoit
 » bien peu en gens , s'il prétend con-
 » gédier les Missionnaires par les tour-
 » mens , & les Jésuites par de l'argent ;
 » que c'est plutôt vouloir les attirer ,
 » puisque chacun trouvera ce qu'il
 » cherche. Quoi qu'il en soit , le Ré-
 » vérend Pere *Tachard* ne veut point
 » demander à *Pitrachas* la confirma-
 » tion du caractère d'Ambassadeur ,
 » dont le feu Roi l'avoit revêtu ; &
 » son voyage de Siam est fait , & sa
 » légation imparfaite , si les choses ne
 » changent de face «.

Départ de
l'escadre
pour les Cô-
tes de Siam.

L'opinion commune étoit toujours
 que l'Escadre , qui étoit partie pour
 Bengale , ne devoit pas moins se ren-
 dre à Mergui. » Tout le monde , ajou-
 tel'Auteur , » le souhaite , tant pour
 » venger les François , que pour réta-
 » blir leur honneur , & pour piller les
 » Pagodes des Siamois , en remettant

eurs Idoles dans leur état naturel. On a prétendu en France que ces idoles sont d'or. C'est une pure illusion, & une flatteuse menterie. Elles en sont simplement incrustées, ou couvertes d'une épaisseur inégale, dont la plus forte n'excède pas celle de nos plus minces monnoies. C'est toujours beaucoup. Nous jetterons les Idoles au diable; &, à bons coups de hache, nous leur ôterons leur habit. Leurs Talapoins ou Prêtres, gens lâches & efféminés, ne sont pas pour nous résister; & tous les Siamois en général ne sont que de viles canailles, sans courage. Je connois déjà plus de trente François sur le *Gaillard*, qui tous, aussi-bien que moi, voudroient être en besogne.

Cependant ils se trompoient tous. L'Escadre prit effectivement cette route; mais c'étoit pour remettre les Mandarins chez eux avec honneur, & non pour faire aucun tort aux Siamois. On étoit néanmoins obligé de les laisser à *lassor*; & l'Auteur, qui cherche toujours à égayer son récit, ajoute, à l'occasion des revers que l'Escadre eut à essuyer dans le Golfe de Bengale:

DE CHAL-
LES.
1690.

Les Ambassadeurs de Siam sont laissés à *lassor*.

DE CHAL-
LES.

1690.

» Ces Idoles de Mergui sont bien dif-
 » ficiles à deshabiller ! Elles garde-
 » ront sûrement leur surtout. Il sem-
 » ble que le Demon les protège , &
 » qu'il ne veut pas qu'elles tombent
 » entre nos mains «.

1691.

Retour à
Pondichery.Conférence
de l'Auteur
avec M. Mar-
tin au sujet
des Jésuites.

De retour à Pondichery, après avoir
 croisé pendant quelque - tems sur les
 Côtes de Bengale , l'Auteur y eut avec
 M. *Martin* , une conférence dans la-
 quelle ce Général lui parlant entr'au-
 tres de la persécution de Siam , s'ex-
 prima en ces termes ; » S'il est vrai ,
 dit-il , » que les Jésuites n'eurent au-
 » cune part aux tourmens des autres
 » Chrétiens , & que personne ne se
 » ressentit des riches présens que l'U-
 » surpateur leur fit à tous en général &
 » à chacun d'eux en particulier , il
 » n'est pas moins vrai , que ni les Of-
 » ficiers , ni les Soldats François , qui
 » se trouverent réduits à la dernière
 » extrémité , ne tirèrent de ces Peres
 » aucun secours , quoiqu'ils fussent
 » dans un besoin des plus pressans ,
 » étant presque tous-morts , faute d'as-
 » sistance , que ces Peres étoient en
 » état & à portée de leur donner. Il
 » est encore vrai que tous leurs Chré-
 » tiens , sans en excepter un seul , ont

» abandonné la Religion , dès que la
 » persécution a commencé. Preuve du
 » peu d'instruction que ces Peres leur
 » avoient donné. Qu'ils en citent un seul
 » qui y ait résisté ? Qu'ils me prouvent
 » ce dont tous les François qui ont été
 » à Siam conviennent ; je conviendrai
 » à mon tour , que tous les Officiers ,
 » M. Des Farges , ses enfans & les au-
 » tres , qui leur ont soutenu le con-
 » traire en ma présence & à ma table ,
 » sont des Imposteurs , & que j'en suis
 » un moi-même d'ajouter foi à des té-
 » moignages unanimes , qui ont con-
 » fondu leur orgueil & leur hardiesse ,
 » sans les faire rougir ; quoiqu'on les
 » traitât d'imposteurs & de visionnai-
 » res. Tous les François , qui sont re-
 » passés en France sur l'*Oriflamme* ,
 » m'ont assuré ce que je viens de dire ;
 » & qu'il n'y a eu que les Siamois , in-
 » truits par les Missionnaires , qui
 » aient conservé en secret le le Chris-
 » tianisme , sans avoir aucun commer-
 » ce avec les Idoles .

DE CHAL-
LES.

1691.

» Ce que les Jésuites entendent le
 » mieux , c'est , à mon sens , la science
 » du monde , & celle du commerce ,
 » qu'ils connoissent parfaitement l'une
 » & l'autre. Ils ont , pour ainsi dire ,

Ces Peres
 entendent
 bien la scien-
 ce du monde,
 & celle du
 commerce.

————— » passé cette science dans l'alambic ; ils
 DE CHAL- » en ont tiré la quintessence , & ils fa-
 LES. » vent la mettre à profit. En voici la
 1691. » preuve. Ils ont gardé fort long-tems,
 » en France , les Mandarins qui sont
 » revenus par votre Escadre. Ne pou-
 » vant les remettre à Siam , il me sem-
 » ble qu'ils devoient les ramener ici.
 » Je leur aurois fait bon accueil , jus-
 » qu'à ce que j'eusse trouvé quelque
 » Vaisseau Portugais pour les recon-
 » duire chez eux. Je m'en serois fait
 » des amis , & peut-être aurois-je lié
 » avec eux quelque intelligence , pour
 » rétablir nos affaires à Siam. Les Jé-
 » suites , loin de me seconder , sont
 » les premiers qui traversent mes droi-
 » tes intentions. Mais ils ont laissé ces
 » Mandarins à Balassor , dans l'espé-
 » rance qu'ils leur rendroient service ,
 » à eux Jésuites en particulier , lors-
 » qu'ils seront arrivés à Siam. Com-
 » me je fais leur politique , sur le bout
 » du doigt , pour l'avoir attentivement
 » étudiée , voici ce qu'ils vont faire .

Preuve de » Ils ont intérêt de ménager les Hol-
 leur politi- » landois & les Anglois , parce qu'ils
 que , par rap- » passent le plus souvent sur leurs Vais-
 port aux Sia- » seaux , dont ils se servent aussi pour
 mois. » envoyer leurs marchandises d'Asie

» en Europe. Ainsi ils n'ont garde de
 » se brouiller avec eux ; au contraire ,
 » ils leur font la cour , & leur rendent
 » service en toutes occasions , particu-
 » lièrement lorsqu'il leur en doit re-
 » venir quelque avantage. Le passage
 » de ces Mandarins leur en offre une
 » trop favorable pour la manquer. Ils
 » les ont confiés aux Hollandois à Ba-
 » lassar ; & sans parler des efforts que
 » votre Escadre a fait pour gagner
 » Mergui , afin de les remettre chez
 » eux avec honneur , ils leur auront
 » dit , qu'ils ne devoient point s'at-
 » tendre à retourner à Siam , par les
 » Vaisseaux François ; ils auront ajou-
 » té , que les Hollandois les rendroient
 » plus promptement & plus sûrement
 » chez eux. Les Hollandois s'en char-
 » geront avec plaisir , & les recondui-
 » ront en triomphe. Les autres diront
 » que la peur des Hollandois aura fait
 » fuir les Navires de France. Sur ce
 » pied , les Mandarins croiront avoir
 » l'obligation aux Hollandois de leur
 » retour dans leur Patrie , & aux Jésui-
 » tes celle de les avoir si bien conseil-
 » lés. Les uns & les autres partageront
 » leur vive reconnoissance ; & les dis-
 » cours uniformes des Mandarins &

 DE CHAL-
 LES.

1691.

DE CHAL-
LES.

361.

» de leurs Conducteurs, acheveront de
 » perdre la réputation des François , à
 » laquelle l'abandonnement de Mada-
 » me Constance , & de son fils , la red-
 » dition infâme & lâche de Bancok ,
 » la sortie forcée de Mergui , & du
 » Royaume , après la mort tragique du
 » Roi de Siam , & celle de M. Con-
 » stance , qu'il n'a tenu qu'aux François
 » de sauver (1) , ont déjà donné une
 » cruelle atteinte «.

» Les Missionnaires , le Pere Ta-
 » chard & les autres Jésuites restent
 » ici : Qu'y vont-ils faire ? Je ne fais
 » certainement point le dessein , ni
 » des uns , ni des autres. Ils observent
 » entr'eux une civilité & une paix ap-
 » parente , qui les feroient prendre
 » pour les meilleurs amis du monde ,

(1) Un homme tel
 que M. Martin ne dit
 pas les choses à la légère :
 cependant à la simple
 lecture des relations pré-
 cédentes , il est assez diffi-
 cile de comprendre com-
 ment les François au-
 roient pû sauver M. Con-
 stance. Mais le Cheva-
 lier de Forbin , con-
 noissant , dit-il , le peu
 de valeur des Siamois ,
 étoit persuadé , qu'à la
 place de M. des Farges ,

s'il se fût rendu à Louvo
 avec cinquante hommes
 de sa Garnison , il n'au-
 roit eu qu'à se montrer
 pour dissiper toute cette
 populace , qui lui auroit
 abandonné son Chef, sans
 oser entreprendre la
 moindre chose. Quoi qu'il
 en soit , est-il plus aisé
 de concevoir comment
 une poignée de Macassars
 a pû tenir ce brave Che-
 valier si long-tems en
 haleine ?

fi

» si on ne les connoissoit pas. Quoi
 » qu'il en soit, ils restent à Pondiche-
 » ry : peut-être y vont-ils rêver aux
 » moyens de se faire mutuellement
 » de la peine en Europe, où je vou-
 » drois, de bien bon cœur, qu'ils res-
 » tassent tous (3) ».

Mais revenons aux François de
 Siam, dont l'Auteur ignoroit le sort
 fatal, lorsqu'il parrit de Pondichery
 pour retourner en Europe. Son arri-
 vée à la *Martinique* lui fournit l'oc-
 casion de s'en instruire. » M. Des Far-
 » ges, dit-il, est mort en-deçà du

DE CHAL-
 LES.
 1691.

Mort de M.
 des Farges.

(3) On renvoie le lec-
 teur au journal même de
 l'Auteur, *Tome III*,
 pag. 92 & suiv. pour y
 apprendre divers autres
 détails extrêmement im-
 portans, mais qui ne se-
 roient pas de saison ici,
 où il ne s'agit que de la
 destruction de la Mission
 de Siam, à laquelle tout
 le monde fait que les Jé-
 suites n'ont pas peu con-
 tribué. Le Pere *Thomas*,
 Supérieur des Missionnai-
 res Capucins, le dit en
 propres termes, dans sa
Lettre Apologétique, &c.
 Il ajoute, à l'occasion
 du P. Tachard, qu'ayant
 voulu solliciter Louis
 XIV d'envoyer encore

une fois, des Vaisseaux
 pour rétablir, par la for-
 ce, cette Mission per-
 due, S. M. qui le reçut
 fort mal, jugeant que
 les propositions n'étoient
 guère convenables, dit
 à ce Pere : il y a long-
 tems que vous voyagez,
 vous avez beaucoup tra-
 vaillé ; vous seriez bien
 de vous reposer. Le Roi
 fit dire à ses Supérieurs
 de l'éloigner ; & en effet,
 le bruit a toujours couru,
 qu'il étoit comme exilé
 à Pondichery, au grand
 regret des Capucins, qu'il
 n'a jamais pû laisser en
 repos. La Cour y mit
 pourtant ordre dans la
 suite.

DE CHAL-
LES.
1691.

» Cap de Bonne - Espérance ; & il y
» avoit environ deux mois qu'il avoit
» fait sa fosse avec ses pieds, lorsque le
» Navire l'*Oriflame*, arriva à la Mar-
» tinique. Il s'étoit embarqué sur ce
» Vaisseau en sortant de Bancok, For-
» teresse Françoisse, qu'il auroit pû &
» dû défendre contre toutes les forces
» de Pitrachas. Ses deux fils, aussi bra-
» ves que le pere l'étoit peu, l'accom-
» pagnèrent. Il n'avoit pas oublié qua-
» tre Jésuites, ni les richesses immen-
» ses que M. Constance lui avoit con-
» fiées (4) ; richesses qu'eux & lui

(4) Ce fait demandant des preuves pour être crû, nous avons réservé jus-
qu'ici, un article fort curieux, qui peut lui donner du moins quelque vraisemblance. Le Chevalier de Forbin se trouvant en 1695, à *Cephalonie*, où M. Constance étoit né, eut la curiosité de s'informer de ses parens. » J'avois oublié depuis long-tems, dit-il, » tout ce qu'il m'avoit fait souffrir à Siam, & ses malheurs lui avoient tellement rendu ma premiere amitié, » qu'après sa mort, dont je fus véritablement touché, je ne souhaitai rien tant que de faire plaisir à sa famille. On me dit qu'il lui restoit un frere au Village de la *Custode*. (Voyez ci-dessus, pag. 125, & Tom. IX, pag. 137.) Je fus le chercher aussi-tôt ; & après lui avoir fait civilité, je lui appris qu'il y avoit, à Paris, des sommes très-considérables, que M. Constance y avoit envoyées par le Pere Tachard, au retour de son premier voyage. J'étois très-bien informé de cet article, dont M. Constance lui-même m'avoit fait confidence. Preuve de ce que j'ai dit ailleurs, que ce Ministre, dans l'établisse-

» vouloient partager par moitié ; ri-
 » chesses , unique cause de la perte de
 » Siam , de la mort du Roi , de celle
 » de M. Constance , & de quantité
 » d'autres ; richesses , cause que la
 » Princesse de Siam a été abandonnée ,
 » quoique fille unique , & héritière du
 » Royaume , qu'elle destinoit , avec sa
 » main , au jeune Marquis Des Far-
 » ges ; richesses , cause de la ruine de
 » la femme & du fils unique de M.
 » Constance , rendus à Pitrachas , avec
 » la plus indigne lâcheté qui se soit
 » jamais faite ; uniquement , parce que
 » si la mere , ou le fils fussent passés en
 » France , il auroit fallu que les Vau-
 » tours , qui partagoient la proie ,
 » l'eussent laissée échapper de leurs
 » serres ; enfin , pour comble de mal-

» ment qu'il fit des Fran-
 » çois à Bancok , n'a-
 » voit eu d'autre vûe ,
 » que de s'assurer de la
 » protection de la France ,
 » où il comptoit même
 » de se retirer , si la
 » situation de ses affaires
 » venoit à changer. Son
 » frere , persuadé par ce
 » que je lui avois dit ,
 » se déterminâ à passer
 » en France , dans mon
 » Bord , où je lui fis tou-
 » tes les amitiés imagi-

» nables. Il retira , à Pa-
 » ris , de très - grosses
 » sommes d'argent ; mais ,
 » comme s'il eût été ar-
 » rêté que je ne recevrois
 » jamais que des ingrati-
 » tudes de la part de cette
 » famille , il partit pour
 » retourner dans son pays ,
 » sans seulement me re-
 » mercier , & même sans
 » me venir voir. » *Mémoi-
 res du Comte de Forbin* .
 Tome I. pag. 354.

DE CHAL-
LES.
1691.

» heurs, richesses, cause de la persé-
» cution que les Chétiens y ont souf-
» ferte, & y souffrent encore. Les pro-
» pres enfans de M. Des Farges ne
» s'en sont point cachés ici; & voici
» ce que j'ai appris de certain sur leur
» sujet ..

Denil des
fils pour leur
père,

» Si-tôt qu'ils furent arrivés dans
» cette Isle, leur premier soin fut d'y
» faire des connoissances. Rien ne leur
» étoit plus aisé; tous deux bien faits
» d'esprit & de corps, tous deux à la
» fleur de leur âge, & tous deux jettant
» l'or à pleines mains, trouverent ce
» qu'ils cherchoient. Ce ne fut, pen-
» dant deux mois de séjour, qu'une
» suite perpétuelle de festins, de bals
» & d'autres plaisirs. Je connois quatre
» Demoiselles, dont la moins belle
» & la plus vieille a fait payer ses
» faveurs jusqu'à quatre ou cinq cens
» pistoles aux discrets & généreux Mar-
» quis & Chevalier des Farges. Une
» entre les autres, que je nommerai
» *Fanchon*, a vendu les siennes mille
» pistoles au Chevalier, outre pour plus
» de quatre cens pistoles en divers pré-
» sents qu'il lui a faits. On tient pour
» constant ici, qu'ils ont dépensé au-
» delà de cinquante mille écus chacun,

» à leurs seuls divertissemens; & quand
 » M. l'Intendant , en présence de
 » M. Clé , l'un des Capitaines de la
 » Colonie , leur dit à table , qu'ils
 » avoient mauvaise grace de tant don-
 » ner à leurs plaisirs , si-tôt après la
 » mort de leur pere; les deux freres ,
 » comme de concert , lui répondirent
 » unanimement , qu'ils ne pouvoient
 » trop se réjouir de la mort d'un
 » homme , qui avoit ôté la Couronne
 » de Siam à l'aîné , & le Généralat au
 » cadet (5) , & que toute la bonté du
 » Roi n'auroit pas sauvé de la corde, en
 » France , si ses lâchetés y avoient été
 » connues. C'est M. Clé lui-même qui
 » m'a raconté ce trait , comme témoin
 » oculaire, *de visu & auditu*. M. Joubert,
 » Général des vivres au Fort *Saint*
 » *Pierre* , me l'a certifié ; & Fanchon
 » m'a aussi assuré que le Chevalier le lui
 » avoit répété plusieurs fois. Bel épita-
 » phe , fait par des enfans à la louange
 » de leur pere !

» Pour finir leur catastrophe , ils se
 » rembarquerent vers la fin du mois
 » de Mars dernier , dans le dessein de
 » retourner en France. *L'Oriflame* , en

Leur der-
niere cata-
strophe.

(5) C'est sans doute une pure gasconnade de ces
jeunes évaporés.

DE CHAL-
LES.
1697.

» sortant des Isles, fut attaqué par un
» navire Anglois. M. de l'Estrille, ni
» MM. des Farges n'étoient pas gens à
» se rendre, ou à céder. Les Vaisseaux
» s'aborderent; & tous deux cou-
» lerent à fond. C'est ce qu'on a appris
» par des *Caraïbes*, qui ont vû le
» combat de l'Isle de *Sainte Alucie*.
» Quoiqu'il en soit, on n'a point en-
» tendu parler d'eux depuis; & je déses-
» pere qu'on ait en France des nouvelles
» de Siam par ce Vaisseau, avec lequel
» sont périés les Jésuites, leurs richesses,
» & leurs écrits. *Malè parta, malè*
» *dilabuntur* ».

Prise de
deux Vais-
seaux Fran-
çois au Cap.

C'est apparemment par les deux Vaisseaux pris au Cap de Bonne-Espérance, que la relation de M. des Farges fut apportée en Hollande (6). Ces Vaisseaux se nommoient la *Maligne* & le *Coche*. M. d'*Armagnan*, qui commandoit le dernier, avoit pour son malheur, sur son bord, quatre Jésuites Mathématiciens, à qui il prit envie de faire des observations au Cap

(6) Du moins quand elle parut en Hollande, on n'en avoit encore vû aucune de la part des François. L'Editeur n'explique pas comment ce manuscrit lui étoit tombé entre les mains; mais il s'assure, dit-il, que les lecteurs judicieux n'auront pas de peine à reconnoître les traits originaux qui sont marqués dans tout l'ouvrage.

e Bonne-Espérance. Le Capitaine ,
 ans l'incertitude si l'on étoit en paix ,
 u en guerre avec les Hollandois ,
 ouloit continuer sa route : cepen-
 ant il eut la foiblesse de se rendre
 ux instances & aux menaces de ces
 eres. Lorsqu'il se vit pris , il courut
 la Sainte-Barbe , le pistolet à la
 main , résolu de mettre le feu aux pou-
 res. Un Canonnier , qui s'en apper-
 ut , lui donna par derriere un coup
 e pertuisanne , qui lui perça le cœur.
 e pistolet fut lâché ; mais le feu ne
 rit pas ; & les Hollandois entrant
 u coup , s'emparerent du Vaisseau ,
 ont la charge étoit estimée de deux
 u trois millions. Tout ce que les
 Officiers purent faire , fut de deman-
 er qu'on leur remît le misérable
 ui avoit si lâchement tué son Capi-
 aine. Les Hollandois le leur délivre-
 ent sans difficulté , & il fut pendu.
 Les Officiers furent fort honnêtement
 aités ; mais les Jésuites encore mieux.
 e Gouverneur du Cap reconnaît , à
 eur égard , l'obligation qu'on leur
 voit de deux prises si riches. De
 Challes tenoit ces particularités de
 l'Armurier de son Vaisseau , qui avoit
 té sur le *Coche* , où le brave d'Arma-

DE CHALLES.
 1691.

192 SUPPL. AU TOM. XXXIV
gnan perdit si indignement une vie
qu'il alloit sacrifier à la gloire.

ROYAUMES DE LAOS ET DE CAMBOYA.

Pour la page 316.

Le fleuve
Mecon arro-
se ces deux
Rois.

CEs deux Royaumes , dont les
Etats de Siam sont bornés au Septen-
trion & à l'Orient , se trouvent situés
sur une même rivière , qui sortant des
montagnes du Pégu , traverse une
étendue de Pays d'environ trois cens
lieues , & vient se jeter , par deux
embouchures, dans la Mer , à l'Est du
Golfe de Siam. Cette rivière porte le
nom de *Menon* , ou plutôt *Mecon*.
On l'appelle aussi quelquefois simple-
ment la rivière de *Laos* , ou de *Cam-
boya*.

Ambassade
Hollandoise
au Roi de
Laos.

Winkjan
Capitale.

On doit le peu de connoissances ,
qu'on a de l'intérieur de ces contrées ,
à des Hollandois qui remonterent le
Mecon , en 1641 , depuis Camboya ,
jusqu'à *Winkjan* , Capitale du Pays de
Laos , où le Roi fait sa résidence (1).

(1) Cette Ville est marquée à deux cens cinquante
milles en remontant la rivière. D'autres nomment la
Capitale *Langione* , ou *Lantschang*.

C'étoit une Ambassade que le Gouverneur de Batavia envoyoit à ce Prince, avec des lettres & des présens. Les Hollandois qui s'étoient embarqués à Camboya dans de petites Pirogues, mirent onze semaines à faire le voyage. Dans quelques endroits ils trouvèrent la rivière fort large, dans d'autres fort étroite & remplie de roches. Souvent même, pour éviter des cascades affreuses, qui s'opposoient à leur passage, ils étoient obligés de décharger leurs effets, & de les porter un bout de chemin sur leurs épaules.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAMBOYA.

Difficultés
de cette
route.

Le rivage leur offroit, par intervalles, des Bourgs & des Villages assez bien bâtis, à la façon du Pays. Les lieux les plus remarquables sont, *Loim*, *Gokelok*, *Looim*, *Simpou*, *Sombok*, *Sombabour*, *Baatstong*, petite Ville à vingt-deux journées au-dessus de Camboya, autrefois la résidence de ses Rois; *Namnoy*, où l'on trouve beaucoup d'or, à quelques journées des frontières de Laos; *Bassak*, *Ocmum*, *Naewein*, *Samfana*, *Beenmouk*, *Saymoun*, *Tapanom*, & *Lochan*, petite Ville de la dépendance du Roi de Camboya, qui y tient un Viceroy; *Huyfoun*, Bourg renommé pour la

Lieux remarquables
qu'on y
trouve.

beauté & la quantité de ses étoffes de soie; *Meunhok*, Ville d'un assez grand commerce, où les Laos apportent toutes leurs marchandises, & plusieurs autres endroits moins considérables. On rencontre aussi de fort hautes montagnes, & quelques Isles formées par la rivière (2).

Cérémonial
de la réception
de l'Ambassadeur.

L'Ambassadeur, nommé *Gerard Van - Wusthof*, étant arrivé dans les environs de la Capitale, quelques Officiers vinrent lui demander communication particulière de ses lettres, avant qu'il lui fût permis de les remettre. Ces Lettres ayant été examinées & trouvées en bonne forme, trois grandes Pirogues, montées chacune de quarante Rameurs, furent envoyées pour prendre l'Ambassadeur & sa suite. On mit les Lettres dans la principale, sur un vase d'or posé, sous un dais magnifique. Les Hollandois se placèrent derrière. Un *Tevinia*, ou Viceroy particulier étoit chargé de les conduire au logement que le Roi leur avoit fait préparer. Ils y furent complimentés par un autre *Tevinia*, au nom de ce Prince, qui leur fit offrir des rafraîchissemens & quelques présens.

(2) On les nomme les Isles de *Saxenham*.

On ne tarda pas de fixer le jour de l'Audience, à laquelle l'Ambassadeur fut introduit avec beaucoup de pompe. Un Eléphant portoit la Lettre du Gouverneur Général, sur un *Doulang*, ou bassin d'or. Cinq autres Eléphants étoient pour l'Ambassadeur & pour ses gens. On passa devant le Palais du Roi, au milieu d'une double haie de Soldats, au nombre d'environ cinquante mille (3), & on arriva enfin auprès d'une des portes de la Ville, dont les murailles étoient de pierre rouge, assez hautes, & environnées d'un large fossé sans eau, mais tout rempli de brossailles. Après avoir marché encore un quart de lieue, les Hollandois descendirent de leurs Eléphants, & entrèrent dans les tentes qu'on leur avoit fait dresser, en attendant les ordres du Roi. La plaine étoit remplie de Commandans & de Soldats, qui montoient des Eléphants ou des Chevaux, & qui campoient aussi tous sous la toile.

Au bout d'une heure, le Roi parut sur un Eléphant, sortant de la Ville, avec une garde de trois cens Soldats, Apparition
du Roi, &
son cortège.

(3) C'est apparemment une faute dans l'original, pour cinq mille.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOÛJA.

les uns armés de mousquets, & les autres de picques. Après eux venoit un train de plusieurs Eléphants, tous montés par des Officiers armés, & suivis d'une troupe de joueurs d'Instrumens & de quelques centaines de Soldats. Le Roi, que les Hollandois saluerent en passant devant leurs tentes, ne leur parut âgé que de vingt-deux à vingt-trois ans. Peu de tems après ses femmes défilèrent aussi sur seize Eléphants. Dès que les deux cortéges furent hors de la vûe du Camp, chacun rentra dans sa tente, où le Roi fit porter à dîner aux Hollandois.

Audience des
Hollandois.

A quatre heures après-midi, l'Ambassadeur fut invité à l'Audience & conduit à travers une grande Place, dans un espace quarré, environné de murailles avec quantité d'embrâsures. Au milieu se voyoit une grande pyramide, dont le haut étoit couvert de lames d'or, du poids d'environ mille livres. Ce monument étoit regardé comme une Divinité, & tous les Laos venoient lui rendre leurs adorations. Les présens des Hollandois furent apportés, & posés à l'air, à quatorze ou quinze pas du Prince. On conduisit ensuite l'Ambassadeur dans un grand

Temple , où le Roi se trouvoit avec tous ses Grands. C'est-là qu'il lui fit la révérence ordinaire, tenant un cierge de chaque main , & frappant trois fois la terre, de son front. Après les complimens usités en pareille occasion , le Roi lui fit présent d'un bassin d'or, & de quelques habits. Ceux de sa suite ne furent pas oubliés. On leur donna aussi le divertissement d'un Combat simulé , & d'une espèce de Bal , qui fut terminé par un très-beau Feu d'artifice. Ils passerent cette nuit - là hors de la Ville , de même que le Roi , qui étoit sans exemple ; & le matin on les ramena dans leur logement , avec quatre Eléphans. Depuis ce jour l'Ambassadeur fut encore traité plusieurs fois à la Cour , & on s'efforça de lui procurer tous les amusemens imaginables. Après s'être arrêté ici pendant deux mois , il en partit , fort satisfait du succès de son Ambassade , pour retourner à Cambodia , où il n'arriva qu'au bout de quinze semaines.

Le Pays de Laos est situé au centre de sept Royaumes , qui sont la Chine, le Tunquin , Quinam , Pégu , Siam , Chiampa & Camboya. Sa plus grande étendue se prend entre la Chine & le

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

Situation du
pays de Laos,
à l'égard de
ses voisins.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

Son com-
merce,

Pégu. Le Roi de Laos vivoit en mau-
vaïse intelligence avec la plûpart de
ses voisins. Il avoit refusé de recevoir
les Lettres du Roi de Tunquin, &
celui de Camboya lui avoit renvoyé
les siennes. Les Péguans lui faisoient
une guerre continuelle ; mais le com-
merce étoit assez bien établi entre ses
Etats, & ceux de Siam & de la Chine,
quoique la communication n'y fût pas
fort favorable, à cause des montagnes
qui sont entre-deux, & qu'on ne passe
pas sans danger des bêtes féroces. Ces
voyages sont d'ailleurs de fort long
cours. Les Siamois mettent souvent
quatre ou cinq mois pour venir, &
trois pour s'en retourner chez eux. Ils
ont de petites charrettes attelées de Bu-
fles, dont ils se servent pour amener
leurs marchandises, qui consistent la
plûpart en toutes sortes d'étoffes rayées,
qu'ils échangent contre de l'or. On
voit quelquefois arriver jusqu'à cent
de ces charrettes ensemble, comme
une espèce de Caravane. Les Chinois
viennent tous les deux ans une fois à
Meunswa, lieu renommé sur les fron-
tières du Pégu, d'où ils descendent la
rivière dans des Pirogues, & y ap-
portent aussi de belles étoffes de soie.

Ce Royaume produit une grande quantité de Benjoin , dont l'espèce est plus parfaite qu'en tout autre endroit de l'Orient. On y trouve beaucoup d'or , de musc , de la gomme-lacque , des cornes de Rhinoceros , des dents d'Eléphans , des peaux de Cerfs & d'autres animaux , & de la soie. Les marchandises qui se débitent le mieux dans le Pays , sont toutes sortes d'étoffes rayées & de soie , le corail de la Chine , le fer , & principalement le sel qui se paye au poids de l'or. Les vivres sont ici en abondance , & à vil prix.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

Ses produc-
tions.

Les revenus du Roi consistent , pour la plus grande partie , en or , en gomme-lacque , en benjoin , en dents d'Eléphans , &c. Cent familles sont taxées à lui fournir entr'elles un quart de livre d'or par année ; ce qui , vû la multitude des habitans , ne laisse pas de former un objet très - considérable. Mais l'entretien des Pagodes en est un autre qui l'absorbe presque entièrement.

Revenus du
Roi.

Le Roi est indépendant , & n'a d'autres loix que sa volonté , qui est paisiblement suivie par ses Sujets. Il n'y a que trois Charges ou Dignités.

Gouvernement du
pays.

principales dans le Royaume, dont le gouvernement est réparti entre ceux qui en font revêtus, sous le titre de *Tevinia*. Celle de Viceroy général est la première. A la mort du Roi, il dispose de tout comme Souverain, jusqu'à ce que son Successeur ait été reconnu; & s'il ne se trouve point d'héritiers légitimes, il est le premier qui peut aspirer à la Couronne, parce que la coutume des Laos n'accorde aucun droit aux enfans des Concubines. Cet Officier étoit Gouverneur de Winkjan & de la Province qui produit le benjoin. Le second avoit le gouvernement de la province de Namnoy, que ses mines d'or rendent la plus riche du Royaume. Son pouvoir égaloit presque celui du premier, mais l'autorité du troisième étoit plus bornée. Ces trois Vicerois gouvernoient le Pays avec beaucoup d'ordre & de sagesse. Ils se contentoient de faire au Roi, tous les deux ou trois mois, un rapport général de ce qui s'étoit passé dans leur Département. Le Pere *Maringi*, qui divise le Royaume de Laos en sept Provinces, leur donne autant de Vicerois particuliers qui ont, dit-il, un pouvoir égal, chacun dans le

gouvernement qu'on lui confie. Ces Provinces ont leur Milice particulière, qui subsiste des revenus qu'on lui assigne en tems de paix, comme en tems de guerre (3). Au rapport des Hollandois, le Roi de Laos peut mettre, en cas de besoin, une armée de quatre-vingt mille hommes en campagne.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAMBOYA.

Camboya, ou *Camboye*, que quelques-uns nomment aussi *Cembodia*, *Camboje* & *Camboge* (4), est borné au Nord par le Royaume de Laos; à l'Orient, par ceux de la Cochinchine & de Chiampa; au Midi & au Couchant, par la mer & par les Etats du Roi de Siam. Il forme comme une grande vallée entre deux chaînes de montagnes, qui s'étendent du Nord-Ouest au Sud-Est, & qui le séparent des Royaumes de Siam & de la Cochincine.

Situation du
Royaume de
Camboya.

Eauweck, Capitale de tout le Royaume, dont elle porte aussi le nom, est la seule Ville qui mérite quelque attention. Sa situation sur le fleuve Me-

Ville Capitale, & ses
édifices.

(3) *La Martinière*, relation nouvelle du Royaume de Laos.

(4) Ces différens noms viennent de la difficulté qu'ont les Européens à ajuster leur orthographe à la prononciation Siamoise. Voyez Tom. I X. pag. 262.

con (5) est des plus agréables. On en peut juger par le magnifique Plan que nous en donnons. Le Roi y fait sa résidence , dans un Palais fort simple , environné d'une palissade , en forme de cloison , de six pieds de haut. Mais il est défendu par un grand nombre de Canons de la Chine , & par vingt-quatre pièces d'Artillerie , qui furent sauvées du naufrage de deux Vaisseaux Hollandois sur les côtes de ce Royaume. Dans l'enceinte de la palissade , sont les écuries des Eléphants , dont chacun a la sienne. L'intérieur du Palais , quoique bâti de bois , éclate d'or & d'argent , & tout y est d'une propreté charmante. Le second ornement de la Ville est un Temple , d'une structure particulière , & dont on loue extrêmement l'art & la beauté. Il est soutenu par des piliers de bois vernissé en noir , avec des feuillages & des reliefs dorés. Le pavé même en est précieux , & on le conserve par des nattes & des tapis magnifiques. Toutes les maisons sont contiguës , & le long d'une digue.

Habitans-

La Ville est habitée , outre les naturels du Pays , par des Japonois , des

(6) A soixante lieues de son embouchure.

Portugais, des Cochinchinois & des Malais, dont les uns y sont établis, & les autres n'y restent que le tems nécessaire pour faire leur Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir en divers tems, mais les trahisons auxquelles ils se sont vûs exposés de la part de ces Peuples, le leur ont fait abandonner depuis. D'ailleurs la plûpart des marchandises qu'on tire de Camboya & de Laos, peuvent se trouver dans les Etats voisins, où ils ont encore des Comptoirs, principalement à Siam, dont le premier de ces Royaumes est aujourd'hui tributaire. Le pays est fertile, mais mal peuplé, & rempli d'eaux, de montagnes & de forêts. On n'en connoît guère l'étendue. Ses propriétés sont à peu-près les mêmes que celles du Royaume de Laos.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

Le gouvernement des Places, des Villes & des Bourgs, est donné aux principaux Officiers du Royaume, qu'on nomme *Okneas*, ou *Okinas*, & qui composent en même-tems le Conseil du Prince. C'est devant eux qu'on plaide les Procès, dont ils font rapport au Roi; & ce qu'il décide est exécuté, sans qu'aucune des Parties ose

Officiers
civils.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

s'en plaindre. On reconnoît les Okneas à la boîte d'or pour le Bétel qu'il font porter devant eux, ou qu'ils tiennent entre leurs mains. Les autres Personnes distinguées, ou les Officiers subalternes, ne peuvent avoir que des boîtes d'argent. Ceux-ci sont les *Tonimas*, ou *Tonimes*. Ils se tiennent derriere les Conseillers qui sont assis sur un demi-cercle autour du Roi, dans les occasions de cérémonie. Le principal Oknea fait les propositions au Prince; mais il se garde bien de lui rien dire qui puisse lui déplaire.

Prêtres &
Religion de
ces Peuples.

Les Prêtres tiennent le premier rang dans l'Etat, & sont placés devant les Okneas, tout auprès de la personne du Roi, avec qui ils s'entretiennent fort familièrement. Ils se rasent la barbe, la tête & les sourcils, comme les Talapoins des Siamois. Ces Prêtres sont aussi en grand nombre dans les Etats de Camboya & de Laos. Leur pouvoir s'étend jusqu'aux affaires civiles. Ils ont un Chef particulier, qui porte le titre de *Raja Pourson*, ou de Roi des Prêtres. Ce Chef fait sa résidence à Sombapour, sur les frontieres des deux Royaumes. Il a, sous ses ordres, un *Tevinia* & quel-

ques Officiers subalternes , avec lesquels il décide de toutes les affaires particulieres de son district. Tous les Bateaux qui arrivent à Sombapour , sont obligés de lui donner une déclaration de leur charge , qu'ils accompagnent toujours de quelques présens. On voit dans le Pays , principalement chez les Laos , un grand nombre de Pagodes & de Pyramides , les unes bâties de bois , d'autres de pierre ; mais toutes bien dorées en dedans , de même que leurs Idoles. Les Laos disent que leur Dieu est plus puissant que celui de leurs voisins. Ils révérent leurs Prêtres comme autant de demi-Dieux , & ils fournissent abondamment à leur entretien ; aussi ne leur prêché-t-on d'autre devoir , que celui d'adorer ces Idoles , & de leur faire de riches offrandes , pour se les rendre plus favorables. Ces Prêtres peuvent avoir chacun une seule femme ; ce qui n'est pas permis à ceux de Camboya (6).

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

Le Pere Marini, qu'on a déjà cité, parle en ces termes des Talapoins de Laos. » On doit les regarder , dit-il , » comme le rebut & la lie du Peu-
Idée qu'en
donne un
Missionnai-
re.

(6) Voy. des Holl. *ubi supra* & Valentyn, Tom I. Part. III pag. 55. & précédentes.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

» ple : ils sont paresseux & ennemis du
» travail. Leurs Couvens sont autant
» de Colléges, & d'assemblées d'hom-
» mes vicieux, que l'orgueil domine
» & aveugle, dès qu'ils sont agrégés
» dans ce corps, qui, selon eux, est le
» premier de l'Etat. Rien n'est plus
» insensé que les rêveries dont ils ont
» imbû le Peuple, & qu'ils débitent
» comme des fondemens de sa Reli-
» gion. C'est un bufle que la nature a
» formé avec tous les défauts imagi-
» nables, qui produit une citrouille
» remplie d'hommes blancs & noirs.
» Ce sont quatre Dieux qui ont gou-
» verné le monde dix-huit mille ans
» avant son renouvellement, qui se
» sont ensuite retirés dans une colonne
» fort large & fort spacieuse, élevée vers
» le Nord, &c. De telles visions, ac-
» compagnées de mœurs corrompues,
» ne seroient propres qu'à rendre le
» Peuple aussi vicieux que ses Prêtres,
» si la sévérité des Loix ne mettoit un
» frein à la licence ».

Royaume
de Champa.

Au Sud-Est du Royaume de Cam-
boya, on trouve encore celui de *Chiam-
pa* ; mais si petit, qu'il n'a pas mérité
l'attention particulière des Voyageurs.
Il est borné au Nord par les déserts de

la *Cochinchine*, autre Royaume, dont on a donné la description dans le neuvième Tome, avec celles du *Tunquin* & d'*Arrakan*; & les Relations Hollandaises, du huitième Tome, ont déjà fait connoître les Royaumes de *Pata-ne*, de *Pahan*, de *Johor* & de *Malaca* (7), &c. qui forment la Pointe la plus méridionale de la presqu'Isle, au-delà du Gange.

ROYAUMES
DE LAOS ET
DE CAM-
BOYA.

SUPPLEMENT AU VOYAGE DE BEAULIEU.

Pour la page 352.

LES corrections & augmentations que nous avons faites à la Carte de Sumatra, nous laissent peu de chose à dire, par rapport à la Géographie de cette Isle, dont la Relation précédente donne une idée générale assez exacte & fort distincte. Mais un article particulier, quoique représenté

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

(7) Au plan, qu'on a déjà donné de cette célèbre Ville, nous ajoutons ici une nouvelle *vue*, qui n'avoit pu être gravée en même tems, mais dont le retardement ne diminuera point la satisfaction des amateurs de ces sortes de pieces, qui ont toujours leur prix, quand elles sont aussi bien exécutées.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

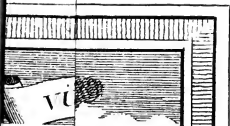
Description
de la Ville
d'Achen.

déjà par deux différens Voyageurs (1), reparoîtra encore avec de nouvelles graces dans le récit d'un troisiéme. C'est la description de la ville capitale du Royaume d'*Achen* (2), par le Pere de *Pemare*, en 1699. » Tout » ce qu'on y voit, dit le Missionnaire, » est si singulier, que j'ai regretté cent » fois de ne savoir pas desliner, pour » peindre en quelque façon, ce qu'il » ne m'est guère possible d'exprimer » par des paroles. Qu'on imagine une » forêt de cocotiers, de bambous, » d'ananas, de bananiers, au milieu » de laquelle passe une assez belle ri- » viere, toute couverte de bateaux ; » qu'on mette dans cette forêt un » nombre incroyable de maisons, bâ- » ties de roseaux, & qu'on les dispose » de maniere qu'elles forment tantôt » des rues, tantôt des quartiers sépa- » rés ; qu'on coupe ces divers quar- » tiers, de prairies & de bois ; qu'on » répande par-tout, dans cette vaste » forêt, autant d'habitans qu'on en

(1) Beaulieu & de Graaf. Voyez Tome IX, pag. 345.

(2) D'autres écrivent *Achem*, mais mal à propos. *Achen* ou *Achin* approchent le plus de la véritable prononciation de ce nom, qui est *Aisjeh*, suivant Valentyn.

voit





—

» voit dans nos Villes les mieux peu-
 » plées , & l'on se formera une idée
 » assez juste de cette Ville , si l'on peut
 » donner ce nom à un amas confus
 » d'arbres & de maisons qui ne laisse
 » pas de plaire aux Etrangers «.

DESCRIP-
 TION DE
 L'ISLE DE
 SUMATRA.

» La situation du port d'Achen est
 » admirable , le mouillage excellent ,
 » & toute la Côte fort saine. Le Port
 » est un grand bassin , fermé du côté
 » de la mer , par deux ou trois Isles ,
 » qui forment entr'elles divers canaux.
 » Quand on est dans la rade , on ne
 » voit pas la moindre apparence de
 » Ville , parce que les grands arbres ,
 » qui bordent le rivage , en cachent
 » toutes les maisons ; mais outre le
 » paysage , qui est très-beau , rien ne
 » récréé tant la vûe , que cette infinité
 » de petits bateaux pêcheurs , qui
 » sortent de la rivière au point du
 » jour , & qui ne reviennent que le
 » soir au coucher du Soleil. Pour en-
 » trer dans la rivière , on prend un as-
 » sez grand détour , à cause d'un banc
 » de sable qu'elle forme à son embou-
 » chure. On s'avance ensuite environ un
 » bon quart-de-lieue , entre deux petits
 » bois de cocotiers & d'autres arbres ,
 » qui ne perdent jamais leur verdure.

Son port &
 ses dchors.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

» A travers ces arbres on commence à
» découvrir quelque chose de la Ville.
» Elle me parut d'abord comme ces
» payfages, dans lesquels l'imagina-
» tion d'un Peintre ou d'un Poëte,
» rassemble sous un coup d'œil, les
» images les plus riantes de la Campa-
» gne. Tout y est négligé, tout y est
» naturel, champêtre & même un peu
» sauvage (3) «. On peut s'en tenir,
pour ce qui regarde la Ville même,
à la description de De Graaf, que Va-
lentyn paroît avoir suivie. Le dernier
en donne un Plan, dont nous avons
fait usage. C'est de lui aussi que nous
allons encore tirer quelques éclaircis-
semens sur d'autres lieux de l'Isle.

Pedir.

Pedir, qu'on nomme le grenier d'A-
chen, ne mérite plus le titre de grande
Ville, que Beaulieu lui donne. Ce
n'est qu'un Bourg ouvert de toutes
parts, où, à l'exception du Palais du
Roi, de quelques Mosquées, & de
quatre ou cinq maisons des Grands,
on ne voit que de chétives Cabanes
de Bambous. Quinze lieues à l'Est de

Sumorlanga.

Pedir, on trouve *Sumorlanga*, &
quelques lieues plus loin, toujours à

(3) *Lettres édifiantes*, Recueil I, pag. 66. &
suiv.

l'Est, se présente *Passanga*, dont ce Voyageur ne parle pas, & qui n'offrent plus que de simples Villages, composés de deux ou trois cens familles. *Pasi* ou *Pacem*, étoit anciennement une Ville fort célèbre, située sur la pointe orientale de l'Isle. Aujourd'hui ce n'est qu'un méchant Bourg ouvert, qui peut contenir quatre ou cinq cens familles. De-là, tirant vers la Ligne, on a le Royaume de *Delli*, qui est à cinquante lieues au Sud-Est d'Achen. Ensuite on passe *Tanjong-Bouro*, les terres d'*Aroe* & *Campara*, immédiatement au Nord de la Ligne.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Passanga.
Pacem.

Delli.

*Tanjong-
Bouro.*

Au Sud de l'Equateur sous le premier degré, on trouve le Royaume d'*Andragiri*, qui est soumis aux Hollandois. Ils y ont un Comptoir, pour l'or & le poivre qu'on recueille dans cette Contrée. Le bourg d'*Andragiri* est assez considérable, & fort bien situé pour le Commerce, sur une grande rivière, peu éloignée de la mer. *Jambi*, Capitale d'un autre Royaume de ce nom, est une belle Ville, située au bord d'une rivière navigable, à vingt-cinq milles de la mer, sous le second degré de Latitude méridiona-

Andragiri.

Jambi.

DESCRIP.
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

le. Elle dépend d'un Roi particulier , & il s'y fait aussi un grand commerce d'or & de poivre. Le Comptoir que les Anglois y avoient , du tems de Beau-lieu , fut pillé en 1659 , par leurs propres gens. Les Peuples de *Palimban* se sont soustraits à l'obéissance des Rois de Bantam , ou plutôt de *Soufouhanan* , Empereur de Java ; & ont élu un Roi , qui est devenu avec le tems un puissant Prince. Les Hollandois brûlerent sa Ville en 1660 ; mais ils se sont réconciliés depuis. Leur Comptoir est vis-à-vis du Palais Royal. On voit encore à *Palimban* plusieurs autres beaux Edifices. C'est un des principaux lieux de Commerce de toute l'Isle. La riviere qui l'arrose se jette dans la mer par trois grandes embouchures.

Palimban.

Entre la pointe orientale & la pointe occidentale de la parrie méridionale de l'Isle , qui borde le détroit de la Sonde , on rencontre de vastes déserts , dans l'étendue d'environ cinquante milles , où l'on ne trouve que le village de *Dampin* , & une ville nommée *Lampon* , fort bien peuplée. Les habitans parlent une langue particulière , & sont soumis au Roi de Ban-

Dampin.

Lampon.

tam , de même que les peuples du pays de *Sillebar* , sur la Côte occidentale de l'Isle. Après *Sillebar* , en remontant au Nord vers la Ligne, on vient à *Bancoulo* , Bourg qui appartenoit autrefois aux Hollandois , mais où les Anglois se sont établis dans une Loge bien fortifiée. *Bancoulo* est situé par les trois degrés & demi de latitude méridionale. Un degré plus loin , au Nord , suit *Indrapoura* , Ville capitale d'un Empire de ce nom , gouverné par un puissant Prince , quoique la plupart de ses terres soient sous la protection de la Compagnie Hollandoise , qui a ici une Loge , où l'on apporte le poivre des environs. L'air y est fort malsain , & les Naturels du pays ne s'en plaignent pas moins que les Etrangers. Plus avant dans les terres , est un autre Empire , connu sous le nom de *Manincabo* , & dont la domination s'étend , non-seulement sur le haut Pays , mais encore le long de la Côte , où le Chef du Comptoir Hollandois de *Padang* commande en qualité de Stadhouder de l'Empereur , avec l'agrément de la Compagnie. Ce Prince ne descend jamais de ses montagnes ; mais il envoie bien de tems en tems

DESCRIP
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Sillebar.
Bancoulo.

DESCRIPTION
DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Possessions
des Hollan-
dois.

Padang, leur
principal
Comptoir.

Mines d'or
de Sumatra.

un de ses fils, ou quelqu'un de ses Courtisans, pour traiter avec les Officiers de la Compagnie Hollandoise, qui possède elle-même beaucoup de terres en propre dans cette contrée, depuis *Chinko* ou *Sinkel*, jusqu'à *Sillebar*, qui en sont les limites au Nord & au Midi. Il seroit ennuyant de rapporter, d'après l'Auteur, les simples noms d'un grand nombre de lieux qui ne se trouvent pas même dans la plupart des Cartes. On compte, entre ces limites, près de soixante Bourgs ou Villages, qui donnent leurs noms à autant de rivières sur lesquelles ils sont situés. Une partie de ces districts livre de l'or, & l'autre du poivre. Du Comptoir de Padang, dont le Chef porte le titre de *Commandeur*, dépendent quelques autres moindres Comptoirs de cette Côte. La plupart des peuples qui l'habitent, depuis *Sillebar*, jusqu'au-delà de la Ligne, se sont mis volontairement sous la protection de la Compagnie, qui les a reçus à titre d'Alliés.

C'est principalement dans cette contrée, qu'on trouve ce sable d'or, qui distingue l'Isle de Sumatra de tous les autres pays des Indes Orientales. Il y

a quantité de montagnes qui sont remplies de ce précieux métal, sur-tout au milieu de l'Isle; mais les peuples ne se donnent pas la peine de chercher les plus riches mines. Ils se contentent de visiter les torrens, après les grosses pluies, & de fouiller dans le gravier & parmi les pierres, où ils rencontrent souvent des pièces, de différentes grandeurs, d'or tout pur, & dont le poids est depuis un quart d'once, jusqu'à deux ou trois onces. Ces pièces un peu grosses, sont assez rares; mais cela prouve au moins que les mines d'où elles sortent, doivent être fort abondantes. Le sable d'or, qui est la sorte que les habitans amassent le plus, se vend ordinairement sur le pied de huit réales le tael, si sa qualité est de six mases. Ils le portent aux Hollandois, qui trouvent plus de profit à l'acheter d'eux, par des échanges, qu'à faire exploiter leurs mines de *Sillida*. On a tenté ce travail à diverses reprises, mais toujours sans beaucoup de succès, & le plus souvent même avec perte.

Les Hollandois, maîtres en quelque sorte du Commerce du poivre & de l'or de Sumatra; ne le font pas moins

Déca l'ence
des Ache-
nois.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

des Puissances de cette Isle. On a vu qu'ils possèdent la plus grande partie de la Côte occidentale. Ce qui en reste par - delà le deuxième degré de Latitude septentrionale, & qui forme les Etats d'Achen, ne mérite aucune attention. Toute la principale force de ce Royaume se borne presque à sa Ville Capitale, qui est bien peu de chose.

Mort du
Roi, que
Beaulieu a-
voit vu.

Le Roi, qui régnoit à Achen du tems de Beaulieu, & dont les cruautés inouïes doivent avoir excité la curiosité du Lecteur, sur le sort d'un monstre si exécrationnable, ne mourut qu'en 1641, après avoir occupé le Trône pendant trente - cinq ans. De Graaf, qui se trouvoit alors à Achen, raconte que cet événement donna naissance à de très-grands troubles, qui coûtèrent la vie à quantité de monde. Durant les quatre ou cinq premiers jours, toutes les Loges des Etrangers demeurèrent fermées. Enfin la Reine, veuve du feu Roi, fut proclamée Régente. On prépara ensuite la pompe funèbre, qui se fit avec une magnificence vraiment royale. Outre un grand cortège de Princes, de Seigneurs & de Gentilshommes, il y eut deux cens

Ses funé-
railles.

soixante Eléphans , couverts de soie , de drap d'or & de broderie. Leurs dents étoient aussi surmontées de pannoires d'or & d'argent. Ils portoient sur le dos de petites tours quarrées , d'où pendoient quantité d'étendarts , tissus d'or & d'argent. On y voyoit quelques Rhinoceros & des Chevaux de Perse , dont les harnois étoient aussi d'or & d'argent , avec des housses très-riches. Un grand nombre de femmes du Roi fermoient la marche. Le corps , qui étoit dans un cercueil de *Ssvassa* , métal composé d'or & de cuivre , & couvert de drap d'or , fut inhumé dans le tombeau de la famille Royale , & pleuré pendant cent jours , par ses femmes & ses concubines. Tous les jours on y portoit des rafraîchissemens & du tabac , comme s'il eût vécu ; de quoi ces femmes s'accommodoient avec plaisir , hors des heures destinées à leurs lamentations. Dès que le Roi fut dans le tombeau , on fit une décharge de l'artillerie de la Ville , ce qui fut répété pendant toute la nuit , sous les cris continuels de *Vive la nouvelle Reine* (4).

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

(4) De Graaf , pag. 23.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Deux Rei-
nes d'Achen.

Cette Princesse a gouverné le Royaume avec beaucoup de sagesse & de douceur, plusieurs années de suite. En 1660, elle étoit dans le dessein de se marier à un Hollandois; mais la Compagnie ne voulut point le permettre. Après sa mort, arrivée en 1688, on élut une autre Reine, qui régnoit encore au commencement de ce siècle; mais elle n'avoit plus qu'un phantôme de Royauté. Tout le pouvoir étoit partagé entre douze Orancaies (5).

Remarque
sur le récit
de Beaulieu.

Beaulieu se trompe, quand il dit que l'ayeul du feu Roi avoit été couronné, contre son gré, par les principaux Orancaies du Royaume. Suivant Valentyn & d'autres, c'étoit un Esclave affranchi, qui, abusant de la faveur du Roi, son Maître, s'étoit révolté contre lui, & avoit successivement usurpé les Royaumes de Pedir & d'Achen, après s'être défait de tous les Grands qui pouvoient lui causer quelque ombrage. Vincent le Blanc le nomme *Arjufar*, & *Van Meteren* lui donne un nom Arabe, qu'il exprime de cette manière: *Alciden Rajetza Lillo Lahe Felalem*. On peut voir dans d'au-

(5) Valentyn, Tome V, page 9 de la description de Sumatra.

tres parties de ce Recueil (6), ce que les Hollandois eurent à souffrir sous le règne tyrannique de cet Usurpateur. Il mourut en 1603. Beaulieu est parfaitement d'accord avec Valentyn, dans tout ce qu'il rapporte au sujet de ses trois Successeurs, dont le dernier, son petit-fils, occupoit alors le Trône.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Valentyn nous donne son titre, fort différent de celui qui se trouve dans d'autres Livres d'Histoire (7). On ne sera pas fâché de le voir ici, pour prendre une idée de l'ostentation des Princes Orientaux.

Titre fastueux d'un Roi d'Achen.

» Siri, Sultan, Roi d'Achen, de
» Delli, de Johor, de Pahang, de
» Queida, de Peira, de Priamam, de
» Tikou, de Barros, de Passaruvan,
» de Padang, de Sinkel, de Labo; de
» Daja (8), &c. Roi de tout l'Uni-
» vers, que Dieu a créé, & dont le
» corps brille comme le Soleil resplan-
» dissant en plein midi; Roi que Dieu
» a formé pour être accompli, comme

(6) Voyages de Davis, Tome I. Voy. de Van Caerden, & Voy. au Royaume d'Achen, Tome IX.

(7) On pourroit conclure, de cette différence, que le titre du Roi d'Achen n'étoit pas toujours le même. Cependant Valentyn produit celui-ci comme le plus en usage.

(8) Johor & Passaruvan n'ont jamais été du domaine de ce Prince.

» la Lune au tems de sa plénitude ;
 » Roi élu de Dieu , & aussi parfait que
 » l'Etoile du Nord ; Rois des Rois ,
 » fils ou petit-fils du fameux *Iskender*
 » le Grand (9) ; Roi , devant qui tous
 » les Rois doivent fléchir , & se sou-
 » mettre à ses loix ; Roi , aussi spirituel
 » qu'une boule parfaitement ronde ,
 » aussi heureux que la Mer ; l'Esclave
 » de Dieu , qui voit Dieu , & qui ,
 » Défenseur de sa Justice , la manifeste
 » à tous les hommes ; qui peut cou-
 » vrir leurs opprobres & pardonner
 » tous leurs péchés ; Roi béni de Dieu ;
 » Roi , qui se tenant debout , offre à
 » tous ses Esclaves un asyle assuré sous
 » son ombre ; Roi , dont le conseil
 » éclairé se communique à tous les
 » Peuples ; qui fait beaucoup de bien
 » à ses Sujets ; qui est équitable ; qui
 » examine toutes choses avec préci-
 » sion , pour se conformer à la Justice
 » Divine ; Roi le plus utile qui soit sur
 » la Terre , & de dessous les pieds du-
 » quel s'exhale une suave odeur , qu'il
 » répand sur tous les Souverains du
 » monde ; Roi à qui le Tout - Puis-
 » sant a accordé ses Mines d'or , très-

(9) C'est le nom que les Indiens donnent à Alexandre le Grand.

» pur & très-fin ; dont les yeux brillent
 » comme l'Etoile du matin ; qui possé-
 » de aussi l'Eléphant aux grosses dents,
 » l'Eléphant rouge, le noir, le blanc,
 » le coloré, le tacheté, qui ressemble
 » plutôt une femelle qu'un mâle, &
 » l'Eléphant bréhaïne ; Roi, à qui
 » le Tout-Puissant donne des couver-
 » tures pour ses Eléphants, ornées d'or
 » & de pierreries, avec un grand nom-
 » bre d'Eléphants de guerre, portant
 » des maisons de fer sur leur dos ;
 » dont les dents sont armées de bro-
 » ches & de fourreaux de fer, & les
 » pieds, de souliers de cuivre ; Roi, à
 » qui Dieu donne encore des chevaux
 » pourvus de couvertures d'or, de pier-
 » res précieuses & d'émeraudes, avec
 » des centaines de chevaux équipés
 » pour la guerre, & les plus beaux éta-
 » lons d'Arabie, de Turquie, de Cati &
 » de Balakki ; Roi, dont la domina-
 » tion s'étend au Sud & au Nord ; qui
 » comble de ses faveurs tous ceux qui
 » le chérissent, & qui réjouit les affli-
 » gés ; Roi, qui peut faire voir tout
 » ce que Dieu a créé ; Roi, établi de
 » Dieu, pour commander sur toutes
 » choses, & pour étaler sur le Trône

———
 DESCRI-
 TION DE
 L'ISLE DE
 SUMATRA.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Différends
entre les An-
glois & les
Hollandois
de Sumatra.

» d'Achen , la magnificence de toutes
» ses œuvres (10) «.

On a déjà remarqué que les Anglois & les Hollandois sont les seuls Européens qui aient des Etablissmens dans l'Isle de Sumatra. Ces possessions ont quelquefois donné lieu à de grands différends entre les deux Nations , principalement dans les années 1686 , 1687 & 1688. Le Roi de Bantam , après avoir chassé les Anglois de sa Ville (11) , les ayant aussi obligés de se retirer de Sillebar , dernière Place de sa dépendance sur la côte Occidentale de Sumatra , ils vinrent s'établir à Bancoulo , où ils se sont maintenus , contre toutes sortes de droits , dans le territoire des Hollandois , compris entre Sillebar & Barros. Les premiers prétendent , à la vérité , que l'Empereur de Manincabo leur avoit cédé ce dis-

(10) Valerius , *ubi* *sup.* pag. 7. Il n'est pas nécessaire d'avertir , que c'est ici une traduction littérale. On en a seulement supprimé quelquefois le mot de Roi , qui est répété à chaque phrase.

(11) On sait que Jacques II , qui ne cherchoit que des prétextes de querelle avec la Répu-

blique , fit présenter , à ce sujet , un Mémoire aux Etats Généraux , pour demander réparation , en termes fort offensans ; tandis que sans les Hollandois , tous les Anglois de Bantam eussent été massacrés. L'affaire de Bancoulo étoit à-peu-près de même nature.

trict; mais en supposant le fait, qu'ils ne prouveront jamais, ce Prince n'avoit aucun droit de disposer du bien d'autrui; puisqu'en vertu d'une convention du 15 Mars 1686, la possession de Bancoulo & des terres de son ressort, venoit d'être confirmée aux Hollandois, avant que les Anglois s'y fussent établis; de sorte que les plaintes de ceux-ci, fondées sur les hostilités exercées depuis par les Hollandois, contre un parti de rebelles, étoient d'autant moins légitimes, que de l'aveu même de leurs Officiers à Bancoulo, ces Insulaires avoient tiré les premiers sur les Hollandois, sans lesquels les Anglois auroient, qui plus est, couru également risque d'être tous massacrés. Cela est si vrai, que leurs Chefs, nommés Samuel *Pats* & John *Bekton*, les remercièrent du service qu'ils leur avoient rendu dans cette occasion; ce qui n'empêcha pas que la Cour de Londres ne fit porter de vives plaintes contr'eux en Hollande (12).

Empruntons encore du *Mitonnair*, que nous avons déjà cité à la tête de ce supplément, un article qui

(12). *Valeatyn, ubi supra, pag. 40 & 41.*

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

doit paroître extrêmement intéressant pour les Navigateurs.

Route qu'on doit tenir , pour passer les Détroits de Malaca & de Gobernador.

Difficultés
du détroit de
Malaca.

QUAND on a passé le détroit de *Malaca* , on peut se vanter d'être hors de la plus difficile & de la plus pénible navigation qu'on puisse faire. Les Pilotes François ont appris ce chemin à leurs dépens , & ils ont eu tout le loisir d'en lever des Cartes exactes. Voici la route qu'on doit tenir pour passer sûrement ce détroit & celui de *Gobernador*.

Règles sûres
pour faire
cette route.

De la pointe d'*Achen* il faut ranger la Côte terre à terre , jusqu'au *Cap de Diamans* , dans l'espace d'environ quarante-cinq lieues. Toute cette Côte est assez haute , les rivages sont bordés de verdure , & le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze & quinze brasses ; on ne doit point s'éloigner de la terre plus de deux lieues. Au *Cap de Diamans* on fait le Sud-quart-Sud-Est , & l'on découvre bien-tôt l'Isle *Polverere* , qui est fort haute & remplie de bois,

Son circuit n'est que d'un quart-de-lieue. Le mouillage y est bon ; mais l'Isle est déserte. Une ou deux lieues plus loin , on met le Cap à l'Est , pour aller reconnoître *Poljara* , autre petite Isle , qu'on trouve à dix-huit lieues de la première , avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance. Quand il fait beau tems , la vûe porte de l'une à l'autre. *Poljara* est du côté de la presqu'Isle de Malaca. Il n'est pas nécessaire d'en approcher plus que de huit ou neuf lieues. Mais il faut se mettre entre ces deux Isles , pour gagner le véritable canal.

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

Lorsqu'on est à cette distance de *Poljara* , on voit d'un côté la terre de l'Inde , qui est basse & bordée de bois , & de l'autre on perd de vûe les Côtes de Sumatra : qu'on mette le Cap au Sud-Est-quart-d'Est , prenant un peu du Sud-Est , pour donner juste entre deux bancs de sable , qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite passe , qui est à l'Est , & la plus proche de Malaca ; la grande passe du côté de l'Ouest , est trop éloignée des terres. On découvre bientôt le mont *Porcelar* , du côté de la terre-ferme ; mais pour s'assurer d'au-

DESCRIP-
TION DE
L'ISLE DE
SUMATRA.

tant mieux de la route, il faut encore reconnoître les Isles d'*Aroe*, qui sont à l'Ouest franc : alors on est sûr d'être dans le bon chemin. On fait le Sud-Est-quart-d'Est pour gagner la côte des Indes ; & venir mouiller devant Malaca. Dans ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit ; & à midi, ils venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains, mêlés d'éclairs ; les courans portoient Nord-Ouest & Sud-Est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous, pour nous marquer la route.

Après qu'on a vû les Isles d'*Aroe*, on vient reconnoître le *Cap de Rochade*, du côté de l'Inde. Ce Cap reste à l'Est. Enfin, on acheve de s'assurer de sa route par un rocher très-pointu, sans mousse ni verdure, qui reste à l'Est-Sud-Est du Cap de Rochade. Ensuite, faisant le Sud-quart-Sud-Est, en peu d'heures, avec la marée, on mouille à une bonne lieue de Malaca, d'où l'on commence à revoir les terres de Sumatra.

La côte de Malaca est basse & cou-

verte de cocotiers & de palmiers qui cachent la Ville. On ne voit que quelques maisons, assez semblables à celles d'Achen, mais mieux bâties, qui s'étendent plus d'une demi-lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire; & entre ses remparts, on découvre une hauteur, & un reste de clocher, qui semble être joint à une maison blanche. C'est à ces indices qu'on reconnoît Malaca. En sortant de cette Ville, on met le Cap au Sud-quart-Sud-Est, jusqu'au détroit de Gobernador, & pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler la marée, il faut mouiller deux fois le jour. On trouve, sur le chemin, les Isles *Mariacai*, qui restent à droite, & quelques autres sans nom qu'on laisse à gauche.

Pour donner dans le détroit de Gobernador, il faut faire d'abord le Nord, en laissant le détroit de *Sinca-pour* à la droite. Tout y est rempli d'Isles; les courans y sont rapides, les marées violentes, & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit on voit une Isle, sur laquelle il y a trois arbres, qui paroissent de loin comme autant de mâts de navires. On

Entrée dans
le détroit de
Goberna-
dour.

la nomme l'*Isle de Sable*. Elle se voit d'une lieue, & peut avoir un quart-de-lieue de long, sur cent pas de large. Elle est presque de niveau avec la mer. On la laisse à la droite, & l'on trouve seize brasses d'eau. Alors on fait l'Est, & l'on rencontre une autre petite Isle toute de sable, où se voient sept ou huit arbres fort hauts, séparés les uns des autres. On la nomme l'*Isle Quarrée*. De cette Isle on découvre celle de *Saint Jean*, toujours à la droite, & qui a bien quatre ou cinq lieues de circuit. Si l'on ne trouvoit que cinq brasses, il faudroit faire l'Est-quart-Nord-Est; mais si l'on est au large & sans fond, on fait l'Est franc, sans pourtant trop s'approcher des Isles qui sont sur la gauche. De-là on découvre la montagne de *Johor*, & l'on est par le travers de ce petit Royaume. Enfin, en continuant cette route à l'Est, on voit le Cap de *Romanca*. On fait l'Est-Sud-Est & l'Est-quart-Sud-Est, & quand ce Cap reste au Nord, on fait l'Est-Sud-Est, pour aller reconnoître les *Pierres blanches*, qui sont de petites Isles un peu au large. Dès qu'on les a vûes, il faut faire l'Est pendant quelque-tems, ensuite l'Est-Nord-Est,

& enfin le Nord-Est & le Nord-Est-quart-Nord pour se jeter dans le golfe de Siam, & de-là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de Gubernadour a vingt lieues de long, & est fort difficile, quand on n'y a jamais passé (1).

SUPPLEMENT A LA DERNIERE
REVOLUTION DE GOLKONDE.

Tiré du Tome XIII de l'Edition Hollandoise,

Pour la pag. 193 du Tom. XXXVI.

L'ARTICLE qu'on a donné, rempliroit mal son titre, sans le supplément que nous y ajoutons, parce que la révolution, dont Seldon parle, n'est pas la dernière, ni même la plus remarquable. Mais avant que de continuer cette histoire, il paroît nécessaire de reprendre les choses à l'époque de la disgrâce des deux grands Officiers de Golkonde, qui est rapportée fort différemment dans nos mémoires manuscrits.

Le Roi, las de porter un vain titre,

Disgrâce des
deux princi-
aux Offi-
ciers de Gol-
konde.

(1) *Lettres édifiantes*, Recueil I, pag. 3 & suiv.

dont ses deux Ministres partageoient également l'autorité , sans jalousie , cherchoit depuis long-tems l'occasion de les diviser , pour avoir ensuite plus de facilité à les perdre , l'un après l'autre. Ce Prince s'en ouvrit au rusé Madona , qui étoit passé du service du premier Ministre à celui du Monarque. Il lui promit par serment , de l'élever au poste de son ancien Maître , s'il trouvoit moyen de le délivrer des siens. Quelques fausses confidences , que Madona eut l'adresse de faire paroître , sincères aux deux Ministres , produisirent bientôt entr'eux une froideur , qui ne servit qu'à confirmer de plus en plus leurs soupçons. Lorsque Madona crut n'avoir rien à craindre de leur intelligence , il inspira au Roi de demander à Mosachan , cent mille pagodes , pour bâtir un nouveau Palais , persuadé que ce Ministre les refuseroit , comme une chose inutile , & qu'il ne manqueroit pas de donner prise sur lui , par son imprudence ordinaire. On avoit eu soin de faire tenir , derrière le rideau , la belle-sœur du Roi , Bedda Sahebnie , pour annoncer au Ministre sa disgrâce , au premier mot qui lui échapperoit con-

tre le respect du Monarque. Cette Princesse qui s'étoit vûe dépossédée du Trône, par la faction des deux principaux Ministres, ne respiroit encore que la vengeance, & travailloit à leur ruine de concert avec le Roi & Madona. L'événement répondit à leur attente; & Mosachan, ayant refusé les cent mille pagodes, que le Roi vouloit à toute force, s'emporta jusqu'à reprocher à ce Prince son ingratitude envers de fidèles Serviteurs, qui, de misérable Fakir qu'il étoit auparavant, l'avoient élevé sur le Trône. Enfin, il ajouta, que le Roi ne devoit pas être si prodigue, dans un Pays où il n'avoit apporté que son corps pour toute richesses. A peine eut-il proféré ces mots, en présence de Seydmouchiaffer & de Madona, que Badda Sahebnie faisant entendre sa voix, de derrière la tapisserie, l'accabla d'injures, & commanda à quelques Gardes de se saisir de sa personne. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de promptitude. Le grand embarras étoit de congédier une escorte de trois à quatre mille Cavaliers, qui attendoient leur Chef devant la porte du Palais, toujours prêts à voler à son secours. Quoique Madona

eût pourvu à cet inconvénient , en faisant avancer , à certaine distance , un autre corps de Cavalerie aux ordres de Seydmouchiaffer , cependant , pour épargner au Roi un spectacle tragique , dont ce Prince avoit horreur , il voulut premierement tenter les voies de la douceur , & se présentant aux Troupes , il leur fit une harangue , l'accompagnant si à propos de promesses & de menaces , soutenues par l'approche de cinq ou six mille hommes , qu'il parvint à apaiser ces troupes émues , & à les renvoyer tranquillement dans leurs Quartiers. Le Roi nomma aussitôt un autre Chef , à la place de Mosachan qui fut jetté dans une étroite Prison , où il vécut misérablement pendant plusieurs années.

Les services importants dont Seydmouchiaffer croyoit avoir obligation au zèle de Madona , lui ayant fait accorder toute sa confiance , rien n'étoit plus facile à ce dernier que de le dépouiller aussi d'une autorité qu'il lui laissoit exercer toute entière , tant sur ses Troupes , que dans le maniment des affaires de son Département. Madona trouvoit des prétextes pour éloigner peu à peu les plus fidèles Serviteurs

teurs de son ancien Maître ; il s'attachoit les autres par ses largesses ; en un mot , le Ministre n'avoit plus aucun pouvoir dans le tems même qu'il s'en défoit le moins. Un jour que Madonna étoit appelé à la Cour , il se fit accompagner des Troupes de Seydmouchiaffer , au nombre de cinq ou six mille hommes de Cavalerie , & paroissant devant le Roi , à la tête de ce Corps , » Sire , lui dit-il , je vous » amène ici les Troupes de celui dont » V. M. craignoit tant la puissance. » Que souhaitez - r'elle de plus qu'on » fasse pour son service ? » Qu'on mette Seydmouchiaffer auprès de Mosachan , répondit le Roi ; & aussitôt les ordres furent donnés pour l'arrêter , sans que personne offrît la moindre résistance.

Le Roi , pour récompenser le zèle de Madonna , l'éleva à la dignité de Prince , & le fit son Premier Ministre. Mous - Kumea avoit succédé à Mosachan ; & le Gouvernement des Provinces , qui faisoit partie de l'administration de Seydmouchiaffer , venoit d'être donné à Mahomet - Ibrahim , qui réunit peu de tems après la Charge de Mous-Kumea à la sienne. Mais

Suppl. Tome LXVI. M

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Elévation
de Madonna &
d'Akena son
frère.

Madona n'étant pas plus content de lui, fit tomber, entre les mains d'Akena, son propre frere, le Gouvernement des Provinces Méridionales de Golkonde; les meilleures du Royaume, & Mahomet-Ibrahim ne conserva que celles du Nord, situées sur la frontière des Etats du Grand Mogol. On nous dépeint Akena d'un caractère aussi odieux, que celui de Madonna étoit aimable; mais les grandes qualités de l'un effaçoient les grands défauts de l'autre. Madonna étoit un profond Politique, un excellent Financier, qui joignoit à des talens supérieurs, la physionomie la plus revenante, avec toute l'humilité & la modestie convenables aux Bramines, dont il tiroit son origine. Le Roi, livré aux plaisirs de son Serrail, & sans inquiétude de la part de son Ministre, qui, étant Gentil & Bramine, ne pouvoit aspirer à la Couronne, lui abandonna le soin de gouverner despotiquement ses Etats. C'est ainsi que ces deux freres, qu'on honoroit du titre d'*Alteffes*, se virent portés, par degrés, au faite des Grandeurs qui suivent immédiatement la Royauté, ou plutôt qui la composent toute en-

tière , au simple nom près. Ils jouirent constamment de ces honneurs l'espace de quatorze années : mais leur chute fut encore plus funeste , que leur élévation n'avoit été éclatante.

SUPPLÉMENT.
A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Vers la fin du mois d'Octobre 1685 , l'armée du Grand Mogol Aurang-Zeb , qui marchoit contre Golkonde , y répandit une si grande consternation , que dans leur première fureur , les Peuples révoltés commirent de grands désordres , & firent main-basse sur tous les Bramines qui leur tombèrent entre les mains. Le Roi s'étoit retiré la veille dans le Château de Golkonde , avec ses femmes , ses deux Ministres & plusieurs Seigneurs de la Cour , qui croyoient y trouver un asyle assuré contre les ennemis du dedans & du dehors. La Ville fut prise deux jours après , par les Troupes Mogoles , qui mirent tout à feu & à sang dans les quartiers des Gentils , pillèrent & brûlèrent les magnifiques Palais de Madona & d'Akena , de même qu'une superbe Pagode que ce dernier avoit fait bâtir à des frais immenses ; & quantité d'autres Edifices considérables.

Prise de
Golkonde
par l'Armée
Mogole.

Massacre des
deux Admi-
nistrateurs.

Ces ravages , qui continuerent plu-

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

seurs jours de suite , dépeuplerent la Ville d'habitans , & jetterent la terreur dans le Château , où les cris unanimes des femmes du Serrail & de la multitude , tant au-dedans qu'au-dehors , forcerent le Roi de leur abandonner Madona & Akena , les deux malheureux objets de leur haine , qu'ils regardoient comme les seuls auteurs de leur infortune , dans l'espérance que les Mogols , irrités contr'eux , se contenteroient de cette victime , & cesseroient les hostilités. Les deux freres furent cruellement massacrés par les Esclaves du Palais , leurs corps dépouillés nus , & traînés dans les rues avec les dernieres indignités. Après avoir été suspendus par les pieds pendant vingt - quatre heures au - devant du Palais , on présenta leurs têtes à Cha - Alem , fils du Grand Mogol , qui les fit porter en triomphe sur des lances , dans toute la Ville. Celle de Madona fut envoyée à Aureng - Zeb , & l'on donna celle d'Akena à un Eléphant , qui la jeta plusieurs fois en l'air & l'écrasa enfin sous ses pieds , au milieu de l'armée. La tête de son frere eut le même sort , & celui de leurs cadavres fut d'être exposés à la

voirie , pour servir de pâture aux oiseaux & aux animaux des champs. Havart, qui avoit souvent vu ces deux freres , dans leur plus grande gloire , prétend que leurs corps furent brûlés & les cendres jettées au vent , pour qu'il ne restât rien de leur mémoire. Telle fut la fin de ces deux puissans hommes , dont il compare le sort à celui de deux freres , fort connus dans toute l'Europe , qui périrent si misérablement en 1672.

Cet Auteur nous apprend encore , que Mosachan mourut dans sa maison , comme un Citoyen oublié de tout le monde ; mais que Seydmouchiaffer fut tiré de sa prison , par l'Ambassadeur du Grand Mogol , & envoyé dans l'Indoustan , où il avoit été élevé en dignité , & où il étoit mort puissamment riche , à l'âge d'environ quatre - vingt - dix ans. Suivant nos Mémoires , le premier , dont les fils étoient en grande considération à la Cour de Golkonde , obtint sa liberté du Roi , après la mort de Madona & de son frere. Quant à Seydmouchiaffer , ils disent simplement , qu'ayant trouvé le moyen de s'évader , il s'étoit retiré auprès du Grand Mogol , au service

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Derniere
éclaircissement sur le
sort de Mosachin , & de
Seydmouchiaffer.

SUPPLÉMENT A
LA DÉCLARATION
REVOL. DE
GOLKONDE

Remarques
sur une lettre
du Roi.

duquel il avoit fini ses jours, quelques-tems avant la révolution qui fut si funeste à l'auteur de sa disgrâce.

On trouve, dans ces Mémoires, la traduction d'une longue Lettre, que le Roi de Golkonde écrivit au Gouverneur-Général de la Province de Carnatica, pour lui donner part de ces grands événemens. Il est assez singulier d'y voir Madona & Akena peints des plus noires couleurs; mais ce qui doit paroître fort surprenant, c'est l'aveu que le Roi y fait, de s'être engagé, par serment, envers ces deux Favoris, de ne jamais rien faire sans leur consentement; serment qu'il n'avoit pas été à son pouvoir d'enfreindre, malgré les fâcheuses suites qui en étoient résultées pour son Royaume; comme si un Prince n'étoit pas toujours en droit de rétracter sa parole, dès qu'un Sujet en abuse, contre ses intentions. On doit croire que le Roi n'avoit pas de meilleure raison pour excuser sa conduite.

Défection du
Général de
Golkonde,
& soumission
du Roi.

L'armée Mogole étoit composée de quinze mille hommes, & celle de Golkonde du double; mais Mahomet-Ibrahim, qui la commandoit, s'étant jetté du côté des Ennemis, pour

se venger de quelques mécontentemens particuliers, la trahison mit le Roi dans la nécessité de subir la loi du Vainqueur, & d'en passer par toutes les conditions qui lui furent imposées. Le tribut de dix-huit cens mille pagodes, que le Roi devoit au Grand Mogol, n'avoit pas été payé depuis quelques années. On exigea qu'il fût doublé à l'avenir, & que tous les ar-rérages seroient satisfaits par termes. Après cette dure convention, Cha-Alem, qui manquoit de vivres dans Golkonde, en partit le premier de Novembre, emportant des trésors immenses.

SUPPLEM. A
LA DEYN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Le Roi de Golkonde, dont les dé-faîtres ne pouvoient encore vaincre son funeste attachement pour les Bra-mines, se choisit de nouveaux Minis-tres de cette odieuse race. Le premier, nommé *Piespatvvenkaty*, ne dirigea pas mieux les affaires. L'année sui-vante, *Wissanna*, frère aîné de Ma-dona, fut revêtu de toutes les dignités qu'avoit possédées ce dernier, dont le fils reçut aussi de grandes faveurs du Prince. A la vérité les Bramines, qui s'étoient enrichis sous l'administration de leurs Protecteurs, fournissoient des

Nouveaux
Ministres
Bramines.

SUPPLÉMENT A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

sommes considérables. Mais l'avidité d'Aureng-Zeb, épuisoit toutes les ressources sans se satisfaire. En un mot, il ne lui falloit pas moins que le Royaume; & la facilité qu'il prévoyoit à cette conquête, par la perfidie des principaux Officiers de Golkonde, flattoit trop son espérance pour borner ses vues ambitieuses (1).

Conquête de
Golkonde.

Peu de tems après, c'est-à-dire, au commencement de Février 1687, l'armée du Grand Mogol victorieuse du Royaume de Visapour, reparut devant Golkonde. Le Roi, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, repoussa plusieurs fois les Ennemis avec beaucoup de perte; mais son malheureux sort voulut que ses principaux Colonels l'abandonnassent pour joindre l'armée Mogole. Enfin, *Hoffeinbeck*, Général de ses Troupes,

(1) Valentya insere, mal à propos, en cet endroit, l'histoire de la trahison d'un des Secrétaires d'Etat de Golkonde, qui entretenoit correspondance avec le Grand-Mogol, & qui ayant été convaincu de son crime, fut mis à mort, par ordre du Roi son Maître; ce fait, qui est tiré de Ha-

vart, doit être rapporté sous le regne précédent. (Voyez Havart, Part. II. pag. 238). L'erreur ne mérite peut-être d'être relevée, que pour prévenir le reproche qu'on pourroit nous faire d'avoir omis une circonstance assez curieuse, si c'étoit ici sa place.

suivit ce perfide exemple , après avoir excité dans la Forteresse une sédition , dont Aureng - Zeb profita fort à propos , & se rendit Maître de la Place sans la moindre résistance. On étoit au deuxième d'Octobre. Les Troupes Mogoles marchant droit au Palais , trouverent le Roi dans une attitude qui marquoit sa surprise. Après avoir pillé ses trésors , qui étoient immenses , sur - tout en diamans & en pierres précieuses , il fut conduit sous une méchante Tente , jusqu'au lendemain , qu'on le mit sur un Eléphant , pour lui faire faire le tour de l'armée , où il se vit exposé aux plus grandes avanies de la part des Soldats. Quatre jours après , ce malheureux Prince fut contraint de ramper , de sa Tente , jusqu'aux pieds d'Aureng - Zeb ; de manger de la poussière , & de demander pardon , dans les termes les plus humilians. Le Grand Mogol lui promit la vie ; mais il le fit transporter dans une Forteresse éloignée , où il devoit bien tôt trouver la mort qu'Aureng-Zeb avoit coutume de faire boire à ses Prisonniers d'illustre naissance. La comparaison du sort de ce Roi avec celui de Crœsus , ne peut que rendre

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Deux voya-
ges du Roi à
Masulipat-
nam.

Privilèges
qu'il accorde
aux Hollan-
dois.

sensible la vérité de cette Sentence, qui convient si fort à tous les hommes : *Nemo felix ante obitum.*

Les Hollandois vantent, comme une distinction singulière pour leur Nation, l'honneur qu'ils ont eu de posséder deux fois ce Prince à Masulipatnam ; la première fois, en 1676, & la seconde, en 1678. C'est de Havart, que nous emprunterons ici les principales circonstances du premier voyage.

Les présens, que les Hollandois firent au Roi, aux Dames du Serrail, à l'Administrateur Madona, & aux autres Grands, se monterent à la somme de soixante - six mille florins. En échange, ils obtinrent du Roi la propriété du Bourg de *Palicol*, & plusieurs privilèges très - considérables. Ce Prince leur remit entr'autres les Fermes de divers Ports, pour la somme de trente - quatre mille cinq cens florins par année, dont ils ont joui pendant les huit dernières années de son règne, outre la diminution de la moitié des frais qu'ils payoient auparavant, pour le transport de leurs marchandises, par terre, à Golkonde, & quelques autres exemptions. Le Roi fit aussi quantité de beaux présens aux

Officiers du Comptoir Hollandois. Leurs femmes & leurs filles en reçurent aussi de magnifiques des Dames du Serrail, qui avoient souhaité de les voir; & ce fut à leur demande, que le Roi pria les Chefs de permettre qu'elles vinssent leur rendre visite. On le refusa d'abord modestement, sous divers prétextes; mais sur de nouvelles instances, auxquelles le Roi joignit sa parole, qu'il ne leur seroit fait que toutes sortes d'honneurs & de caresses, ces Dames acceptèrent enfin la partie, & se rendirent au Palais dans leurs plus riches parures. Le Roi, qui étoit assis sur un superbe Trône, laissa passer devant lui toutes les Dames, dont l'âge lui paroissoit respectable, les saluant fort poliment; mais il fit approcher les jeunes Demoiselles, les mit sur ses genoux, & après leur avoir donné à chacune un baiser, il leur permit de suivre les autres. Les Dames du Serrail leur firent une réception des plus gracieuses (2). On leur

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOI. DE
GOLKONDE

Visite des
Dames Hol-
landoises.

(2) Parmi ces Dames du Serrail, nos Mémoires ajoutent, qu'il s'en trouvoit deux d'une grande blancheur, qui voyant les Hollandoises, ne purent retenir leurs larmes. Elles dirent qu'étant encore fort jeunes, elles avoient porté les mêmes habits dans leur pays. On les croyoit filles de Fran-

servit une somptueuse collation , à l'issue de laquelle les Dames du Serail leur distribuerent divers présens , dont les moindres étoient de la valeur de trente ducats. En sortant , elles furent obligées de repasser devant le Roi , qui les fit conduire , par une infinité de flambeaux , jusqu'à la Loge , sous les acclamations d'une foule immense de Spectateurs. Les Matelots d'un Vaisseau Hollandois , qui avoient diverti le Roi , par leurs danses , leurs sauts & leurs grimpemens , reçurent deux cens ducats ; & beaucoup d'autres personnes eurent lieu de se louer de la générosité de ce Prince. On assûra les Hollandois qu'il avoit destiné deux mille ducats par jour pour ce voyage ; mais que cette somme ne suffisant pas , les Grands de sa suite étoient obligés de suppléer à l'excédent de la dépense.

Second
voyage.

L'accueil qu'il avoit reçu des Hollandois , l'engagea à leur venir faire une autre visite , deux ans après ; mais il les prévint qu'il n'accepteroit

gois , prises par les Corsaires de la Méditerranée , & vendues à Mocka , d'où elles avoient été envoyées au Roi , qui témoignoit avoir peu d'inclination pour elles ; ce qui augmentoit leurs chagrins.

point de présens, & qu'il n'en donneroit pas non plus, puisque son dessein n'étoit que se divertir sur Mer. Nous avons un Journal manuscrit de ce dernier voyage, qui contient près de vingt-quatre feuilles d'écriture fort menue; mais à l'exception des particularités que Havart a recueillies lui-même, le reste mérite peu l'attention des Lecteurs.

SUPPLEM. A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE

Ce fut le 25 Décembre 1678, que le Roi, accompagné de ses principaux Courtisans, se rendit à l'Eglise des Hollandois. On y avoit élevé un Trône, couvert de drap d'or & de velours, sur lequel il s'assit, vis-à-vis de la Chaire, la pipe à la bouche, fumant du tabac, à la maniere de Perse, c'est-à-dire, au travers d'un *Gorregor*, ou d'une bouteille pleine d'eau, qui lui fut présentée sur un plat d'or. Son habillement étoit une robe de drap d'or, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. On passe sur l'énumération des Diamans, des Perles, des Rubis, des Saphirs, des Emeraudes & autres Pierres précieuses, dont tout son corps étoit moins orné que couvert, & qui éblouissoient la vue. Le Consolateur des malades, faisant l'office de Prédi-

Apparition
du Roi dans
l'Eglise Hol-
landoise.

cateur, lut un Sermon, que Havart expliquoit au Roi, en Langue Persanne. Le Lecteur s'arrêtoit par intervalles pour lui en laisser le tems. Quelquefois le Roi témoignoît approuver le discours ; quelquefois aussi il lui prenoit envie d'en rire : mais le plus souvent il s'amusoit à parler avec ses Grands, sans prêter beaucoup d'attention à ce que Havart se tuoit de lui faire comprendre. Quand on en fut à la fin de la Priere, au mot *Amen*, le Prince répéta le même mot à haute voix, & demanda au Lecteur, dans quelle signification il s'étoit servi de ce terme ? ce que Havart lui expliqua encore. Après le Service Divin, le Roi souhaita de voir le *Livre de la Loi des Hollandois*, comme il appelloit la Bible. Le Lecteur lui apporta les Livres Saints. En approchant, le Roi se leva, & les salua avec le même respect qu'il avoit coutume de saluer l'Alcoran. Il voulut savoir quels Ecrits y étoient contenus. On lui nomma les principaux Livres de l'Ancien Testament. Il demanda si les quatre Livres de la Loi de *Nabi Isa* ou du *Prophète Jesus*, s'y trouvoient compris ? & l'ayant appris, il fit de nouveau une

profonde révérence, retourna s'asseoir sur son Trône, & reprit sa pipe. Lorsque tout le monde fut sorti, à l'exception des Officiers & des Dames du Comptoir Hollandois, le Roi souhaita qu'on fît venir les filles qui avoient dansé devant lui la veille, pour lui donner le même divertissement dans l'Eglise. Malgré la répugnance qu'on eut à le satisfaire, dans un lieu consacré au Culte religieux, il fallut s'y résoudre, pour ne point mécontenter ce Prince (3). Il voulut ensuite voir manger les Hollandois, à leur manière. On se hâta de faire apporter les mets qui se trouverent préparés. La table fut couverte dans l'Eglise. On but debout la santé du Roi, à quoi il parut fort sensible. Durant le repas, ce Prince s'informa encore de plusieurs choses qui regardoient le culte des Chrétiens, & entr'autres des dix Commandemens. Le Consolateur des Malades en fit d'abord la lecture : & Havart servoit toujours d'Interprète. Au septième Commandement, le Roi ne put s'empêcher de rire, di-

SUPPLÉMENT.
A
LA DERN.
REVOL. DE
GOLKONDE.

(3) C'est peut-être à dessein que Havart ne parle point de cette danse. Mais le fait est rapporté dans le journal tenu au Comptoir Hollandois.

fant, » que c'étoit bien triste, qu'un homme fût réduit à se contenter d'une seule femme ». Mais il approuva l'explication qu'on lui donna, que ce Commandement regardoit principalement l'adultère. Le Roi s'étant fait conduire ensuite dans la Loge, en visita jusqu'aux moindres appartemens, & se retira extrêmement satisfait de toutes les attentions qu'on lui avoit marquées. Les Hollandois ont beaucoup perdu à ce Prince; & si ses heureuses dispositions n'eussent été bornées par l'autorité de l'Administrateur, ils en auroient pû retirer des avantages bien plus considérables (4).

(4) Les Hollandois furent obligés de payer une somme considérable au Grand Mogol, pour le rachat de leurs privilèges. Ce fut Mahomet Ibrahim, ce même traître dont on a tant parlé ci-dessus, qui obtint la Viceroyauté de Golkonde; mais il ne conserva pas ce poste long-tems.





S U P P L E M E N T

*Pour le Tome XXXVIII. in-12
tiré du Tome XIII de l'Edition
Hollandoise in-4o.*

LISTE GENEALOGIQUE DES GRANDS MOGOLS.

Pour la page 110.

- I. **M**IER-TIMOUR, ou
Timour Lenk, communé-
ment nommé *Tamertan*,
depuis 1370, . . . jusqu'à 1405.
Il laissa quatre fils;
1. *Djihan - Guir*.
2. *Sjeich - Hamar*.
3. *Miroun - Chah*.
4. *Mirzah - Charok*,
ou *Mirzah - Seyed*.
- II. **M**IROUN-CHAH,
depuis 1405, . . . jusqu'à 1408.
- III. **M**IRZAH-SEYED,
son frere, depuis
1408, ... jusqu'à 1447.

Ce dernier étoit en
 même tems Empe-
 reur de Tartarie &
 de l'Indoustan.

IV. PIER-MOHHAM-
 MED, fils de Dji-
 han-Guir, depuis
 1447, ... jusqu'à 1452.

Il régna seulement
 sur l'Indoustan, &
 fut suivi par son
 fils ;

V. ABOU-IL-SAÏD,
 depuis 1452, . . . jusqu'à 1469.
 Son fils lui suc-
 cede ;

VI. SULTAN-HAMED,
 ou *Sjeich - Omar-
 Chah*, depuis 1469, jusqu'à 1495.
 Il est suivi par son
 fils (1) ;

VII. CHAH-BABOVR,
 depuis 1495, . . . jusqu'à 1532.
 Il établit le siège de
 son Empire à Deh-
 li, en 1526, & laissa
 deux Fils ;

1. *Mirzak-Homajom*, &

(1) On a dit à tort, que Valentyn ne parle pas du
 genre de mort de ce Prince, qu'on fait tomber d'une
 terrasse, au lieu que, suivant lui, c'est la terrasse qui
 s'éboula sous ses pieds.

2. *Mirzah-Kamoran.*

VIII. HOMAJOM,

depuis 1532, . . jusqu'à 1552.

Suivi par son Fils ;

IX. EKBAR,

depuis 1552, . . jusqu'à 1605.

il laissa trois fils,

1. *Sultan-Selim.*

2. *Pehari, ou Moraad.*

3. *Mirzah-Danijaal.*

X. SELIM,

après son aveno-

ment nommé *Ge-*

han-Guir,

depuis 1605, . . jusqu'à 1626.

Il eut quatre Fils ;

1. *Chofrou* dont le
fils étoit *Boulaki.*

2. *Pirwis.*

3. *Chorom.* depuis

son élévation nom-

mé *Chah. Gehan.*

4. *Sjahariar.*

Terri ajoute un cin-

quieme Fils, qu'il

nomme *Sultan-*

Taucht.

XI. CHAH-GEHAN,

depuis 1626, . . jusqu'à 1657.

Il eut quatre Fils,

& deux Filles ;

GENEALOGIE DES
GRANDS
MOGOLS.

1. *Dara-Sjekouh* ,
 ou *Secoer* ; ses enfans
 étoient ;
 - a) *Soliman-Sjekouh* , dont le fils
 étoit *Sepe-Sjekouh*.
 - b) *Miraad-el-Molouk*.
 - c) *Nour-el-Tadjou*, sa Fille.
2. *Chah-Chuja* , ou *Soufa* , qui eut
 trois fils & deux filles ;
 - a) *Sulta-Banke* , ou *Bon Sultan*.
 - b) *Mirzah-Bhadour* , ou *Ballan-
 dochter*.
 - c) *Mirzah-Saan* , ou *Saan Sultan*.
 - d) *Hamed-Mehalle* }
 - e) *Nour Begum*. } ses filles.
3. *Aureng-Zeb* , ou *Eurenkzib*.
4. *Morraad-ul-Beg* , ou *Moraab-
 Bakche*.
5. *Begum-Saheb*.
6. *Rauchenera-Begum*. } ses filles.

XII. AURENG-ZEB ,

depuis 1657 , . . jusqu'à 1707 ;

Il eut cinq fils ;

1. *Mohammed-Moazem*.
2. *Chah-Alem* , nommé aussi *Ma-
 zum* , ou *Moazem*.
3. *Ekbar*.
4. *Azem-Chah* , ou *Azem-Tarra*.
5. *Cambax*.

XIII. CHAH-ALEM ,

ou *Behadir-Chah* ,
depuis 1707 , . . jusqu'à 1712.
il laissa quatre fils ,

1. *Muassadim*, *Mossoddim* ou *Dgihan dar-Chah*, qui eut trois fils, dont l'aîné se nommoit *Affodien*.
2. *Mahmud-Azem*, *Affindim*, ou *Affimscha*, qui eut aussi trois fils;
a) *Mahmud Cariem*.
b) *Ferruh-Sier*, ou *Farruscher*.
c) *Hamambax*.
3. *Refiel-Chah*, ou *Rafiel-Gadders*, qui laissa deux fils.
4. *Dgihan-Chah*, ou *Chochaiста-Chadder*, qui laissa aussi deux fils.

XIV. *MUASSADIM*,
ou *Dgikandar-Chah*,
depuis 1712 , . . jusqu'à 1713.

XV. *FERRUH-SIER*,
depuis 1713 , . . jusqu'à 1719.

XVI. *RAFIELDOWLA*,
fils de *Refiel-Chah*, regne quatre mois.

XVII. *RAFIEL DARASCA*,
ou *Chah-Gehan II*.
Suivant les Missionnaires Danois,
M. Otter, fait précéder *Rafieldowla* son frere. Il regna environ six mois.

XVIII. *CHAIJAN*,
Nicosjeer, ou *Chah-Gehan III* ,

254 SUPPL. AU TOM. XXXVIII
regne aussi six mois, jusqu'à 1723.
XIX. MUHAMED-CHAH,
fils de Muassadim, ou Dgihan-
dar-Chah, depuis 1723.

SUPPLEMENT A LA RELATION DE
CARNATE.

Pour la page 352 du Tome XXXVIII.

Persecution
contre les
Chrétiens de
Tarcolan.

1703.

ON reprend ici la suite des évé-
nemens, où M. l'Abbé Prevost s'est
arrêté. Le Pere Bouchet étoit trop
agréablement établi dans son Topo,
pour y rester long-tems tranquille.
Les Gentils de la Ville de Tarcolan,
Capitale du Royaume de Carnate (1),
ne pouvant souffrir les progrès d'une
nouvelle Religion dans leur Pays,
commencerent, dès l'année suivante
1703, à former des complots pour la
détruire. Le moyen dont ils s'avise-
rent, fut de déferer le Pere Bouchet
à *Saxfaeb* (2), Gouverneur de toute
la Province, & d'exciter son avidi-

(1) Les Peres Tachard & Mauduit donnent ce
Titre à Cangivaron.

(2) Dans les Relations il est nommé *Sek*.

ré, en lui persuadant que ce Missionnaire favoit faire de l'or & possédoit des richesses immenses (3). D'autres accusations n'auroient été d'aucun poids auprès d'un Mahométan, qui se mocquoit lui-même des superstitions Payennes : mais les trésors qu'on lui promettoit, flattoient trop son avarice pour résister à ces représentations. Ces Gardes vinrent sous différens prétextes, épier le Missionnaire, qu'ils ne perdirent plus de vûe jusqu'au jour qu'il fut pris. Le Capitaine de ces Gardes, en l'arrêtant, lui apprit que Sexsaeb étoit mécontent de sa conduite, sur quelques rapports qui lui avoient été faits; & en même-tems il ordonna aux Soldats de dépouiller les Chrétiens & les Catéchistes,

Quand le Pere Bouchet vit qu'on se mettoit en devoir d'exécuter les ordres de cet Officier, il lui représenta qu'il étoit facile aux Chrétiens de se

SUPPL. A LA
RELATION
DE CARNA-
TE

1703.

Le Pere
Bouchet est
mis en prison
avec eux.

(3) Le Pere *de la Lane*, qui avoit été trois ans à Tarcolan, dit que le Pere Bouchet avoit orné une petite Image de quelques pierres faussées, qu'on crut être fines; ce qui lui at-

tira cette disgrâce. (Rec. X, page 6). Le Pere Bouchet ne s'en vante pas. Mais en ce cas, il eût mérité son sort. Car pour-quoi vouloir faire honte aux Idoles des Gentils,

justifier des accusations qu'on pouvoit avoir inventées à leur charge, ajoutant que si l'on ufoit de violence, il en porteroit ses plaintes à Daourkan, Lieutenant-Général du Grand Mogol, qui les avoit reçus dans ses Etats. Le Capitaine, qui étoit Rajapout, ne lui fit point d'autre réponse, si ce n'est qu'il devoit obéir à ses ordres. Un des Catéchistes, qui voulut lui opposer quelque résistance, fut maltraité de coups par les Soldats. On enleva aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, & on les traîna à l'Eglise pour y être enfermés. Le Pere fut pillé à son tour, tandis qu'il récitait tranquillement son Bréviaire. Ensuite les Soldats se faisi-
rent de lui, & le conduisirent en prison, au milieu des huées d'une foule immense de Spectateurs, qui l'accab-
loient d'invectives. Il se trouva dans la Forteresse, avec vingt-trois de ses Néophytes, parmi lesquels il comp-
toit trois Brames. Leur misere étoit extrême. Dès le second jour de leur détention, le Pere Bouchet fut menacé des plus cruels supplices, s'il ne déclaroit où il avoit caché ses trésors. Les Officiers du Gouverneur, voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner auprès
de

de lui , s'adresserent aux femmes des Chrétiens , pour tâcher d'en tirer quelques lumières. Cette tentative ne leur réussissant pas mieux , ils commencèrent le même jour à faire mettre les fers aux pieds de quelques Chrétiens.

Cependant le Rajapout porta à Sexsaeb l'argent qu'on leur avoit pris. Un des Gardes de la Ville , qui l'accompagnait , raconta aux Prisonniers , que ce Gouverneur , à la vue d'une si mince somme , n'avoit pû s'empêcher de faire éclater son ressentiment contre les Délateurs , dans des termes qui devoient leur faire craindre le même orage qu'ils s'étoient efforcés d'attirer sur les Chrétiens. La voie des tourmens flattoit encore leur espérance. Quatre Catéchistes souffrirent la torture avec constance. Le Missionnaire fut tiré à son tour de la Prison , & conduit dans la Place publique. En y arrivant , il vit ses Catéchistes étendus par terre ; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes. Leurs Bourreaux faisoient rougir au feu de grandes tenailles , pour leur donner un autre genre de tourment encore plus rigoureux. Les Brames & les Ra-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1703,

On veut, à
force de tour-
mens , leur
faire déclarer
leurs préten-
dus tréfors.

japouts étoient assis sur un lieu élevé. On fit tenir le Missionnaire debout en leur présence. Le plus ancien des Brame, après lui avoir fait de vifs reproches, lui montrant les tenailles ardentes : « Regarde, lui dit-il, les inf-
» trumens de ton supplice, si tu ne
» nous indiques tes trésors. C'est de
» l'argent qu'il nous faut, autrement
» tes Disciples vont être tourmentés de
» nouveau, en ta présence, & ensuite
» on te tourmentera toi-même ». Comme le Pere Bouchet ne répondoit plus rien, le Brame ordonna de battre les Catéchistes à grands coups de fouets. Quand on fut las de les frapper, il fit avancer le Missionnaire, qui crut qu'on alloit le livrer aux tourmens : mais il fut bien surpris, lorsque s'étant approché du Brame, il lui commanda simplement de le suivre, avec deux autres Brame & un Rajapout, dans une maison voisine. C'étoit pour lui exposer leur embarras, & le conjurer de leur donner quelque argent, pour les tirer, eux & lui, d'un si mauvais pas. Enfin, ces Brame lui dirent tant de choses touchantes, & leurs paroles étoient si bien étudiées, que quoiqu'il fût accoutumé depuis long-tems à

leurs artifices , ils lui persuaderent que rien ne pourroit plus le sauver du supplice ; mais le Capitaine , ayant appris qu'il persistoit à assurer qu'il n'avoit nulle ressource , se contenta de le faire reconduire en Prison avec ses Cathéchistes.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1703.

On rendit compte à Sexsaeb de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchaînerent contre les auteurs de la persécution qui avoit été suscitée aux Chrétiens ; d'autres , au contraire , lui écrivirent que si on les délivroit de prison , il falloit absolument les chasser du Pays. Les menaces recommencèrent comme auparavant , de la part de ceux-ci , & ils ne cessèrent de dire au Pere , que son supplice n'étoit que différé pour peu de tems. Il se trouvoit si foible , qu'il ne pouvoit presque plus se soutenir. Le Capitaine de la Forteresse , craignant pour sa vie , vint le presser d'accepter quelque nourriture solide , & de prendre l'air dans son jardin ; ce qu'il refusa , sous prétexte qu'il lui feroit mal de profiter de cette offre , tandis que ses Disciples étoient dans les fers : le Capitaine les leur ôta le lendemain , pour engager le Pere à manger des mets

La confian-
ce des Pri-
sonniers
adoucit leurs
ennemis.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1703.

Le Gouver-
neur les fait
remettre en
liberté.

qu'il lui présentoit avec tant d'instances.

La nouvelle de sa détention étant parvenue aux Missionnaires du Maduré, le Pere *Martin* en partit sur le champ pour se rendre au Palais de Sexsaeb, sans crainte de s'exposer lui-même à une rude Prison, dans de pareilles conjonctures. La fermeté avec laquelle il parla à ce Gouverneur, le surprit autant que sa modestie pouvoit lui plaire. Après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda l'élargissement des Prisonniers, qui étoient enfermés depuis un mois. Le Pere *Martin* se mit aussi-tôt en chemin pour Tarcolan, avec une lettre qui contenoit les ordres de Sexsaeb. Le Capitaine Rajapour étoit absent; mais à son retour, le même soir, il mit en liberté les Chrétiens, & conduisit le Pere *Bouchet* avec honneur jusqu'à son Eglise (4).

Etat des au-
tres Missions
du Carnate.
Le Pere de
la Fontaine.

Ces derniers événemens sont confirmés dans une seconde lettre du Pere *Tachard* (5), qui nous apprend en-

(4) Lettre du Pere *Bouchet*, au Rec. XI des Lettres édif. pag. 1 jusqu'à 72.

(5) En date du 30 Septembre 1703. Remarquez que la première, dont M. *Prevost* a don-

core quelques circonstances de la Mission des Peres Mauduit & de la Fontaine. Ce dernier, comme on l'a vû, étoit à Ponganour, où, sous la protection du Prince mineur, & de la Princesse Régente, son ayeule (6),

né l'extrait, n'est que du 4 Février; ainsi celle du P. Bouchet, qui est confirmée par la seconde, ne peut pas contenir les mêmes événemens que la premiere, comme cet Abbé l'a cru; fondé apparemment sur ce que les Lettres en question ne sont point rangées dans l'ordre de leurs dates; mais il suffit de les lire pour se convaincre du contraire, Rec. VI, page 229. Rec. V, page 239, & Rec. XI, page premiere.

(6) Suivant le Pere Mauduit, c'étoit l'Alvadar, ou Premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue. Le jeune Prince se tenoit presque toujours enfermé dans la Forteresse avec la Princesse sa Mere, & non son Ayeule. Il leur donne aussi les titres de Roi & de Reine. Le Pere Mauduit devoit être sans doute mieux informé que le Pere Tachard, qui n'avoit pas été, comme lui, sur les lieux. Mais il ne faut point se former une trop grande idée de ces Rois & de ces Reines, ni même des Princes, des Princesses, des Cours & des Palais, dont les Missionnaires

parlent si souvent dans leurs Lettres; apparemment parce qu'ils manquent d'autres termes. On peut les apprécier, en général, sur le trait suivant, d'un de ces Peres. « De tous les Prin-
ces du Carnate, dit le P. le Caron, » je n'en con-
nois pas un seul qui soit
» de la premiere Caste.
» Quelques-uns mêmes
» sont d'une Caste fort
» obscure. De-la vient
» qu'il y a des Princes,
» dont les Cuisiniers se
» croiroient dés-honorés,
» s'ils mangeoient avec
» les Princes qu'ils ser-
vent, & leurs parens
» les chasseroient de leurs
» Castes ». *Lettres éusf.*
Rec. XVI, page 136.

ses premiers travaux avoient été suivis d'un bonheur si extraordinaire, que selon l'expression du Pere Tachard, » on pourroit bien-tôt l'appeller l'*A-* » *pôtre des Brames*, en ayant plus baptisé lui seul, en huit mois, que tous les Missionnaires du Maduré en dix ans (7) ». Mais il eut aussi sa part aux opprobres. Les Brames de Pongannour jaloux de ses progrès, résolurent de le faire chasser de son Hermitage. Dans cette vûe ils engagerent des Néophytes, de leur Caste, à l'accuser de quelque crime imaginaire. Après bien des humiliations, la persécution avoit cessé, & la considération du Missionnaire n'en étoit devenue que plus grande (8).

Le P. Mauduit.

Le Pere Mauduit, après son retour à Carouvepondi, fut mis en prison, d'où il écrivoit au Pere Tachard, » qu'il » avoit été déponillé, battu, baffoué » & meurtri jusqu'à la mort, avec ses » bons Catéchistes (9) ».

1709.

En 1709, le Pere Mauduit étoit Supérieur de cette Mission. » Depuis » qu'il y est, dit le Pere de *la Lane*,

(7) Première Lettre du Pere Tachard, 4 Février 1703. Rec. VI, page 248.

(8) Seconde Lettre du même, 30 Sept. 1703. Rec. V page 242.

(9) Ibid. page 244.

» les Bames & les Maures ne l'ont
 » guère laissé en repos ; ils l'ont sou-
 » vent emprisonné & battu d'une ma-
 » niere cruelle ; ils l'ont insulté dans
 » ses voyages ; ils lui ont enlevé ses
 » petits meubles , & pillé plusieurs
 » fois son Eglise ; mais son courage &
 » son intrépidité l'ont mis au - dessus
 » de toutes ces épreuves. Il a baptisé ,
 » & baptise encore tous les jours un
 » grand nombre d'Infidèles «.

» Le Pere de la Fontaine , ajoute le
 même Missionnaire , » a travaillé dans
 » le commencement avec beaucoup de
 » succès , & a conféré le Baptême à
 » grand nombre d'Idolâtres ; mais dans
 » la suite , la jalousie des Bames lui
 » suscita bien des embarras , dont il
 » s'est tiré par sa patience & sa sages-
 » se. Il s'est depuis avancé dans les
 » terres du côté de l'Ouest , où la Foi
 » commence à faire de grands pro-
 » grès «.

» Le Pere *le Gac* , Missionnaire du
 » Maduré , est allé joindre le Pere de
 » la Fontaine. A peine étoit-il entré
 » dans le Carnate , que les Maures le
 » mirent en prison , où il eut beaucoup
 » à souffrir pendant un mois. Il en a
 » toujours été persécuté depuis ; mais

SUPPL A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.

1709

Le P. de la
 Fontaine s'a-
 vance à
 l'Ouest.

Il y est joint
 par le Pere le
 Gac.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.
T. I.

1709.

» sa fermeté & son zèle lui ont fait
» surmonter toutes ces difficultés, &
» je ne doute point qu'il ne fasse de
» grands fruits dans cette nouvelle
» Mission «.

Le P. Petit. » Enfin, le Pere *Petit*, se trouve
» dans un poste un peu moins exposé
» à la fureur des Infidèles. Cependant
» il ne laisse pas d'éprouver de tems
» en tems des contradictions de leur
» part. Son Eglise est, de tout le Car-
» nate, celle qui a le plus de Chré-
» tiens (10) α.

Le P. de la
Lane remplace
le P. Boucher
à Tarcolan.

Dans cette lettre, ni dans une au-
tre précédente, qui ne contient aucun
éclaircissement historique, le Pere de
la Lane ne parle pas du Pere Boucher
(11), quoiqu'il eût passé trois ans
dans sa Mission de Tarcolan, où il dit
avoir été aussi en butte à la malice des
Gentils, & aux vexations des Maures,

(10) Lettre du Pere
de la Lane, 30 Janv.
1709, *ubi sup.* Rec. X,
pag. 43 & suiv. Il ne
nomme pas cette Eglise;
mais on apprend, par une
Lettre du P. *Barbier*, que
c'étoit celle de *Pimneypan-
di*; & que le Pere *Petit*,
qu'il y remplaça, en par-
tit l'année suivante 1710,
pour retourner en France.

(11) Il étoit repa-
sé en France; d'où il re-
vint dans la suite au Car-
nate, comme on le verra
ci-dessous. Le Pere de la
Lane dit expressément
qu'il n'y avoit alors que
les quatre Missionnaires
nommés dans sa Lettre,
& qu'il faisoit le cin-
quième.

dont le Camp n'étoit qu'à une demi-journée de son Eglise, située auprès de la Ville. Il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eût été battu cruellement à coups de fouet, & chassé de son Eglise (12): Le récit de son aventure peut faire prendre une idée des embarras que les Missionnaires s'attirent le plus souvent par leur propre faute.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1709

Un jeune Brame, orphelin, s'étant jetté entre les bras du Pere de la Lane, pour trouver sa subsistance, les Brame de Tarcolan s'adresserent au Gouverneur de la Province, pour lui demander justice contre le Missionnaire, qu'ils accusoient d'avoir enlevé l'enfant avec violence. Aussi-tôt le Gouverneur le fit saisir par ses Gardes, qui, après l'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, le conduisirent en sa présence. On le condamna d'abord au fouet, sans vouloir l'entendre. Un Gentil, touché de compassion, sollicita vivement sa grace, & l'obtint du Gouverneur, qui s'étoit flatté de irer quelque argent du Missionnaire; mais celui-ci n'ayant rien à lui offrir,

Avanture
qui lui arrive.

(12) Ce bon Pere auroit parlé plus juste, s'il eût dit qu'il n'avoit pas tenu à lui, que ces dis-
cours ne lui fussent arrivés.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1709.

il le renvoya , sans pousser plus loin les choses. L'enfant fut rendu aux Bramez , qui , pour le purifier , le firent jeûner trois jours , le frotterent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache , & le laverent cent neuf fois ; après quoi , l'ayant revêtu d'un nouveau cordon , qui est la marque distinctive de leur Caste (13) , ils le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie (14).

Mission du
P Barbier à
l'entrée du
Carnate.

1711

L'ordre des tems , & le rapport des circonstances , place ici la lettre du Pere *Barbler* , qui étoit entré , au mois de Mars 1711 , dans le Carnate. Cette lettre s'adresse au Pere *Perit* , que le Pere *Barbier* avoit remplacé dans le gouvernement de la Mission de *Pinnepundi* , (15) dont le premier étoit

(13) Nous employons à dessein cette expression générale. On se rappellera ici les fameuses disputes que le cordon des Bramez a fait naître , pour savoir si son usage est purement civil , ou superstitieux. Les Jésuites soutiennent le premier , & leurs Adversaires le second. Ils ont sous raison ; car le cordon est en effet un signe de Noblesse , mais d'une Noblesse qui prétend

être sortie du Dieu *Brumma* , dont les Missionnaires , déguisés en *Sanias* , se sont nécessairement passer pour les Descendants , dans l'esprit des Idolâtres. Il est étonnant qu'on ait pu disputer si longtemps , & avec tant d'opiniâtreté , sur une chose si claire.

(14) Lettres du P. de la Lane , 1705 & 1709. *ubi sup.* Rec. X , pag. 397 , 26 & suiv.

(15) Au Sud de Caronvepondi , sur la frontière du Royaume de *Gingi*.

regardé comme le Fondateur. Il avoit fait construire une Eglise à *Adichene-lour*; mais son Successeur lui marquoit qu'elle venoit d'être entièrement ruinée. Quelques acquisitions qu'il avoit eu le bonheur de faire à Dieu, presque dans le même-tems, l'avoient bien dédommagé, dit-il, de la peine que lui caufoit cette catastrophe. Cependant la conversion d'un Vieillard, Chef d'une grande famille, qui mourut bien-tôt après, muni de tous ses Sacremens, manqua aussi de lui être fatale. Les enfans du défunt, quoique Gentils, vouloient faire enterrer leur pere; mais ses autres parens, qui étoient fort accrédités dans la Bourgade, prétendoient que le corps fût brûlé, suivant la coutume de leur Caste. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tôt à la connoissance du Raja d'*Aneycoulam* (16) à la Cour duquel les Chrétiens avoient de puissans ennemis. Néanmoins la réponse du Raja fut favorable au Missionnaire, qui entreprit quelque-tems après, un voyage à l'Ouest, pour visiter la

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1711.

(16) Ce lieu est apparemment le même que celui qui est nommé, par d'autres, *Ayencoulam*, ou *yenkolam*, Bourg situé à l'Ouest de Carouvepondi.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1711.

Tournée
qu'il fait dans
la Pays.

Chrétienté de *Courtempettey*, & repa-
sant par le Sud, recueillit les débris
de l'Eglise, que le Pere Petit y avoit
bâtie.

Cette tournée lui parut être de près
de quatre-vingt lieues, prenant de-
puis Pinneypundy, jusqu'à *Chingama*,
d'où passant au Sud, par *Adichene-*
jour, & par les habitations qui bor-
dent la rivière de *Ponarou*, on revient
par l'Est de *Gingi*. A son arrivée à
Courtempettey, on lui fit le récit des
outrages & des insultes que le Pere
Mauduit avoit essuyés, quelques an-
nées auparavant, lorsqu'il fut arrêté à
Chingama. Le Pere *Layne*, alors
Evêque de Saint Thomé, Fondateur
de cette Mission (17), & le Pere Pe-
tit, y avoient éprouvé un sort encore
plus rude. On menaçoit le Pere Bar-
bier d'une destinée toute pareille (18);

(17) Elle est sur la
frontière du Maïfour.

(18) Il ajoute; « mais
» Dieu ne prodigue pas
» ces sortes de faveurs à
» tout le monde. Il faut
» les mériter, &c. » Un
moment après il semble
remercier Dieu de ce que
l'orage qui le menaçoit
n'eût pas de suite. Cepen-
dant la confiance étoit

tout à-fait extraordinai-
re. » Il faut, dit-il, que
» les épines, dont ces
» prairies sont toutes se-
» mées, soient bien lon-
» gues & bien aiguës,
» pour ne pas céder à la
» fermeté & à l'assurance
» avec laquelle je les sou-
» le. Il est vrai que la
» vue des lieux consacrés
» par les souffrances des

mais son séjour fut plus tranquille ,
 qu'il ne s'y étoit attendu , sur - tout
 après la conversion d'un fameux Gen-
 til , dont les parens avoient été fort
 irrités.

SUPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.
 1711.

En partant de Courtempettey , le
 Missionnaire prit sa route vers *Tanda-
 rey* , où il dressa un Oratoire sur les
 ruines d'une Chapelle qui fut bâtie
 autrefois par le Pere Jean de Britto ,
 martyrisé dans le Royaume de Mara-
 va. Le Pere Barbier se proposoit de
 relever cette Eglise , dès qu'il en au-
 roit les facultés. Mais il ne paroît pas
 qu'il exécuta ce dessein , puisqu'on
 verra dans la suite que le Pere Bouchet
 y en bâtit une.

A son passage par *Tirounamaley* , il
 fut frappé de la magnificence des Edi-
 fices & des Portiques , que la super-
 stition a consacrés aux Idoles , & à une
 multitude prodigieuse de Singes qu'on
 y nourrit , & qu'on y révere. Il y vit en-

Ce qu'il voit
 à Tirouna-
 maley.

« anciens Missionnaires ,
 » a bien de quoi encou-
 » rager leurs Successeurs ;
 » & en particulier le sou-
 » venir de votre prison ,
 » dans l'endroit même où
 » je passois alors , a beau-
 » coup contribué à me
 » soutenir dans ce voya-

» ge ». Saintes gâscons-
 des ! que nous n'aurions
 garde de tenir pour sus-
 pectes , si le Missionnai-
 res ne les eût démenties
 lui-même. La fin de sa
 Lettre en peut faire juger
 sans partialité.

core, avec douleur, sept ou huit innombrables, que l'impie venoit d'élever à l'honneur des femmes que l'on avoit obligées de se brûler vives, après la mort de leurs maris. Au sortir de Tandarey, le voisinage de Gingi, & d'autres grandes Villes, lui firent garder plus de ménagemens pour secourir les Chrétiens, sans s'exposer à être découvert (19). » Je n'eus plus, dit-il, » d'autre demeure que les bois; enco- » re étois-je obligé d'y faire mes fonc- » tions durant la nuit, me contentant, » pendant le jour, d'entretenir les In- » fidèles, que la curiosité attiroit au » lieu de ma retraite (20) ».

1714.
Retour du
P. Bouchet,
qui s'établit
à Tandcrey.

En 1714, le Pere Bouchet, de re-
tour au Carnate, écrivoit que les Pe-
res Mauduit & de Courbeville, peu
de tems avant leur mort, arrivée de
la façon qu'on l'a rapporté dans une
Note de la page 329 du Tome 38,
avoient élevé une Eglise à Paroupour,
lieu situé au Nord-Ouest de Tarcolan;

(19) Le bon Missionnaire ne se croyoit appa-
remment pas encore digne des *savants* qu'il ra-
choit d'éviter ici, après les avoir recherchées inu-
tilement ailleurs.

(20) Lettre du Pere Barbier, 1 Déc. 1711. *ab-
sup. Rec. XI. pag. 232. jusqu'à 252.*

qui fut presque entièrement ruiné par les guerres. C'est ce qui déterminé le Pere Boucher à en bâtir une autre, au Sud-Ouest de Cangibouran, dans une Bourgade, appelée *Tanderei* (1). Quoique cette Bourgade ne soit qu'à vingt lieues de Pondichery, il dut traverser deux déserts affreux, pour l'atteindre. Le Brame que ce Pere avoit amené à Paris, dans son dernier voyage, lui servoit de Catéchiste. A leur arrivée à *Tanderei*, ils furent presque inondés des pluies, qui tombèrent en abondance. Leur plus grand embarras, pendant six semaines de séjour, étoit de se défendre des Tigres. Ils étoient obligés de tenir toute la nuit de grands feux allumés, pour écarter ces dangereux animaux. L'Eglise de *Tanderei* ne subsista pas long-tems. Les pluies continuelles, qui survinrent ensuite, détremperent ses murs de terre, & elle s'étoit enfin écroulée.

Pere de la Lane (22) s'occupoit

21) Ou *Tandarey*, sur l'extrait de sa Lettre.
ant le Pere Barbier, (22) Il étoit entré,
s'étoit proposé d'y quelques années aupara-
vant, dans la Mission du
Pere Boucher. Voyez
mode. Voyez ci-dessus.

SUPPL. A LA
RECEAION
DU CARNA-
TE.

1709.
Etat des Mi-
ssions au
Nord-Ouest.

Tumulte ex-
cité par les
Dasseris,
contre les
Chrétiens de
Chinnaballa-
baram.

alors de la construction d'une nouvel-
le Eglise, à quatre ou cinq lieues de
la premiere (23).

Depuis ce tems , il n'est presque
plus question, dans les lettres des J -
suites, que de leurs Missions au Nord-
Ouest, qui se sont étendues fort avant
dans les terres. Le Pere le Gac, qui
s'y trouvoit, avec le Pere de la Fon-
taine, nous en fournit les premiers d -
tails (24). Ils remontent à l'année
1709, dans le cours de laquelle, cette
Mission naissante, établie depuis deux
ans à *Chinnaballabaram*, avoit essayé
un des plus violens orages de la part
des *Dasseris* (25), qui se confiant sur leur
puissance & sur la foiblesse du Prince,
résolurent enfin d'éclater, après avoir
v  évanouir toutes leurs trames secret-
tes. Ces furieux s'étant rassemblés en
grand nombre, avec quelques Soldats
du Palais, le jour du nouvel an, de-
vant l'Eglise des Chrétiens, demande-

(23) Lettre du Pere
Bouchet, 2 Oct. 1714.
ubi sup. pag. 325. & suiv.

(24) Dans une Let-
tre du 10 Janv. 1709.
Quoiqu'antérieure à la
précédente, on la range
ici, pour ne point inter-
rompre une narration sui-

vie des mêmes événemens
& des mêmes lieux.

(25) Les *Dasseris* com-
posent une Secte parti-
culiere d'Adorateurs de
Vitchnou, & ce sont les
plus grands ennemis des
Chrétiens.

et fièrement à parler au Missionnaire.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE,
1709.

Le Pere de la Fontaine parut aussi en leur présence, avec cet air affable qui lui étoit si naturel, & leur fit quelques exhortations, auxquelles les Disciples des *Gouroux Vitchnouzes* (26), ne répondirent que par des menaces; mais ils en resterent-là par cette fois.

Le lendemain matin, on apprit que Dasseris s'atroupoient de nouveau, plus grand nombre, dans les Places de la Ville: les cris menaçans que pouvoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, dont retentissoit de toutes parts, obligea le Prince, à envoyer aux Missionnaires, deux Brames, pour leur donner avis de cette émeute, & les sommer de sortir au plutôt de la Ville: sans quoi, il lui seroit impossible d'apaiser une Populace soulevée unanimement contre eux. Le Pere de la Fontaine répondit, qu'il respectoit les ordres volontés du Prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne pas rendre, aux Chrétiens, la justice leur étoit dûe.

(26) Ce sont les Prêtres de cette fausse Dîe des Indiens.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1709.

Nouveaux
efforts des
Dasserris.

On protège
les Mission-
naires contre
leurs ennemis

Un moment après les Dasserris, fui-
vis d'une foule immense de Peuple,
vinrent assaillir l'Eglise des Mission-
naires. La cour & une grande place
vis-à-vis, ne pouvant en contenir la
multitude, plusieurs grimpèrent sur
les murailles & sur les maisons voisi-
nes, pour être témoins de la ruine des
Chrétiens. Les Dasserris, armés, crioient
de toutes leurs forces, que, s'ils refu-
soient de sortir du Pays, il n'y avoit
qu'à les livrer entre leurs mains. La
Populace mutinée y joignoit les inju-
res les plus atroces. Tout le monde pa-
roissoit acharné à leur perte, & de tant
de personnes, il n'y en avoit pas une
qui leur portât compassion, ou qui osât
s'intéresser pour eux. Enfin, ils alloient
être sacrifiés à la fureur de leurs enne-
mis, lorsque le Beau-père du Prince,
qui tenoit après lui le premier rang
dans le Royaume, & qui avoit la di-
rection de la Police, envoya des Sol-
dats pour appaiser ce désordre, & dissi-
per les Séditieux. A l'approche de la
nuit, ils se retirèrent en corps dans la
Forteresse: & là, pour intimider le
Prince, ils se présentèrent aux princi-
paux Officiers, l'épée à la main, me-

naçant de se tuer eux-mêmes (27), si l'on ne chassoit au plutôt les Chrétiens de la Ville & de la Forteresse.

Quoique le soulèvement fût général, que le Beau-pere du Prince fût du nombre des Dasseris, & que le Prince, lui-même, fût fort attaché au culte de ses fausses Divinités, cependant les ordres se donnoient, & on veilloit sous-main à la sûreté des Chrétiens. Ce n'est pas qu'on quittât le dessein de les chasser de la Ville; au contraire, ils reçurent coup sur coup plusieurs avis du Prince, qui leur conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fût apaisée, parce qu'il ne se croyoit plus le maître de contenir la Populace. Les Missionnaires firent remercier le Prince de cette attention; mais ils ne jugerent pas à propos de déférer à ses conseils, attendu que leur retraite leur ôtoit pour jamais l'espérance du retour, & celle de s'avancer un jour vers le Nord, puisqu'on eût pris de-là occasion de les

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE

1769.

Ils refusent
d'abandon-
ner leur Eglise.

(27.) C'est une des menaces ordinaires aux Religieux Gentils, qui l'exécutent bien aussi quelquefois, quoique fort rarement; mais les Peuples, dans la crainte de s'attirer la colere de leurs Dieux, si un pareil malheur arrivoit par leur faute, ne manquent presque jamais de les satisfaire.

chasser pareillement de *Devandapallé*, où ils avoient aussi déjà une Eglise. On savoit d'ailleurs que les Prêtres Gentils de *Chillacatta* (28), petite Ville éloignée de Chinnaballabaram ; d'environ trois lieues, avoient formé le dessein d'expulser entièrement les Chrétiens du pays, & de détruire leurs Temples. Ces considérations, & beaucoup d'autres, déterminèrent les Missionnaires à souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on leur proposoit. Ainsi ils firent réponse, à ceux qui vinrent de la part du Prince, qu'ils étoient dans la résolution de n'abandonner leur Eglise qu'avec la vie.

Les principaux de la Ville s'intéressent pour eux.

Cependant le tumulte, qui continuoit à croître, leur faisoit craindre à tous momens de se voir livrés aux Dasseris, ou chassés honteusement & par force de la Ville. Mais plusieurs des principaux Habitans, que la seule curiosité avoit d'abord attirés près de l'Eglise, furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le Pere de la Fontaine, qu'en le quittant, ils lui donnerent parole de s'employer

(28) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. C'est peut-être *Cetta-Cotta*.

à faveur des Chrétiens. Bien-tôt on cessa de les inquiéter, & le calme paroissoit rétabli dans les esprits, lorsque les Prêtres Gentils firent publier, dans toute la Ville, une défense de donner du feu, ou de laisser puiser de l'eau à ceux qui viendroient à l'Eglise: & par-là les nouveaux Chrétiens étoient chassés de leurs Castes; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs Parens, ni avec ceux qui exerçoient les Professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication, ils étoient déclarés infâmes, & obligés de sortir de la Ville. Les Disciples des Gouroux couroient dans toutes les maisons, pour jeter l'épouvante parmi les Chrétiens. L'orage n'étoit pas encore cessé, au moment que le Pere le Gac finissoit sa lettre (29). Une autre relation de ce Pere nous apprend, que la Mission de Devandapallé, où il étoit destiné, essuya à son tour, un petit orage, qui lui fut aussi suscité par les Dastieris de la même Ville. Cette persécution commença vers la fin d'Août 1710, & ne fut interrompue, au bout

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1709.

Triste revers
qu'éprouvent
leurs Disci-
ples.

Autre ora-
ge contre les
Chrétiens de
Devandapal-
lé.

1710.

(29) Lettre du P. le Gac, 10 Janv. 1709.
Rec. X, pag. 253 à 267.

278 SUPPL. AU TOM. XXXVIII
de deux mois que par un ordre du
Prince, qui permettoit aux Chré-
tiens le libre exercice de leur Religion
(30). Mais trois ans après, ils en éprou-
vèrent une plus rude, dont on rappor-
tera incessamment les circonstances.

Dans cet intervalle, le Pere d'A-
cunha, Missionnaire Portugais du
Maïssour, fut la victime de la fureur
des Dasseris, qui devenoit générale
contre les Chrétiens de tout le Pays.
L'ancienne Eglise, que ce Missionnai-
re avoit sur les Terres du Roi de Ca-
gonti, ayant été brûlée par les Maures,
il venoit d'en faire construire une nou-
velle, où, pendant qu'il célébroit sa pre-
mière Messe, qui fut aussi la dernière,
on vit arriver une troupe de Dasseris,
avec des bannières, des timbales &
des hauts-bois. Le Magistrat de la
Bourgade, qui avoit permis l'ouver-
ture de l'Eglise, fit partir aussi-tôt un
Exprès, pour informer la Cour de ce
qui se passoit, & en rapporter des or-
des. Il étoit adressé au *Delavvay*, ou
Général des troupes du Royaume,
qui, peu de tems auparavant, avoit
fait au Pere d'Açunha, une réception
des plus gracieuses, & l'avoit assuré

(30) Autre Lettre du même, 1 Déc. 1714. Rec.
XIV, pag. 228 & suiv.

de sa protection. Mais les Dasseris n'attendirent pas sa réponse, pour entrer dans l'Eglise. Ils coururent d'abord au Pere, qui fut roué de coups, & traîné devant le Gourou, Chef de la Religion dans ces Quartiers. Celui-ci étoit assis sur un tapis, & faisoit paroître autant d'orgueil & de colere, que le Missionnaire montrait d'humilité & de constance. Après beaucoup de question sur sa Religion & sur celle des Gentils, le Gourou prit à témoin les Magistrats de la Bourgade, des Blasphêmes que le Pere d'Acunha avoit proférés, suivant lui, contre leur divinité principale. On l'eût sans doute fait mourir sur le champ, si quelques Gentils, touchés de son état, n'eussent conjuré le Gourou, de lui épargner un reste de vie, qui ne devoit pas être de longue durée. On le fit partir le même soir, sous l'escorte de quelques Gardes, qui avoient ordre de ne point le quitter, qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Pere, voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que l'Express qu'on avoit envoyé à la Cour ne revenoit pas, jeta un tendre regard sur son Eglise,

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1710.

Il meurt de
ses blessures.

dit adieu à ses Chrétiens, qui fondoient en larmes, & partit à pied, pour aller coucher à une autre Bourgade, où il avoit aussi des Néophytes. Ce fut là que ses douleurs se firent sentir plus vivement; il s'en trouva si accablé, que ne pouvant plus se soutenir, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati*, lieu de sa résidence ordinaire. Il expira dix-huit jours après entre les bras du Pere de *San Jago*, Auteur de la Relation de sa mort, & son successeur dans cette Mission. On lui avoit donné, dit-il, plus de deux cens coups de bâtons, ou d'épée; de sorte qu'il étoit surprenant, que ce Pere eût pu survivre tant de jours à ses blessures.

Punition de
ses Persé-
cuteurs,

Le Delavvay fut si touché de la mort du Pere d'Acunha, qu'il fit emprisonner le Gourou, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On assura le Pere de Saint-Jago, qu'il s'étoit retiré de la prison par l'intercession de quelques Brames, favoris du Prince, après avoir payé soixante pagodes; mais que, poursuivi par la Justice Divine, il avoit trouvé sa maison en deuil pour la mort de son

son fils , qui venoit de se tuer , en combattant dans un puits. A l'égard des Dasseris , complices de l'assassinat du Pere d'Acunha , on les condamna à des amendes applicables à la guérison des Chrétiens , qui avoient partagé l'infortune de leur Missionnaire ; mais soit que ces amendes n'eussent pas été levées , soit qu'on les eut employées à un autre usage , les Chrétiens n'en ressentirent aucun soulagement. » Le » Delaway , ajoute le Pere de Sant Jago , » leur a fait encore annoncer , » qu'un autre frere du Défunt vient » droit prendre sa place à Cagonti , » & que non-seulement il lui en donnoit » la permission , mais de plus qu'il » prenoit la chose à cœur. Le Pere » Supérieur pourra y faire un tour , » & je crois qu'il sera bien reçu des » Seigneurs du Pays , & d'une grande » partie du Peuple , qui souhaitent ardemment d'y voir un Missionnaire (31). Ce Supérieur fit , en effet , quelque tems après , dans ces Quartiers , un voyage dont on trouvera les circonstances dans la Relation suivante du Pere le Gac , qui confirme aussi la

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNAGE
TE

1713

(31) Lettre du Pere de Sant Jago , 8 Août 1711
Rec. X. pag. 98 à 113.

1713.

catastrophe du Pere Emmanuel d'A-
cunha, » lequel, dit-il, fût si maltraité
» des Dasseris, à deux journées &
» demie de Chinnaballabaram (32),
» qu'il mourut peu de jours après de
» ses blessures ». Il ajoute, que l'Ar-
chevêque de Cranganor venoit de fai-
re les informations d'une si glorieuse
mort (33).

Nouvelle
édition des
Dasseris à
Devandapal-
lé.

Le Pere le Gac, qui étoit parti
de Devandapallé, au commence-
ment du mois de Mai 1713, pour
Chruchnabouram, à trois journées de-
là vers le Nord, y reçut avis d'un
nouveau tumulte que les Dasseris
avoient excité dans la premiere de
ces deux Villes. Il se hâta d'y retourner,
pour fortifier ses Néophytes, dont la
constance avoit déjà mérité ses élo-
ges. En arrivant à Ponganour, il y
reçut des Lettres du Pere *Platel*, Su-

(32) Ce sont ces rapports qui nous engagent à
placer ici la Relation du Pere de Sant Jago, quoi-
qu'elle appartienne proprement à l'Histoire des
Missions de Maissour; mais outre la liaison des faits,
on doit remarquer encore, que la Carte de M.
d'Anville, dressée sur celles des Jésuites, place
Cagonti & Capinagati dans le Carnate, en chan-
geant un peu les noms. C'est *Cagonti* & *Capigana-
ti*, suivant ce Géographe.

(33) Lettre du Pere le Gac, 1 Déc. 1714, *ubi
supi* pag. 290.

périeur de la Mission de Maïssour, qui étoit à *Cotta-Cotta*, Ville de la dépendance des Maures, à trois lieues de Devandapallé, & qui lui donnoit avis de ce qui se passoit dans cette Mission. Le Pere le Gac se rendit aussi-tôt auprès de lui pour le remercier de ses peines, & le consulter sur la conduite qu'on devoit tenir dans des circonstances si critiques. Il fut de la bouche de ce Supérieur, que depuis plus de six mois, les Dasseris de Maïssour tâchoient d'exciter un orage dans sa Mission; qu'ils avoient écrit des Lettres circulaires à tous ceux de leur Secte; qu'ils s'étoient attroupés à *Cotta-Cotta*; & que le Gouverneur Maure, informé de leurs desseins, avoit invité le Pere à venir disputer avec eux; mais que pas un Dasseris n'ayant osé paroître, le Gouverneur, outré de cette conduite, avoit ordonné que si ces Payens s'assembloient encore, on chariât les plus mutins de la Troupe. Sur cet ordre, ils s'étoient retirés à Devandapallé, où ils espéroient plus de succès de la foiblesse du Gouvernement. Ces furieux y avoient commis toutes sortes de désordres, tant dans l'E-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713,

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1742.

glise que dans les Habitations des Chrétiens. Ceux-ci coururent au Palais pour demander justice d'une pareille violence. On les y fit attendre jusqu'au soir, exposés aux raileries & aux insultes des Dasseris; enfin le Prince leur fit dire qu'ils pouvoient se retirer, & qu'il examineroit leur affaire. Le lendemain les Dasseris, que le silence du Prince sembloit en quelque façon autoriser, recommencerent leurs outrages, & se rendirent maîtres de l'Eglise, dont ils chasserent une famille Chrétienne de Brames, qui y demeuroit, & y établirent des familles de leur Secte.

Retour du
Pere le Gac
dans cette
Ville.

Les Chré-
tiens sont ex-
posés à leur
haine.

Le Pere le Gac brûloit d'impatience de se rendre auprès de ses Néophytes; mais les Gardes avoient défense de ne laisser entrer aucun Missionnaire dans la Ville. Cependant il trouva moyen de s'y introduire la nuit, sans être reconnu. Le matin il parut sur une éminence à l'entrée de la Forteresse, où les Dasseris, bientôt avertis de son arrivée, le traitèrent avec les dernières indignités. Il porta ses plaintes aux Ministres du Prince, offrant même de débattre la cause des Chrétiens contre les Dasse-

feris, qui n'eurent garde d'accepter le défi. Après avoir passé deux jours & une nuit dans le même lieu, exposé aux injures de l'air, sans autre nourriture que quelques poignées de riz sec. Missionnaire fut obligé de se retirer, pour faire place à une procession de Gentils, dont on vouloit le forcer d'honorer l'Idole.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713.

Un ancien Brame, qui avoit du crédit auprès du Prince, s'en servit en faveur du Missionnaire ; mais un autre Brame plus puissant s'étant déclaré hautement contre les Chrétiens, il n'y eut plus personne qui osât s'intéresser pour eux. Dès-lors les Dasseris se crurent en droit de tout entreprendre. Le Prince régnant étoit encore fort jeune & son Beau-pere, qui commandoit ses Troupes, n'aimoit pas les Chrétiens. Ce fut par son ordre qu'on en arrêta quelques-uns, tandis que les Dasseris, accompagnés des Archers de la Ville, parcoururent de nouveau les maisons des autres, & leur ordonnerent, de la part du Prince, de renoncer à la Foi, ou de sortir de la Ville. Cet ordre fut encore accompagné de plusieurs mauvais traitemens. Mais les Dasseris

Ordre aux
Chrétiens de
se retirer ail-
leurs.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713

Protection
que leur ac-
corde le Na-
bab d'Arcate.

épargnoient au moins la vie des nou-
veaux Chrétiens, & ne cherchoien-
qu'à les mettre dans la nécessité de
rentrer dans le Paganisme, ou d'a-
bandonner la Ville.

Comme le Pere le Gac  a-
gnoit rien auprès du Prince, il s'adres-
sa au Supérieur de Maïssour, qui
étoit encore à Cotta-Cotta, pour le
prier d'aller une seconde fois à l'Ar-
mée de Maïssour, dont il connois-
soit les principaux Chefs, afin d'y
ménager de la protection. Il le fit;
mais pendant huit jours qu'il resta au
Camp, il ne put rien obtenir. D'un
autre côté, le Pere de la Fontaine,
Supérieur de la Mission du Carnate,
& chargé du soin de la Chrétienté
que gouvernoient les Peres Mauduit
& de Courbeville, morts depuis peu,
crut que le meilleur moyen d'arrêter
le cours de cette persécution, étoit
de s'adresser au Nabab d'*Arcadou* (34),
& de solliciter des Lettres de recom-
mandation pour le Prince de Devan-
dapallé. Il eut recours à un François,
nommé *M. de S. Hilaire* (35)

(34) Ou d'*Arcate*. C'étoit le Viceroi qui com-
mandoit dans ce Pays pour le Grand Mogol.

(35) Gentilhomme Gascon, à qui son zèle pour

que son habileté dans la Médecine avoit mis en grande réputation auprès du Neveu (36) du Nabab. Il obtint des Lettres de recommandation , qu'il porta aussi-tôt lui-même à Devandapallé , d'où le Pere le Gaç avoit été obligé de sortir deux jours auparavant. Son zèle le conduisit auprès de quelques Chrétiens qui s'étoient retirés dans des cavernes. Il y fit rencontre du Pere Platel , qui , au retour de l'Armée de Majour , s'étoit rendu en ce lieu dans les mêmes vues de consoler & de fortifier ces Néophytes. Le Pere de la Fontaine y vint peu après. La Lettre du Nabab , qu'il avoit remise au Prince de Devandapallé , n'ayant produit aucun effet , les trois Missionnaires dépêcherent sur le champ un Exprès à M. de S. Hilaire , pour lui en demander une seconde , qui eut encore le sort de la première. Ainsi il n'y eut pas d'au-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-

TÉ.

1713

Elle ne produisit aucun effet.

la Religion , avoit mérité d'être fait Chevalier de l'Ordre de Christ , par le Viceroy de Portugal , au nom du Roi son Maître. C'est le Pere de Bourzes , qui nous fournit cette circonstance. *Lettres édif. Rec. XIV. pag. 470.*

(36) Suivant le même Pere de Bourzes , il se nommoit *Baker Saibu* , & étoit Gouverneur de la forte Place de Velour dans le Carnate.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713.

On obtient
de nouvelles
recommanda-
tions plus ef-
ficaces.

tre parti à prendre pour les Mission-
naires, que de permettre aux Chré-
tiens de se retirer dans quelque autre
Ville.

Cependant, comme la perte de
la Mission de Devandapallé pouvoit
avoir des suites plus fâcheuses, on
n'en jugea pas moins nécessaire de
tenter les derniers efforts pour réta-
blir les choses. Le Pere de la Fon-
taine retourne à Velour, auprès de
M. de S. Hilaire, dont il obtint de
nouvelles Lettres, que le Missionnai-
re porta au Nabab, qui s'avançoit
avec son Armée contre le Maïssour.
Il la trouva campée aux portes de
Devandapallé, & ce fut là qu'il pré-
senta ses Lettres. Le Nabab lui fit
un accueil distingué. Au bout de deux
jours, il lui annonça qu'il pouvoit
retourner dans son Église de Devan-
dapallé, & il ordonna qu'on l'y con-
duisît sur un de ses Éléphants. Ce
fut ainsi que le Missionnaire entra
dans la Ville, au son des instrumens,
& accompagné de quelques *Chofdars*,
ou Huissiers du Nabab. Les Dasseris,
qui ne purent voir son triomphe
qu'avec dépit, chercherent de leur côté
de la protection dans l'Armée du

Opposition
des Dasseris.

Nabab , auprès d'un Brame en crédit ,
 qui là dessus fit prier le Pere de la
 Fontaine de l'aller trouver au Camp.

SUPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.

1734

Après diverses questions , il lui déclara , que s'il enseignoit désormais sa nouvelle Loi aux Indiens , il lui feroit couper le nez & les oreilles. Cette défense , qui fut bien-tôt publiée par les Dasseris , empêcha le Prince de Devandapallé de recevoir les Chrétiens dans la Ville. On recourut encore au Nabab ; mais il fit entendre qu'il n'en avoit déjà que trop fait , & qu'il ne vouloit plus être importuné sur cette affaire. Un Colonel Maure suppléa au refus de son Chef , en ordonnant à l'Envoyé de Devandapallé , d'écrire au Prince , que le Nabab & les principaux de l'Armée vouloient qu'on fit justice aux Chrétiens. La réponse du Prince de Devandapallé , fut qu'il avoit donné leurs maisons , & qu'il ne pouvoit plus les reprendre ; mais qu'il leur permettoit d'en bâtir de nouvelles. Ce fût ainsi que les Missionnaires rentrèrent en possession de leur Eglise.

Les Chré-
 tiens recom-
 vinent leur
 Eglise.

Dans le même tems , l'Armée de
 Maissour leva le siege de devant la

Levée du
 Siège de
 Chinnaballa-
 baram.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713.

Ville de Chinnaballabaram , où, comme on l'a vû , les Chrétiens avoient aussi une Eglise , que le Pere de la Fontaine fut obligé de faire démolir , à l'approche des Ennemis. Quoique cette Ville ne fût entourée que d'un fossé & d'un rempart de terre , l'Armée ennemie , composée de cent mille hommes , y fut arrêtée neuf mois sans pouvoir la prendre. Les tranchées des Assiégeans consistoient en des parapets de terre & de bois , plantés en forme de pilotis , à l'épreuve du canon. On ne se sert dans ce Pays que de canons de fer , & de boulets de pierre d'une grosseur énorme. On en voit qui ont jusqu'à deux cens coudées de circonférence & même plus. Après neuf mois de siège , les tranchées n'avoient été poussées qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe : ce qui suppose un travail extrêmement pénible. Les Assiégeans avoient fait une sappe pour attacher le Mineur ; mais la mine fut éventrée.

La peste suivit de près la levée de ce siège , & répandit la désolation dans la Ville. Le Pere de la Fontaine , qui y étoit de retour , ne s'oc-

Peste, dont
le Pere de la
Fontaine est
attaqué.

cupoit plus que du soulagement des Chrétiens. Il fut attaqué lui-même du mal contagieux. Le Pere le Gac vola à son secours. Leur état étoit des plus tristes ; logés avec trois de leurs Catéchistes malades , sous un méchant apprentis , qui ne les garantissoit pas des injures de l'air. M. de S. Hilaire , dont le zèle pour les Missionnaires ne se ralentissoit jamais , se hâta d'envoyer , au Pere de la Fontaine , des rafraîchissemens & des remèdes convenables à son état. Il fit partir en même tems son palanquin , avec douze Porteurs pour le transporter près des côtes , où le changement d'air lui fit bien-tôt retrouver ses forces.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713.

Il en réchap-
pe.

Le Pere le Gac , après s'être arrêté quelque-tems à Chinnaballabaram , en partit pour aller visiter la nouvelle Eglise de Chruchnabouram. Il fut attaqué , sur sa route , par six Cavaliers Marates , qui dépouillerent d'abord cinq de ses Catéchistes. Le Missionnaire reçut , dans l'estomac , un coup de hampe , qui ne lui fit qu'une légère blessure. Mais les Brigands le mirent bien-tôt dans le même état que ses Compagnons. L'approche de

Voyage du
P. le Gac à
Chruchnabou
ram.

Il est dé-
pouillé par
des Brigands

1713,

Autre mal-
heur.

la nuit les obligea de se retirer dans un Village voisin, où un Brame fut le seul qui eut la charité de leur offrir quelque assistance; encore ne consistoit-elle qu'en une poignée de grosse cassonade & autant de farine, pour en faire leur repas. Le Pere le Gac resta deux mois à Chruchnabouram, dont l'Eglise qui étoit la meilleure de cette Mission, fut peu après réduite en cendres, & rebâtie ensuite par les soins du Pere de la Fontaine.

Continua-
tion des mou-
vemens à De-
vandapallé.

Depuis le rétablissement des Chrétiens à Devandapallé, les Dasseris n'avoient point cessé de faire de nouveaux efforts, pour les en chasser une seconde fois. Mais sur la fin du mois d'Octobre de cette année, ils firent une tentative encore plus éclatante que la première. C'est le tems où les Gentils de ces Quartiers vont à *Tiroupati*, le plus célèbre Pélerinage qu'il y ait aux Indes, & où les Peuples accourent de plus de soixante lieues à la ronde (37). Les Dasseris

(37) Voyez au Tom. 38, pag. 350, où M. Prévost, contre son original, avoit écrit *Terassadi*, pour *Terepadi*, ou plutôt *Tiroupati*. Dans la Carte de l'Indoustan de M. Bellin, on distingue *Teressadi*, & *Tirupatti*, sans compter encore *Tripeti*, beaucoup plus au Nord-Ouest, & qui doit être

feris arrêterent ceux de leur Secte qui passaient par cette Ville, afin d'exciter une sédition générale: ils sollicitèrent l'appui des principaux Marchands & des Chefs des Troupes. Enfin, ils n'attendoient plus que l'arrivée d'un fameux Dasseris, pour faire main-basse sur les Chrétiens. Ce Héros de leur Secte arriva avec sa Troupe, & fut conduit en pompe au Palais. Le Prince donnoit, ce jour-là, un repas aux Dasseris, en l'honneur de Vitchnou; coutume qu'il observoit régulièrement deux fois chaque mois, le 11 & le 27 de la Lune. Ces mutins refuserent de manger, si on ne leur promettoit de chasser les Chrétiens de la Ville. La réponse du Prince ne fut pas favorable; mais ils n'en mangèrent pas moins, &

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA
TE.

1713.

cette célèbre Pagode. Nous ne savons lequel des deux, de l'Historien ou du Géographe, a fourni à l'autre le premier de ces noms, qui ne se trouve ni dans les Lettres, ni dans les Cartes des Missionnaires Jésuites. Nous ne déciderons pourtant point si c'est une faute de M. Bellin, qui peut avoir, pour Terassadi, des garants que nous ignorons; mais au moins M. Prévost avoit à parler de Terapadi, & non de Terassadi, supposé que ce soient deux lieux différens, comme l'a crû M. Bellin, qui n'est d'ailleurs pas infallible; témoin le Fort François de Karikal, qu'il avoit placé au Nord de Tranquebar, c'est-à-dire, sans dessus-dessous.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1713.

Menaces des
Dasseris.

bornerent , pour cette fois , leur res-
sentiment à de simples menaces.

Le calme paroissoit renaître , lors-
que les Dasseris , qui ne s'étoient re-
nus tranquilles , que pour mieux con-
certer leurs mesures , s'assemblerent
pour célébrer une de leurs principa-
les fêtes. Leur Chef , les conduisant
par toute la Ville , ne cessoit de crier
qu'il falloit , absolument raser l'Egli-
se des Chrétiens. Ils se rendirent au
Palais , & menacerent le Prince d'une
révolte générale , s'il ne leur accor-
doit leur demande. On leur répon-
dit , que les Chrétiens avoient été
rétablis par ordre du Nabab , qui
pourroit être offensé , si on les insult-
oit ; mais qu'on chercheroit le
moyen de satisfaire les Mécontents ;
pourvû qu'ils prissent patience enco-
re quelques jours.

Le Nabab
accorde aux
Chrétiens
l'étendard du
Mogol.

Ces nouveaux troubles firent ju-
ger , au Pere de la Fontaine , qu'il
falloit recourir au Nabab , pour le
prier de soutenir son ouvrage. Il con-
vint avec M. de S. Hilaire , que le
meilleur parti étoit de demander l'é-
tendard du Mogol , pour mettre leur
Eglise hors d'insulte. Ce n'étoit pas
une chose facile à obtenir ; cependant
la patience & l'activité de M. de S.

Hilaire , triompherent des obstacles.

L'étendart fut accordé , avec une Patente honorable , par laquelle le Nabab déclaroit , « qu'il permettoit aux

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

» *Saniaffis Romains* , de l'arborer

» dans la cour de leurs Eglises de

» Devandapallé & de Ballabaram (38) ».

Deux Cavaliers furent chargés d'ac-

compagner le Missionnaire , pour por-

ter l'étendart au Prince , qui après

bien des délibérations , leur fit en-

fin dire qu'ils pouvoient le placer où

ils jugeroient à propos.

Fureur de

leurs enne-
mis.

Ce dernier triomphe augmenta la

fureur des Dasseris ; ils s'attrouperent ,

& chercherent à soulever la Milice &

le Peuple. Leur Chef , voyant ses ef-

forts inutiles , conduisit sa Troupe

à la Pagode de la Ville , qui est dans

la Forteresse ; il déclara qu'il n'en

fortiroit point qu'on ne lui eût don-

né satisfaction , avec menaces , au

cas de refus , d'assembler , dans peu

de jours , plus de dix mille Hommes ,

au moyen desquels il ravageroit le

Pays. L'exécution de ces menaces n'é-

tant pas sans exemple , on tâcha

d'appaiser le Chef , qui n'en de-

(38) C'est la même Ville que Chinnaballabaram. Voyez ci-dessous.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

On leur
donne satis-
faction.

Les Chre-
tiens sont
chassés de la
Ville.

vint que plus intraitable. Enfin, il fallut lui promettre que dans deux jours on chasseroit les deux plus considérables familles de Chrétiens, qui avoient renoncé à sa Secte, & on lui tint parole. Bien-tôt ces Murins demanderent le bannissement de six autres familles, qui étoient le soutien de cette Chrétienté naissante, Soit qu'ils l'eussent véritablement obtenu, ou qu'ils se prévalussent du nom & de l'autorité du Prince, ils eurent le pouvoir d'envoyer des Soldats chez tous les Chrétiens; après quoi ils ne garderent plus de mesures, & maltraitoient de coups ceux qu'ils rencontroient dans les rues. La persécution devint générale. Les Dasseris, suivis de Soldats, ne quittoient point ces infortunés, qu'ils ne les eussent conduits hors des portes de la Ville.

Le Pere de la Fontaine se plaignit hautement, au Prince, du mépris qu'on faisoit de la protection du Nabab, & protesta qu'il alloit déchirer, en leur présence, l'étendart qui lui avoit été donné, si l'on n'arrêtoit pas la fureur des Dasseris. Ces paroles firent impression. On parla d'accommodement. Après bien des allées &

des venues, un Brame, favori du Prince, vint annoncer au Pere, qui s'obstinoit à ne vouloir point quitter le Palais, qu'on alloit faire entrer les Chrétiens dans la Ville. A sa demande, cet ordre fut immédiatement exécuté, au grand chagrin des Daseris, qui ne se rebuterent cependant pas encore. On les vit le lendemain, en beaucoup plus grand nombre, marcher en armes vers la Forteresse, criant comme des furieux & protestant qu'ils ne seroient pas contents, qu'ils n'eussent vû couler le sang des Prêtres de la nouvelle Loi. Ils en vinrent jusqu'à empêcher qu'on ne fit, dans la Pagode du Prince, les sacrifices accoutumés, tandis qu'on ne cessoit d'inquiéter les Chrétiens, qui manquoient de tout dans la Ville, parce qu'ils n'avoient plus la liberté d'y travailler pour pourvoir à leur subsistance.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Ils y ren-
trent peu
après.

On ne cesse
de les inquié-
ter.

Les ordres du Prince, en leur fa-
veur, étant si mal exécutés, les Peres
de la Fontaine & le Gac crurent de-
voir lui renouveler leurs instances.
Ils se rendirent, dans ce dessein, à
la Forteresse; mais ils furent arrêtés à la
premiere porte, & repoussés rudement

Les Mission-
naires veu-
lent en vain
se plaindre au
Prince.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Dispute
qu'ils ont
avec trois
Brames.

Les Chré-
tiens sont de
nouveau
chassés.

par les Gardes. La nuit les contrai-
gnit de se retirer à l'entrée d'une Pa-
gode voisine, où ils essayèrent tou-
tes sortes d'avanies de la part de quel-
ques Dasseris, qui étoient instruits de
leur démarche infructueuse. Le lende-
main, trois des plus savans Brames de la
Ville leur furent envoyés par le Minis-
tre du Prince La dispute de controver-
se qu'ils entamerent, avec les Mission-
naires, mérite d'autant moins d'être
rapportée, que ces Brames étoient
de trois Sectes différentes, & par
conséquent peu d'accord entr'eux sur
leurs principaux dogmes. Ils partirent
assez contens des réponses des Mis-
sionnaires, qui restèrent encore trois
jours à l'entrée du Temple. Le qua-
trieme jour, trois autres Brames,
des plus distingués, vinrent, à ce
qu'ils disoient, de la part du Prince,
pour les assurer qu'il leur donneroit
audience, & qu'il termineroit cette
affaire à leur satisfaction. Ils recon-
duisirent les Peres à leur Eglise, où
ils leur réiterèrent les mêmes assuran-
ces : mais quelque instance qu'ils firent
dans la suite, il leur fut impossible d'a-
border le Prince, ni de mettre fin à ces

vexations. Les Chrétiens n'eurent d'autre parti à prendre, que de se retirer ailleurs. C'est ainsi que se passèrent les années 1713 & 1714.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE

1714.

On craignoit, avec raison, que ces troubles ne se communiquassent à Ballabaram, Ville plus considérable que Devandapallé, & qui n'en est qu'à quatre lieues. Lorsque le Pere de la Fontaine y bâtit une Eglise, environ sept ans auparavant, les Dasseris éclaterent, & l'on fut sur le point d'en chasser les Chrétiens. L'ordre en fut intimé aux Missionnaires de la part du Prince; mais l'exécution ne s'ensuivit pas. Malgré les efforts des Dasseris de Devandapallé, il arriva au contraire, que dans le tems même que cette Chrétienté étoit le plus vivement persécutée, celle de Ballabaram faisoit des progrès étonnans. Un grand nombre de familles y avoient, depuis, reçu le Baptême, & entr'autres plusieurs d'une des premières Castes parmi les *Chou-tres*, qui est celle du Prince (40).

Progrès de
l'Eglise de
Ballabaram,

(40) Ces détails ne conviennent qu'à Chinna-ballabaram, dont le Siege est rapporté, par le même Missionnaire, sous les deux noms différens, de sorte que c'est une même Ville.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Etat de cel-
le de Chru-
chnabouram.

Ces conversions sont d'autant plus singulieres, que ceux de cette Caste ont un attachement incroyable pour leurs Idoles (41).

On trouve, dans deux autres Let-

(41) Lettre du Perle Gac, 1 Dec. 1714. Rec. XIV, pag. 128 à 320. Cependant peu s'en fallut, suivant le P. le Caron, que ces Idoles ne perdissent entièrement leur crédit quelques années après. » Dans la Ville de » Ballabaram, dit-il, où » nous avons une Egli- » se (en 1720), le Prin- » ce régnañt fait porter » continuellement un de » ses Dieux sur un pa- » lanquin, précédé d'un » Cheval & d'un Elé- » phant, richement capa- » raçonnés, dont il lui a » fait présent. Le bruit » de quantité d'instru- » mens attire une foule » incroyable d'infideles, » qui viennent adorer l'i- » dole. Par intervalle un » Héraut fait faire silen- » ce, & il récite les louan- » ges de la Divinité.

» L'année dernière, la » Princesse régnañte se » trouva fort mal. Le » Prince, son Mari, eût » recours à toutes les » Idoles, & leur fit faire » des sacrifices, pour ob- » tenir la guérison ; &

» afin de les fléchir, il fit » appliquer, avec un fer » rouge, sur les deux » épaules de cette Prin- » cesse, la figure d'une » de ses principales Di- » vinités. La douleur » abrégéa sans doute ses » jours ; car elle mourut » après cette cruelle opé- » ration. Le Prince en » fut si irrité contre ses » Dieux, qu'il cessa en- » tierement de faire des » fêtes en leur honneur. » Sa colere s'est enfin » adoucie, & le mois » dernier, il commença » une nouvelle fête plus » magnifique que toutes » les autres (Lettre édif. Rec. XVI, pag. 127 & 128). On pense apparemment au Carnate comme par-tout ailleurs, où la foi des prodiges est établie. Ce n'est jamais la faute de l'Idole, si elle n'accorde pas ce qu'on lui demande. Il y a toujours quelqu'un re cause secrète qui empêche le miracle. Voyez-en un exemple remarquable, Tome 43. pag. 342.

tres du Pere le Gac , la suite des progrès de la nouvelle Eglise de Chru-chnabouram , & des travaux de ce Missionnaire. Quoiqu'il ait la modestie de ne pas se nommer , on découvre néanmoins , par d'autres récits , qu'il parle de lui-même. Il avoit pénétré encore plus avant vers le Nord-Ouest , à l'occasion de la conversion éclatante du Chef d'un gros Village , de la Caste des *Rettis* , dont le Pays est éloigné de Chruchnabouram d'environ douze lieues (42).

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-

TE,
1714.

Tout ce Pays , qu'on appelle l'*An-devarou* , étoit gouverné par un Prince nommé *Prasappia Naidou* , qui avoit la réputation d'être également éclairé & inflexible.

Pays de l'*An-devarou*
gouverné par
un Prince sé-
vere .

Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses Forteresses , des Mécontents formèrent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours , & de substituer son frere dans le Gouvernement. Le Prince , averti du complot , partit plutôt qu'on ne s'y attendoit , pour retourner à *Anantapouram* , sa Ville Capitale , & rompit

Exemples
de sa rigueur,

(42) *Damavaran* , Ville considérable , est dans ses environs.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

ainsi les mesures des Conjurés, qui furent tous mis à mort, à la réserve de son frere.

1714.

Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses Porteurs, le croyant endormi dans son palanquin, s'échappèrent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après, il assembla les principaux de sa Cour, & leur demanda quel châtiment méritoient des Serviteurs qui avoient parlé de leur Maître avec mépris. Tous répondirent qu'ils étoient dignes de mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil, ou de quelque amende pécuniaire.

On tâche
en vain de
l'exciter con-
tre les Chré-
tiens.

Ce fut à ce Prince redoutable, qu'un Gourou présenta requête contre les nouveaux Chrétiens Retris : mais ne pouvant point obtenir d'audience, il saisit le moment que le Prince alloit à la promenade, & paroissant devant son palanquin, le corps tout couvert de cendres, & l'épée nue à la main, il se mit à déclamer de toutes ses forces contre les Mission-

naires. Le Prince l'écouta assez froidement, & lui fit dire que les Saniaffis Romains ne demeueroient pas dans ses Terres, mais dans le Pays de Ballabaram, & que c'étoit-là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du Gourou, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux Chrétiens, furent suivis d'une incursion des Marates, qui ravagerent leur Pays. Dans cette dure nécessité, les Rettis convertis s'assistèrent mutuellement les uns les autres, & ceux qui avoient perdu leurs biens, retrouvèrent des secours dans la charité de leurs freres. Des effets si convenables au Christianisme, ne pouvant qu'augmenter leur attachement à ce nouveau culte, ils sollicitèrent vivement le Missionnaire de Chruchnabouram, pour avoir une Eglise au milieu d'eux. La difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince; & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste, pour lui présenter, de sa part, des raisins, qui sont extrêmement rares dans l'Inde. Le Prince reçut le présent, avec

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1714

Incurſion
des Marates.
Charité des
nouveaux
Chrétiens.

Ce Miſſion-
naire deman-
de une Eglise
pour eux.

Le Prince
souhaite de
voir ce Pere,

1714.

Accueil dis-
tingué qu'il
en reçoit.
Description
du Palais.

de grands témoignages d'estime pour le Pere; & lui fit dire, qu'il seroit charmé de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire ne songea plus qu'à se rendre dans le Pays de l'Andevarou.

Le Prince, informé de son arrivée, lui envoya son premier Ministre, pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais, à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Le Prince étoit dans sa grande Salle d'Audience, qui offroit une espece de théâtre, élevé de trois à quatre pieds, dont le toit, en plate-forme, étoit soutenu par de hautes colonnes, & le parterre, vaste & à découvert, embelli de deux Jets-d'eau, l'un au bas du théâtre, & l'autre à soixante pieds plus loin, au milieu d'une belle allée d'arbres. Le théâtre étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé contre un grand coussin en broderie. Il avoit, à son côté, un poignard & une épée, dont les poignées étoient d'agate, garnies d'or. Ses Parens & ses principaux Officiers l'environnoient. Les Brame occupoient

occupoient le fond de la Salle, & le parterre étoit rempli de Soldats & de bas Officiers.

Aussi-tôt que le Prince aperçut le Missionnaire, il se leva; & après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Pere refusa cet honneur, & se plaça deux ou trois pas au-dessous. Les Catéchistes, qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince, une Sphère, une Mappemonde, & d'autres curiosités de cette nature. Ensuite le Pere ayant fait tomber l'entretien sur la Religion Chrétienne, le Prince, qui l'écouta attentivement, suggéra aux Brames de questionner, à leur tour, le Missionnaire, sur ce qu'il pensoit de leur culte. La véhémence, avec laquelle il déclama contre les ridicules Divinités des Payens, excita dans l'Assemblée un murmure confus, qui obligea le Prince de rompre son silence, pour prier le Pere de ne pas pousser plus loin sur cet article. On lui fit plusieurs autres questions, dont les réponses n'embarassèrent pas moins les Brames. Le Prince augmenta leur trouble, en décidant, à l'avantage des

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE'

1714.

Succès de
cette audien-
ce.

Confusion
des Brames.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Le Prince
veut faire bâ-
tir une Egli-
se aux Chré-
tiens.

Chagrin &
mouvemens
des Dasseris.

Missionnaires, une dispute qui avoit duré plus d'une heure. Le lendemain elle recommença, & finit encore de même. Le Prince y seconda le Pere. Il le pressa de venir s'établir dans sa Capitale; mais le Missionnaire se borna à lui demander la permission de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, Village qui n'en est qu'à deux lieues, & où il avoit plusieurs Disciples. Le Prince promit de fournir tout le bois nécessaire, sans épargner même les arbres de son Jardin de plaisance.

Ce monument, qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit pas manquer d'irriter les Ennemis du Christianisme. Aussi les Dasseris s'assemblerent-ils bientôt, en grand nombre, à *Cloumourou*, Village à une demi-lieue de celui de *Madigoubba*, où ils méditoient d'aller mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise. Mais les Brame de ce dernier Village leur persuaderent de différer jusqu'à la réponse du Prince, qu'on avoit informé de leurs griefs. Des Soldats Maures, dépêchés de sa part aux Dasseris, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale, pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y ac-

coururent en foule , tant de la Ville que des Villages. Le Prince fit dire aux Jasseris , qu'ils devoient envoyer leurs plus célèbres Docteurs , pour défendre leur cause contre le Saniaffi Romain , & qu'il prononceroit lui-même entr'eux. Le Missionnaire , ayant appris ces nouvelles , partit sur-le-champ pour Ananapouram , où le Prince le reçut avec les démonstrations d'estime & d'amitié , encore plus grandes que la première fois. Il fit aussi-tôt appeller les Brames , & engagea la dispute , dans laquelle il voulut que le Missionnaire lui laissât presque tout l'honneur de la victoire sur les Brames.

Après l'audience , le Pere , dans la vue de prévenir le Prince sur les oppositions qu'on formoit , de toutes parts , contre le Christianisme , jugea à propos de lui montrer la Patente , que M. de St. Hilaire avoit obtenue du Nabab d'Arcate , quelques années auparavant , dans une occasion à peu près pareille. Le Prince , en finissant la lecture de cette Patente , assura le Missionnaire , qu'il pouvoit compter sur la même protection dans ses Etats. Il réitéra ses ordres pour pousser la construction de la Nouvelle Eglise ,

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.
Ils sont
mandés à la
Cour où le
Pere dispute
avec eux.

Nouvelles
assurances de
protection
que le Prince
lui donne.

SUPPL. A A
RELATION
DU CARNA-
VAL.

1714.

Invitation
que lui fait
un Gouver-
neur Meaur.

Avanture de
ce Pere avec
la femme d'un
autre Gouver-
neur.

& ajouta, en congédiant le Pere, qu'il vouloit assister à la premiere Fête qui s'y célébreroit.

Dans ces entrefaites, le pere reçut, à Madigoubba, deux Députés d'un Prince Maure, Gouverneur de *Manimadougou*, petite Ville qui en est éloignée de dix-huit à vingt lieues. Ce Gouverneur étoit homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un Saniassi Romain enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaita de le voir & de l'entretenir. C'est ce que contenoit sa Lettre, qui étoit écrite sur du papier, semé de fleurs d'argent. Mais le pere, qui savoit que ce Voyage n'aboutiroit à rien, ne crut pas devoir l'entreprendre. La femme du Nabab de *Chirpi*, qui l'invita peu de jours après, fut plus heureuse que le Prince Maure. A la vérité elle joignit à ses instances, la permission de bâtir une Eglise dans l'étendue de son Gouvernement, lui laissant le choix de *Chirpi*, *Colalam*, ou *Cotta-Cotta*, qui sont de grandes Villes fort peuplées; mais elle le prioit de venir lui-même en personne. Le Pere, s'étant rendu à *Cotta-Cotta*, fut aussi-tôt conduit dans l'Appartement de la Prin-

esse Maure, dont le Mari étoit absent, & le Fils aîné détenu à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son Pere eût satisfait à une dette considérable. Cette bonne Dame venoit d'être cruellement la dupe de quelque Faussaire, qui, se vantant de posséder le secret de faire de l'or, avoit trouvé le moyen de lui voler toutes ses pierreries. La perte étoit grande, & la crainte du retour du Nabab causoit à la Dame de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissé persuader que le Missionnaire avoit le véritable secret de faire de l'or, elle le conjura, avec larmes, de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. Son expérience passée ne pouvoit encore la guérir de son entêtement, sur le secret imaginaire de la Pierre philosophale. Le Pere ne put beau dire qu'il n'entendoit rien de cette Alchimie; elle le pressoit encore davantage. Enfin, sans un de ses fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, le Missionnaire n'auroit pas obtenu si aisément la permission de se retirer.

De retour de Madigoubba, après une si plaisante aventure, le Pere se

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Le Prince
d'Ananta-
pouram est
prié d'assister
à une fête de
Chrétien.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1714.

Il y envoya
un de ses pa-
tres.

disposa à célébrer la Fête de Pâques dans sa nouvelle Eglise. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, il lui envoya ses Catéchistes, pour le prier de vouloir honorer l'Assemblée de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'une indisposition l'empêchoit de sortir de son Palais; mais il fit venir un de ses Parents, & il lui ordonna d'assister de sa part à la Fête, avec une nombreuse escorte de Soldats, auxquels il joignit encore ses Artificiers & ses Musiciens. Les Daseris avoient formé le dessein de mettre le feu à l'Eglise; mais ils n'osèrent paroître, & la Fête se passa dans le meilleur ordre.

second
Voyage du
Missionnaire

Quelque tems après, le Missionnaire alla remercier le Prince, qui lui témoigna, d'une maniere obligeante, combien il étoit fâché de n'avoir pû assister à la Fête. On ne parloit alors à la Cour, que du fameux Sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire, par ordre du Prince qui n'avoit pû résister aux sollicitations des Brames. La dépense qu'il fit pour ce Sacrifice, monta à plus d'onze mille livres. Le Pere en prit occasion pour interroger les Bra-

Il dispute
avec les Bra-
mes.

nes sur l'avantage qu'ils pouvoient
 s'espérer d'un tel Sacrifice. L'absurdité
 de leurs réponses lui fournit assez
 d'argumens pour les combattre. La
 fureur se peignoit sur leur visage ,
 tandis que le Prince , attentif à ce
 qui se disoit de part & d'autre , sem-
 bloit ne prendre aucun parti ; mais
 il se divertissoit en secret de l'énig-
 me des Brames. Ce fut la dernière
 dispute que le Missionnaire eut avec
 eux ; & jusqu'aux Pâques suivantes ,
 il ne se passa plus rien de particulier
 si ce n'est quelques allarmes causées ,
 de tems en tems , par les Dasseris.

On ne pouvoit gueres se dispenser
 d'inviter le Prince à cette seconde
 Fête de Pâques. Quoiqu'il eut alors
 la fièvre , il y vint avec un nombreux
 cortège , & assista à toutes les céré-
 monies. Ce Prince avoit un abcès qui
 lui causoit de vives douleurs. Il se
 l'étoit ouvert lui-même , mais avec
 si peu d'adresse - que la plaie paroîs-
 soit incurable aux Médecins Indiens.
 Le Pere lui envoya un peu de bau-
 me , dont il se sentit bien-tôt sou-
 lagé. Il en témoigna sa reconnoissan-
 ce au Missionnaire , qui s'étoit ren-
 du , par son ordre , à la Cour , où

SUPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.

1714.

1715.

Le Prin-
 ce se rend à
 l'Eglise des
 Chrétiens.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNAGE.
TE.

1715.

Le Mission-
naire le gué-
rit d'une ma-
ladie déses-
pérée.

Ce Prince
est égorgé
par une de ses
femmes.

on le retint pendant plusieurs jours. Le Prince étoit campé, sous des tentes hors de la Ville, sur un petit coteau, auprès d'un Mausolée qu'il faisoit construire depuis sa maladie. Cependant l'inquiétude, pour la mort prochaine du Prince, avoit déjà fait place à la joie que caufoit sa convalescence, lorsqu'un événement aussi imprévu qu'extraordinaire, termina tout-à coup sa vie, quatre jours après le départ du Missionnaire.

Vers minuit, après que les Officiers se furent retirés, & qu'on eut posé les Sentinelles à l'ordinaire, il ne resta, dans la tente du Prince, qu'une Concubine, & un jeune Garçon, dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre, lui en déchargea un coup qui porta sur la joue. Le Prince voulut crier; mais un second coup lui coupa la gorge. Au bruit qui se fit, les Gardes entrèrent dans la tente, & trouvant le Prince qui nâgeoit dans son sang, ils saisirent la Concubine, parce qu'ils virent qu'elle prenoit la fuite. Loin de se décon-

carter, elle dit fièrement au Général des Troupes, qui mettoit la main sur elle: » Est-ce donc ainsi que vous faites la garde? On vient d'égorger le Prince; vous en répondrez «.

Cette femme étoit une de ces Danseuses Indiennes, que le Prince avoit achetée de ses Parens. Comme sa première femme étoit stérile, il épousa celle-ci, dont il eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée, qu'ornée, de perles & de diamans. Il lui avoit accordé le titre & les honneurs de seconde femme, & lui donnoit toute sa confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du Prince lui avoit fait espérer de recouvrer bien-tôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouie, par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage, la porterent à ce noir attentat, dont elle ne fut punie, que par une prison perpétuelle, sans doute plus rude pour elle, que le dernier supplice.

La mort de ce Prince fut un coup

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1715.

Son Succes-
seur dissipe
les craintes
des Chré-
tiens.

Entrevue
qu'il a avec
le Mission-
naire.

sensible pour le Missionnaire & pour les nouveaux Chrétiens. On craignoit que les Brames & les Dasseris ne profitassent de cette conjoncture, pour susciter quelque nouvel orage. Mais les premières démarches du successeur, frere du Prince défunt, dissipèrent bien-tôt ces inquiétudes. Comme il revenoit de l'Armée du Nabab de *Cadapa*; & qu'il passoit auprès de *Chruchnabouram*, il fit demander si le *Saniaffi Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée, dans la *Peuplade*, à un Prince étranger, répondirent faussement qu'il étoit à *Ballabaram*. Le Pere, qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le Prince, qui s'étoit arrêté à une de ses Forteresses peu éloignée. Le Prince fut fort sensible à cette marque d'attention; & il assura le Missionnaire, que tant lui que les Chrétiens, pouvoient compter sur son affection, comme ils avoient compté sur celle de son frere. Un mois après, ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute sa Cour, où il invita le Missionnaire de se rendre. L'accueil, qu'on y fit au Pere, fut des plus gracieux.

Après les civilités ordinaires, le Prince, qui étoit allé à sa rencontre jusques dans la rue, le conduisit droit

l'appartement de la Princesse. Une fièvre continue, accompagnée de plusieurs accidens, avoir presque réduit cette Dame à l'extrémité. On avoit épuisé vainement toute sorte de remèdes. Le Missionnaire lui donna de la thériaque & quelques pastilles cordiales, dont l'effet fut si heureux, qu'en peu de jours la Princesse se trouva parfaitement rétablie. Ce succès fut, pour les Chrétiens, un nouveau gage de la protection du Prince : mais on verra, dans la suite, qu'ils n'en jouirent pas long-tems.

La considération de la Mission de Chruchnabouram étoit encore beaucoup augmentée, depuis la réception honorable que le Prince de *Tatimini* (43) avoit faite, en 1718, au Pere de la Fontaine, Supérieur général des Missions du Carnate. Ce Prince, qui, dans un âge encore tendre, montrait une grande pénétration d'esprit, avoit souhaité de voir le Missionnaire. Il

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1715.

Il lui fait
une réception
favorable.

Le Pere s'assure de sa protection, en guérissant la Princesse.

1718.

Accueil distingué que le Prince de *Tatimini* fait au Pere de la Fontaine.

(43) Sa résidence est à quatre ou cinq lieues au Nord de Chruchnabouram.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1718.
Mort de ce
Millionnaire.

l'écouta avec autant d'attention que de plaisir , & pendant les trois jours qu'il le retint à Tatimini , il lui donna des marques de bonté , & même de respect , qui surprirent toute sa Cour. Mais le Pere de la Fontaine n'eut pas la satisfaction de recueillir d'autres fruits de cette visite , étant mort la même année , extrêmement regretté des François & des Malabares , qui le regardoient comme le Fondateur de la Mission du Carnate , sur-tout de celle de Chruchnabouram , située au-delà des montagnes.

son éloge.

» Les Eglises qu'il a fondées , dans
» ce Pays , dit le Pere le Gac , seront
» des monumens durables de son
» zèle. Madame la Vicomtesse d'*Har-*
» *noncourt* , sa Mere , lui faisoit re-
» nir , chaque année , une aumône
» considérable , qui le mettoit en
» état de fournir à ces frais. Il est
» difficile de montrer plus de
» courage , plus d'activité , &
» plus de tranquillité d'ame ,
» qu'il en a fait paroître dans diver-
» ses persécutions. Dans celle de Bal-
» labaram , sa douceur charma telle-
» ment les Soldats , envoyés pour le
» prendre , qu'ils furent , tout-à-coup ,

hangés en d'autres hommes; & que se jettant à ses pieds, ils lui demanderent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à son égard.

SUPPL. AYA
RELATION
DU CARNA-
TE

1718.

Dans une autre persécution, où l'on voit soulevé toute la Ville contre les Missionnaires & les Chrétiens, son seul entretien, qu'il eut avec le Chef des Troupes, le convainquit des vérités de la Religion; & sur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut défense d'inquiéter les nouveaux Fideles. On ne sauroit exprimer, avec combien de peines & de fatigues, il a recouvré l'Eglise de Devandapallé, qui nous voit été enlevée. Depuis qu'il fut nommé Supérieur général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans perdre de vue cette Mission (de Chruchnabouram), qui étoit le principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, & il portoit ses vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus la foi Chrétienne (44) «.

4) Deux Lettres du Janvier 1722. Rec. XVI, le Gac, l'une de pag. 153 à 299. On croit chnabouram, le 20 ra, peut-être, que nous ombre 1718, & l'autre anticipons les faits conte- de Baslabaram, le 21 nus dans ces deux Lettres;

SUPPLEM. A
LA RELA-
TION DU
CARNATE.
1719.

Vaines es-
pérances que
donnent
deux autres
Princes.

Le Pere le Caron, qui étoit en-
tré dans cette Mission, en 1719 ,
eut occasion, la même année , d'an-
noncer l'Evangile dans les Etats d'un
Prince, dont il ne nous apprend pas
le nom , & qui vint le trouver à
Chruchnaboutam , avec un grand cor-
tege. C'étoit un Vieillard âgé de soixante-cinq ans. Il assista à l'Eglise ,
& fut si content de ses entretiens par-
ticuliers avec le Missionnaire , qu'il lui
promit d'embrasser le Christianisme.
Après qu'il se fût retiré, le Pere le Caron
lui envoya un Cathéchiste , avec des
Livres de piété, qu'il se fit lire durant
quelques jouts , sans se déclarer. Les
Brames, qui traversent les Mission-
naires , dans presque toutes les Cours
où ils sont en possession des premières
Charges , avoient persuadé au Prin-

que nous envoyons le
Pere le Gac à Ananta-
pouram , quoiqu'il ne s'en
vante pas ; & qu'enfin
nous ajoutons , à la se-
conde Lettre , les cir-
constances du Voyage du
Pere de la Fontaine à
Tatimiai , & de la mort
de ce Missionnaire , qui
se trouvent rapportées au
commencement & à la
fin de la première Lettre.
Mais ce que nous en
avons fait est fondé sur

de très-bonnes raisons ;
qu'il seroit trop long de
déduire. Il suffit de pré-
venir l'objection pour ne
plus la craindre. Ceux
qui voudront faire atten-
tion aux rapports qu'on
découvre , tant dans les
deux Lettres originales
que dans celles de quel-
ques autres Missionnai-
res , ne nous accuseront
pas d'avoir mal à propos
renversé l'ordre des éve-
nements.

, que le Pere étoit le plus grand
magicien qui fût aux Indes. Ils lui
eurent si fort craindre son pouvoir,
qu'ils, six ou sept jours après sa vi-

SUPPLEM. A
LA RELA-
TION DU
CARNATE.

1719.

le Pere le Caron lui ayant fait
présenter un panier de raisins, au-
quel il avoit appliqué quelques ca-
racts, le crédule Prince n'osa y tou-
cher, malgré l'envie qui le portoit
à goûter de ce fruit. Mais ayant fait
venir les cachets par un des Catéchis-
tes du Missionnaire, il mangea des
raisins avec avidité. Les Brames furent
peu déconcertés de cet expédient.

Le Prince, à qui le Pere avoit
fait envoyer un Catéchiste, avec un
livre de la Religion, en écoutoit at-
tentivement la lecture, lorsqu'un Bra-

Astrologue, pour l'interrompre,
ouvrant tout-à-coup son Livre d'Astro-
logie, lui dit, avec une espece
d'enthousiasme : Prince, selon le
présent des Etoiles, il ne vous
est plus permis de rester ici; reti-
rez-vous au plutôt. Le Prince
partit, & congédia son Lecteur.

Tel fut le succès des premières
propositions des deux Princes puissans
(1), dont on s'étoit formé les plus

Tentative
d'un parti de
Mauras pour
enlever le P.
le Caron.

(1) Suivant le Pere du Halde, un des Edi-
teurs des Lettres édifiantes.

—
 SUPPL. A
 LA RELA-
 TION DU
 CARNATE.
 1720.

belles espérances. Le Missionnaire, se bornant à parler de lui-même, raconte que l'année suivante, un Parti considérable de Maures étoient venus, pour l'enlever dans l'Eglise de Chruchnabouram, ayant deux Brames à leur tête, qui étoient apparemment les Auteurs de cette entreprise. Cependant, comme ils craignoient quelque résistance, après avoir investi la maison, sans rien communiquer de leur dessein, ils s'adressèrent au Prince, Tributaire du Seigneur Maure, qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la Forteresse pour tenir les Chrétiens en respect. Le Prince, qui affectionnoit le Missionnaire, s'en excusa, sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les Terres d'un Prince voisin, avec qui il étoit en paix. Là-dessus les Maures résolurent d'enlever le Pere, sans éclat, à la faveur des ténèbres; mais le Commandant de la Forteresse, instruit de leur complot, alla trouver le Pere le Caron, pour lui en donner avis, & lui conseiller, en même tems, de se réfugier dans la Forteresse. Le Missionnaire suivit son

conseil, & sortit par une issue inconnue aux Maures, qui, voyant le coup manqué, se retirèrent dans le Camp, hors de la Ville. Le même soir ils lui envoyèrent un Ex-ès, pour l'inviter à s'y rendre, sous prétexte que leur Commandant souhaitoit, avec passion, de le voir de l'entendre : mais sur son refus, ils décamperent le lendemain matin.

Pere le Caron, embarrassé d'expliquer cette aventure, suppose que Brame avoit persuadé aux Maures qu'il savoit faire de l'or, & posséder de grandes richesses. Depuis la même accusation avoit été adressée à un autre Missionnaire, que les Maures retinrent deux ans entiers dans une rude prison, & qu'ils appliquèrent deux fois à la torture (6),

Quelques Extraits des Lettres des

(6) Lettres du Pere le Caron, Rec. XVI, pag. 162. On apprend par l'Épître Dédicatoire même Tome, que le Pere le Caron mourut peu-tôt après, d'un mal contagieux, dont il fut attaqué à Ponganour, chez un Brame son Confesseur, le même qui

SUPPLÉMENT A
LA RELATION
DU CARON.
1^{re}.

SUPPLÉMENT A
LA RELATION DU
CARNATE.

1720.

Suite de
l'Histoire de
la Mission du
Carnate.

Ses grands
progrès.

Missionnaires, rangées dans l'ordre de leurs dates, feront connoître l'état des Missions du Carnate, pendant les années suivantes. Le Pere Barbier, qui, après avoir fait un assez long séjour au Bengale & à Pondichery, étoit de retour à Pinneypundi, en 1720, écrit que l'année précédente, un de leurs Missionnaires & ses Catéchistes avoient baptisé trois cent vingt-huit Adultes, & huit cens quarante huit enfans (47).

1723.

Travaux du
P. Aubert.

Trois ans après, le Pere Barbier, qui desservoit encore la même Eglise, peint les succès de la Mission du Carnate en ces termes : » Le Pere
» *Aubert*, qui seul cultive, maintient
» & augmente, depuis quelque-tems,
» les Chrétientés répandues en-deça
» des montagnes du *Canavay*, dans
» un Territoire d'environ soixante
» lieues, a administré, cette année
» (1723), les Sacremens à environ
» trois mille Chrétiens, & baptisé
» plus de deux cens Adultes; ce qui
» est d'autant plus extraordinaire, que
» la famine qui afflige cette Contrée
» depuis trois ans, a obligé la plupart
» des Habitans à se retirer dans d'autres

(47) Lettre du Pere Barbier, 7 Janvier 1720, page 420.

Provinces. Ce Pere, par ses charités & par les mesures qu'il fait prendre pour accréditer la Religion, s'est attiré une estime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent, avec distinction, les visites qu'il leur fait faire par ses Catéchistes, & viennent le visiter eux-mêmes. Le Gouverneur de Cangivaton est venu tout récemment à *Vayaour*, & s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du Missionnaire. Plusieurs Cramanis, ou Chefs de Peuplade, se font actuellement instruire. Le Chef de ceux de *Cavepondi* (48) a déjà reçu le Baptême. Les Gentils même par une bizarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le Missionnaire de faire une Fête magnifique, & ils prétendent fournir à tous les frais. Les Chrétiens, qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit, que j'aurois été charmé de l'empressement de ces Payens à or-

SUPPLÉM. A
LA RELAT.
DU CARNAS

TE.

1720.

Considération dont il
jouit dans le
Pays.

(48) C'est peut-être dy, qui est sans doute : faute pour *Carvepon* le même, a souvent paru comme le même Mis- dans les Relations précédentes. sionnaire écrit plus bas. nom de Carouvepon-

SUPPL. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.

1723.
Particula-
rités de sa
Mission.

» ner les rues, à allumer des lampes,
» & à donner d'autres marques de ré-
» jouissances, dans tous les endroits,
» où la Procession devoit passer (49).
Ce fut vers ce tems-là, ajoute le
Missionnaire, que le Cramani de
Vailatour, qui s'étoit trouvé guéri
d'une dangereuse maladie, en entrant
dans l'Eglise de Carvepondy, pensoit
sérieusement à se faire Chrétien, lors-
que les Brame vinrent lui dire qu'il
falloit faire un Sacrifice pour l'anni-
versaire de la mort de son Pere. »
» Il rejetta d'abord la proposition;
» mais le respect humain l'emporta
» sur les premières impressions de la
» Grace ». (50) (51).

1725.
Etat du
Christianis-
me au Car-
nate.

Un nouveau Missionnaire, nommé
le Pere *du Cros*, qui étoit sur le point
de passer au Carnate, en donnoit, en

(49) Les Indiens, qui
aiment le faste & les spec-
tacles, regardoient ap-
paremment ces fêtes &
ces processions comme
autant de farces nouvelles
pour eux; ainsi la bizar-
rie de leur curiosité
n'est pas fort difficile à
comprendre, & leurs
réjouissances sont encore
moins éblouissantes.

(50) C'est ce qui de-
voit paroître beaucoup

plus difficile à compren-
dre, si le miracle eût été
bien authentique. Celui
que le Missionnaire rap-
porte ensuite, de la vision
d'un autre Centil, qui
se préparoit alors à rece-
voir le Baptême, semble
être cité fort à propos,
pour décider de ces sortes
de prodiges.

(51) Lettre du P. Bar-
bier. Rec. XVIII, page
418 & suiv.

25, les avis suivans. » Plus on s'éloigne des Côtes, plus on trouve de Chrétiens. Dans la seule Mission du Carnate, que les Jésuites François ont fondée, & qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déjà levé onze Temples. De la première Eglise, qui est à Pinneypundi, jusqu'à la dernière, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie Choutres, partie Parias; & cette Chrétienté est desservie que par quatre Missionnaires. Encore n'y en a-t'il maintenant que trois; car le Pere Aubert, qui résidoit à l'entrée de la Mission, vient de nous rejoindre, à Pondichery, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Peres *Gargan* & *du Champ* demeurent à l'extrémité, & le Pere le *Sac*, qui est Supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout (52). Les Brames, comme dans le reste de l'Inde, sont nos plus cruels ennemis,

SUPPLÉMENT A
LA RELATION
DU CARNATE.
TE.
1730.

(52) Le Pere Bouchet dit qu'il a souvent été fait mention ci-dessus, se trouvoit alors depuis douze ou treize ans, à *Arian-Coupan*, à une petite lieue de Pondichery, où les Missionnaires Jésuites ont une belle Eglise.

SUPPL. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.

1730.

Nouveaux
éclaircisse-
mens sur ces
Missions.

Ville de
Ballabaram.

» & nous ne pourrions résister à leur
» fureur , si nous n'étions protégés par
» le Viceroy du Carnate & par le Grand
» Mogol même (53) «.

On a obligation , au Pere *Calmette*,
de plusieurs éclaircissmens, & de quan-
tité de remarques curieuses , dont on
sentira d'autant mieux le prix , à la
suite des détails précédens. Ce Mission-
naire , qui étoit à Ballabaram , en
1730 , donne d'abord une idée claire
& distincte de cette Ville. » Ballaba-
» ram , dit-il , est la Capitale de la
» Province de ce nom. Sa situation est
» par les treize degrés vingt-trois mi-
» nutes de Latitude septentrionale ob-
» servée , & de quatre-vingt-seize de-
» grés de Longitude estimée. La Ville,
» déjà considérable par elle-même , l'est
» encore plus par le Siège qu'elle sou-
» tint , il y a vingt ans , contre toutes
» les forces du Roi de Maissour , & par
» la défaite d'une Armée de cent mille
» Hommes, qui termina leur différend.
» C'est sous le Prince qui soutint ce Sié-
» ge , que nous avons fait cet établis-
» sement (54) «.

(53) Recueil XVIII ,
page 30 & suiv.

(54) On voit ici que
les noms de Ballabaram

& de Chinnaballabaram
sont donnés indifférem-
ment à la même Ville.

Après sa mort , le Missionnaire ajoute qu'on sollicita vivement son Successeur de détruire l'Eglise des Chrétiens. Il calma l'orage par sa réponse ; « A Dieu ne plaise , dit-il , » que j'éteigne la lampe que mon Père » a allumée ». Le frere a succédé à celui-ci , au préjudice du fils , ce qui est assez ordinaire dans l'Inde. Son Etat est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs Places fortes & entretient une Armée de vingt mille Hommes,

SUPPLEM. A
LA RELAT.
DU CARNATE.

1730.

Succession
du Prince.

Cette Ville a donné plus d'une scene en matiere de persécutions. Le Pere Calmette ne faisoit qu'entrer dans la Mission , lorsque la derniere s'étoit élevée à l'occasion suivante. Le Pere Supérieur bâtissoit une nouvelle Eglise , parce que l'ancienne n'étoit plus assez vaste. Le Prince avoit permis de couper le bois dans ses Forêts , & l'ouvrage s'avançoit à force ; mais bientôt la jalousie des Prêtres Gentils inspira les Ministres , ameuta les Peuples , soufla l'esprit de sédition parmi les Troupes , fit changer la fermeté du Prince , & dispersa dans peu de jours le Troupeau qui étoit confié aux soins des Missionnaires. Trois choses

Derniere
persécution
contre les
Chrétiens.

SUPPLÉMENT A
L'ART. RELAT.
AU CARNAT.
DE.

1730.
Première
cause.

arrivées coup sur coup , préparèrent à cet événement & allumerent l'incendie.

Un Homme aigri contre son beau-pere , par un procès qui ne réussissoit pas à son gré , le défera au Gourou du Prince comme Chrétien , & ajouta , que ceux qui étoient venus porter cette Religion dans l'Inde , n'étoient que des Pranguis (55), qui traitoient de Démon les Dieux du Pays. Le Gourou , qui voyoit diminuer chaque jour son tribut , avec le nombre de ses Disciples , saisit aussi-tôt cette occasion de ruiner le Christianisme. Les Dasseris , Sectaires de Vitchnou comme lui , secondant ses vues , alloient au son de leurs instrumens , irriter la populace , & s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais ils ne pouvoient encore rien faire

(35) On a parlé plusieurs fois du mépris que les Indiens ont pour les Pranguis. Le Missionnaire remarque que c'est le nom qu'ils donnerent d'abord aux Portugais , & successivement à tous les Européens. Quelques-uns font venir ce mot de *Para-angui* , qui signifie , dans la Langue du Pays , *Habit étranger*. Mais il

paroît plus vraisemblable que c'est le mot *Frangui* , que les Indiens , qui n'ont point la lettre F , prononcent à l'ordinaire par un P , & que ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople , & qu'apparemment ce sont les Maures qui l'ont introduit aux Indes.

sans

sans l'Armée. Elle étoit déjà ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1730.

Seconde
cause.

Un Soldat, qui paroissoit hors de son bon sens, vint un soir, au tems de la priere, dans l'Eglise où le Pere du Champ & quelques Chrétiens étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avançant vers l'Autel, frappa à coups redoublés sur la balustre. On le fit retirer. Le Missionnaire, qui ne s'étoit apperçu de rien, étant tourné vers l'Autel, le trouva, au premier détour, près de la porte. Le poignard, qui brilloit dans les ténèbres, attira les Domestiques & les Chrétiens, qui chasserent ce forcené de l'Eglise, & le suivirent jusques dans la Ville. Le Soldat, se retournant, blessa légèrement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci porta ses plaintes, sans consulter le Missionnaire. Le Soldat fut chassé du service; mais l'Armée, aigrie déjà par Gourou du Prince, se crut offensée par la personne du Soldat, & tout passa à s'unir contre les Chrétiens. On informa au Prince, que l'Eglise qu'ils bâtoient étoient une Forteresse. Il lui fut facile de vérifier le contraire, &

Suppl. Tome LXVI. Q

330 SUPPL. AU TOM. XXXVIII
de se convaincre de l'obéissance des
Missionnaires à ses ordres , pour la
construction de cet Edifice. Leurs en-
nemis n'ayant pu venir à bout de dé-
truire l'Eglise , crurent y réussir en atta-
quant le Missionnaire ; & c'est ici la
troisième cause de la persécution.

Un Gentil , qui feignoit des dispo-
sitions pour le Christianisme , étant ve-
nu voir le Missionnaire , laissa tomber
adroitement son petit sac dans la cham-
bre. Le Pere , qui s'en aperçut , le lui
remit entre les mains. Un autre jour
cet Homme trouva l'occasion de ca-
cher secrètement sa bourse entre le
toit & la muraille. Peu de jours après ,
il prend le Catéchiste à partie , lui re-
demande son sac , avec trente pieces
d'or qui étoient dedans. Le Catéchiste ,
se doutant de la fourberie , lui répon-
dit , que n'ayant confié sa bourse à per-
sonne , il n'en devoit demander comp-
te qu'à lui-même. Là-dessus le Gentil
se mit à se plaindre , & fit retentir tou-
te la Ville de ses cris. L'affaire fut por-
tée au Palais , où l'on croyoit trop bien
connoître le désintéressement des Mis-
sionnaires pour les juger capables d'un
pareil larcin. Le Calomniateur , déses-
péré de voir son stratagème inutile , se

ette & se roule par terre, en présence du Prince, comme s'il étoit tombé dans une espece de délire. En même-tems son Pere déclare que le Missionnaire enforcelé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes, qui étoit présent, découvrit l'artifice, & émoigna hautement en faveur des Pees. Il avoit mangé lui-même, disoit-il, des fruits de leur jardin, & il se portoit cependant à merveille.

Plus on trouvoit de tranquillité au Palais, plus la rumeur augmentoit dans la Ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour, par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte & les lettres du Gourou appelloient à la poursuite de la cause commune. Les Peres du Champ & du Cros, qui étoient alors dans l'Eglise, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire : les Soldats paroissoient par groupes, & les Dasseris armés s'avançoient en grand nombre. Ils furent arrêtés à la porte de la Ville, par ordre du Prince, à qui ces mouvemens déplaissent d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas, qu'un Missionnaire du Maduavoit été, quelques années auparavant, si maltraité dans une émeute des

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1730,

Mouvements
des Dasseris.

Dasseris , qu'il mourut peu de jours après de ses blessures (56).

Cependant le Prince parut enfin se rendre , & fit prier les Missionnaires de se retirer. Le Pere du Champ répondit qu'il ne le pouvoit , ni pour l'honneur des Peres , puisqu'ils étoient accusés , ni pour celui du Prince , à qui l'émeute du Peuple & de l'Armée faisoit violence ; mais on n'en pressa pas moins les Missionnaires de sortir de la Ville.

Etat déplo-
rable des
Chrétiens.

L'orage tomba bien-tôt sur les Chrétiens , qui furent déclarés infâmes & déchus de leur Caste. On fit défense à tous les Ouvriers & Artisans de travailler pour eux ; on jeta de la boue dans leurs Maisons , & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la Capitale venoit de faire , les Villes du second ordre & les Villages le firent à son exemple. L'épreuve étoit rude pour des Indiens convertis ; car sans parler de la Caste , dont ils sont extrêmement jaloux , la famine désoloit le Pays ; de sorte que c'étoit les condamner à mourir lentement de misère. Cependant leur constance paroissoit augmenter avec leurs besoins. Le *Mathan* , ou le lieu de la résidence que le Pere (56) C'est le Pere d'Acunha.

Supérieur bâtissoit alors à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs. Quantité d'autres cherchèrent de l'emploi chez les Princes voisins, & le reste s'est dispersé en différens Pays.

SUPPL A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1730.

Arrivée du
Pere Supé-
rieur.

Sur ces entrefaites, le Pere Supérieur, qui se pressoit de finir l'Eglise de *Vencatiguiry*, arriva pour soulager les Missionnaires. Il voulut rester seul dans la Ville, & envoya les deux autres Peres pour prendre soin des Eglises externes. Quoique les attroupe-
mens ne fussent plus les mêmes, & que le feu parût amorti, on ne parloit encore que de venir massacrer le Missionnaire. Les meubles de l'Eglise, les Livres & les autres effets avoient été la plupart transportés ailleurs, & on se préparoit à tout événement; mais peu après, le calme succédant à l'orage, l'Eglise s'affermir plus que jamais.

Une maladie populaire, qui affligea ensuite la Ville, fut regardée comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. La disette générale, qui dura près de trois ans, & divers autres événemens malheureux, persuaderent encore davantage que le Ciel étoit irrité, & vengeoit sa cause.

Le calme
succède à l'o-
rage.

Une persécution , qui s'étoit élevée dans le Maduré , obligea bien-tôt le Pere Calmette de se rendre à Velour , pour solliciter la protection du Nabab en faveur des Peres de cette Mission , qui l'en avoient prié par Lettres. Il y rencontra le Pere Aubert , Missionnaire de Carvepondy , qu'une autre persécution , concernant son Eglise , avoit amené dans les mêmes vues. Comme personne , dans la Mission , n'avoit autant d'accès que lui , auprès des Seigneurs Maures , le Pere Calmette lui remit l'affaire du Maduré , pour laquelle il oublia le sujet qui l'avoit conduit en cette Ville , & ne pensa à son Eglise particuliere , que lorsqu'il eut obtenu les Lettres dont la Mission du Sud avoit besoin.

Carvepondy est la premiere Eglise que les Fondateurs de la Mission du Carnate ont bâtie. Sa situation , dans un territoire dépendant des Brames , quoique sujet au Nabab , l'exposoit plus que toute autre Eglise aux persécutions de ces Religieux Gentils. Ils n'avoient cessé , depuis trente ans , d'inquiéter les Missionnaires , & bien qu'ils en eussent été punis quelquefois par les Maures , Seigneurs de cette Con-

trée , ils n'avoient jamais perdu de vue le dessein de ruiner l'Eglise des Chrétiens.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

730.

Cette dernière année , un *Reddi* , créature du Gouverneur d'*Outremalour* , ayant eu en Chef le Village de *Carvepondy* , étoit venu insulter le Missionnaire , à qui il avoit demandé de quelle autorité il occupoit ce terrain. Le Pere lui fit voir la Patente du grand Nabab , ou Viceroi du Carnate , que celui-ci rejetta avec mépris. Comme le *Reddi* étoit soutenu , il ne tarda pas d'éclatter contre les Chrétiens. Il envoya ses gens pour cueillir les fruits du jardin des Missionnaires , & fit défense aux Chrétiens de sortir de la résidence , avec menace, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors , il lui feroit couper les pieds & les mains ; après quoi , fermant la porte de l'enclos , il y apposa le sceau , selon l'usage du Pays. Le Missionnaire ne laissa pas d'ouvrir la porte. Il se retira au Village le plus voisin , où il avoit des Disciples , dans l'intention de continuer sa route le lendemain vers *Arcate* , ou *Velour* , pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le Village , qu'il vit arriver le Pere *Vicary* ,

1730.

Missionnaire de Pinneypundi, qui ne favoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse dans l'absence du Missionnaire, dont le Reddi auroit pû se prévaloir pour exécuter ses mauvais desseins contre sa Maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il jugea à propos de demeurer tranquille jusqu'à l'arrivée de la première Lettre. Le Pere Aubert, pour n'offenser personne, crut devoir s'adresser d'abord au Gouverneur de Carvepondy, qui étoit à Arcate.

La Lettre, qu'il en obtint, ne fit qu'aigrir davantage le Reddi, à qui le Gouverneur Mauro d'Outremalour n'avoit procuré le Village, que dans la vue de se l'approprier; de sorte que le Reddi, se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son Gouverneur immédiat. Le Pere Vicary eut donc de nouvelles bourasques à essuyer. Le Reddi renouvela les premières défenses, à cela près, qu'il n'osa plus mettre le scellé à la porte. Le Missionnaire informa aussi-tôt le Pere Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du Nabab *Bakerhalikan*,

une Lettre , avec deux députés pour le Gouverneur d'Outremalour , l'affaire changea de Tribunal , & le protecteur du Reddi devenoit ainsi Juge & Partie. Aussi ne fit-il que lier la plaie , sans y porter aucun remède. C'étoit le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Pere Mauduit en prison durant quarante jours

Le Nabab , instruit de ce qui se passoit , prit le parti de renvoyer le Pere Aubert à son Eglise , dans un de ses Palanquins , avec une escorte de Soldats , & une Sauve-garde , qui devoit rester continuellement auprès de sa personne. L'arrivée du Missionnaire déplut fort au Gouverneur d'Outremalour , qui se joignit au Reddi pour perdre les Chrétiens. Comme le Nabab de Velour dépendoit de celui d'Arcate , dont la dignité répond à celle de Viceroy du Carnate , il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il promettoit même de lui donner trois mille pieces d'or , s'il livroit le Missionnaire à leur discrétion. Le Reddi , de son côté , parcouroit les Villages voisins & en assembloit les Chefs. » Je vais , leur disoit-il , dé-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE,
1730.

Le Nabab
accorde sa
protection au
Missionnaire.

» truire l'Eglise & la Maison du Mis-
 » sionnaire. Les Maures feront du
 » bruit; mais on les appaisera aisé-
 » ment avec de l'argent. Il ne s'agit
 » que de trouver l'amende, & nous
 » sommes sûrs du succès. ». Les Chefs
 des Villages refuserent d'entrer dans
 une affaire si odieuse, & les Mission-
 naires eurent lieu d'être contents du
 train qu'elle prenoit à Arcate.

Dosthalikan, Neveu & Successeur
 désigné du Viceroy, renvoya l'affaire
 au Nabab son Oncle, en disant que
 pour lui, s'il devoit juger le Reddi,
 il lui feroit couper la tête. Le Nabab
 avoit été prévenu par M. *Pereyra*,
 son Médecin, & par *Chittijorou*, Mi-
 nistre & Favori du Viceroy, qui ve-
 noit de donner aux Missionnaires un
 terrain, pour bâtir une Eglise dans la
 Ville d'Arcate. Comme il se trouva
 présent, il appuya fortement leurs
 intérêts; de sorte que le Gouverneur
 d'Outremalour, qui étoit dans l'an-
 tichambre, ne gagna rien à son au-
 dience. Il n'eut d'autre accusation à
 porter contre les Peres, sinon qu'ils fai-
 soient par-tout des Disciples. » Aimez-
 » vous mieux, lui répondit le Viceroy,
 » servir le Diable que le Dieu des

« Chrétiens, qui, après tout, est le
 « vôtre & le mien? Depuis trente-ans,
 « ajouta-t'il, que les Sanias sont dans
 « le Pays, on n'a reçu aucune plainte lé-
 « gitime de leur conduite. Vivez en
 « paix avec eux, & que je n'enten-
 « de plus parler de cette affaire ». Le
 Gouverneur d'Outremalour fut à
 peine revenu chez lui, qu'il reçut une
 corbeille de fruits, de la part du
 Missionnaire: il prit occasion de ce
 présent, pour se réconcilier avec lui;
 & c'est ainsi que se termina l'affaire.

SUPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.)
 1730.

Il n'y avoit pas long-tems que le
 Viceroi avoit donné, aux Mission-
 naires, une pareille marque de pro-
 tection, au sujet d'une famille de
 Chrétiens persécutés pour la Religion;
 avec cette différence, qu'il s'intéres-
 sa pour eux, à la simple priere des
 Chrétiens, sans attendre que les Peres
 lui en portassent leurs plaintes. La
 chose s'étoit passée à *Ariendel*, Villa-
 ge du District de *Pouchpaguiry* (57),
 dont le Pere Calmette, qui gouver-
 noit alors cette Eglise, se trouvoit
 éloigné de deux journées. A son retour

Pareille fa-
 veur qu'il
 fait aux
 Chrétiens
 de Pouch-
 paguiry.

(57) Ce lieu est situé, suivant la Carte des Jé-
 suites, au Sud-Ouest de Velour.

il en apprit les circonstances, qui offrent plusieurs traits singuliers assez curieux.

C'étoit à l'occasion d'une fête d'Idole, dans laquelle, entr'autres cérémonies remarquables, on marie la Déesse avec un jeune Parias, qui doit lui attacher, pour cet effet, un bras-felet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'Idole. Si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, & que personne n'y peut trouver à redire. Il y a, dans chaque Village, un homme de service, appelé *Totti*, qui est chargé des impositions publiques, & entr'autres de celles qu'on leve pour cette fête, dans les lieux où l'Idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, & alors ils partagent ensemble & le service & les droits qu'ils perçoivent dans le Village. C'est à la faveur de cette société, que le Chef de la famille dont on parle, se dispensoit, depuis plusieurs années, de tout acte public mêlé de superstition, laissant à son Confrere Gentil le soin de ces cérémonies. L'année dernière le Gentil se brouilla avec cette famille; & lorsqu'il fut question de faire la fête, il déclara que ce n'étoit pas son

pour, & qu'on n'avoit qu'à s'adresser à son Associé. Son but étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le Village, ou avec les autres Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille, ne balancerent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du Village disputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le brasselet à l'Idole, ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses Divinités.

La dispute s'échauffoit par le concours des Voisins, & par la fermeté des Prosélytes, lorsque le Brame, Intendant de ce Canton, passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement & de leurs contestations. A peine lui eut-on répondu que ces Indiens refusoient de donner le brasselet à l'Idole, & qu'ils parloient de leurs Divinités avec le dernier mépris, que transporté de colere, il jeta un bâton ferré à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup; après quoi il les fit saisir & mettre aux fers. Deux de ces Prosélytes, qui s'étoient échappés, coururent en donner avis aux Missionnaires.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1730.

Les Chrétiens de la Caste des Parias, qui sont à Arcate, furent informés d'abord de ce qui se passoit, & ne tarderent pas à prendre des mesures pour secourir leurs freres. Comme la plupart avoient soin des Eléphants & des Chevaux de l'Armée, & qu'ils appartennoient ainsi en quelque sorte au Nabab, ils trouverent moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de sa Cour. La réponse du Viceroi fut des plus favorables pour les Chrétiens. Le Brame d'Ariendel eut ordre de venir rendre compte de sa conduite, après qu'il auroit remis en liberté les deux freres Chrétiens qu'il tenoit étroitement resserrés, les pieds enclavés dans l'ouverture d'une grosse poutre. Durant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit & jour, sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé leur famille de la Maison, enlevé leur bestiaux, & mis le sceau à la porte. Le Brame étoit si irrité contre ses Prisonniers, qu'il ne parloit que de leur faire couper la tête. Quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se lais-

se aisément effrayer. Il s'en servoit principalement pour engager les Chrétiens à adorer les Dieux du Pays ; mais leur constance n'en fut point ébranlée. Le P. Aubert, Missionnaire de Carvepondy, traitoit, par le moyen d'un Catéchiste, avec le Gouverneur de *Tirouvattourou*, auquel le Brame d'Ariendel étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la Capitale, qui firent entièrement cesser cette persécution (38).

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA
TE.

1730.

En 1733, le même Pere Calmette écrivoit, que la Mission du Carnare s'étendoit jusqu'à deux cens lieues, depuis Pondichery jusqu'à *Bouccapouram*, à la hauteur de Masulipatnam le dernier établissement des Jésuites. Il y avoit seize Eglises dans les terres de ce Royaume, à l'usage des Missionnaires, outre les deux de Pondichery & d'Arian-Coupan, où le Pere Vicary se trouvoit alors.

1733.
Etat des
Missions du
Carnate.

Quelques-unes, nouvellement fondées, entr'autres celle de *Bouccapouram*, faisoient espérer de grands succès par leurs commencemens. » Nous

(38) Lettre du Pere Calmette, à Ballabaram, le 28 Sept. 1730. Rec. XXI, pag. 6 à 52.

» avons, dit-il, des Missionnaires qui
 » comptent, dans leur District, près
 » de dix mille Disciples ». Outre ces
 seize Eglises, il y en avoit encore
 plusieurs autres, auxquelles les Chré-
 tiens donnoient ce nom, & qui leur
 servoient, dans les Villes, pour
 y tenir les assemblées & recevoir l'in-
 struction d'un Catéchiste. Le Pere
 Calmette venoit de permettre à quel-
 ques Chrétiens du District de Ven-
 catiguiry, où il faisoit sa résidence,
 de bâtir une pareille Chapelle. »
 » C'est ce qui se pratique sur-tout,
 ajoute-t-il, » dans la Caste des Pa-
 rias, la plus vile & en même-tems
 » celle qui a fourni le plus de Pro-
 » felytes (59). Le Gouverneur Ma-
 » hométan de Velour s'en est fait
 » une Compagnie de Soldats, où il
 » ne veut que des Chrétiens (60) ».

(59) Ceci prouve la distinction que les Jésuites mettent entre cette Caste & les autres. Ces Missionnaires, favorisant la fausse idée des Indiens, à l'égard des Parias, les abandonnent aux soins de leurs Catéchistes, & se gardent bien d'avoir la moindre communication avec eux.

(60) Autre Lettre du même, Vencatiguiry, le 24 Janv. 1733. Recueil XXI. pag. 450 & suiv. Ce Missionnaire dit dans la précédente, que le Gouverneur de Velour avoit témoigné, à des Européens, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, & qu'il approuvoit tout ce que

En supprimant, de la dernière Lettre du Pere Calme rre, les aventures particulieres, entremêlées de prodiges, dont elle est presque toute composée, le reste offre peu de lumieres pour l'Histoire & la Géographie du Nord de cette Contrée. Cependant on ne négligera pas le moindre éclaircissement qui puisse appartenir à ces deux objets. La conversion d'un de ses Catéchistes, nommé *Paul*, fournit au Missionnaire l'occasion de parler d'un Beau-pere du Prince de *Cotta-Cotta* (61), qui étoit venu visiter l'Eglise de *Chruchnabouram*, éloignée de trois lieues de sa résidence. Sa Fille nommée *Vahalama*, qui l'accompagnait, quoiqu'âgée seulement de huit ans, conçut tant d'inclination pour le Christianisme, que dans la suite, ne pouvant sortir du Palais pour aller trouver les Missionnaires, elle prit le parti de convertir quelqu'un des Domestiques du Prince son Pere, & ce fut sur *Paul* qu'elle jeta les yeux. Ce-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1733.
Particulari-
tés touchant
celle de
*Cruchna-
bouram.*

cette Religion enseigne,
au Culte des Images près.
Rec. XXI. pag. 43.

(61) Cette Ville est
au Sud-Ouest de *Chruch-
nabouram*. Il y en a une

autre, du même nom, au
Sud-Est de *Devandapallé*
dont on a souvent parlé
ci-dessus. *Cotta* signifie
Forteresse.

1733.

lui-ci, ayant reçu le Baptême, fit part de ses instructions à la Princesse. Mais il se vit bien-tôt réduit à chercher son salut dans la fuite. Il se retira auprès du Pere Calmette, qui le fit son Catéchiste. La Princesse mourut, après bien des disgraces, sans que ni son Pere, ni son Epoux eussent voulu lui accorder la permission d'embrasser le Christianisme. » Cependant, ajoute le Pere Calmette, » l'odeur de » ses vertus fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient » fait ses discours. Quelques Dames » du Palais, ses parentes, ont reçu, » depuis, le Baptême avec leurs Enfants, & le Prince même a paru souhaiter qu'on bâtît une Eglise dans » la Ville où il fait sa résidence ». Le Catéchiste Paul, qui avoit eu la confiance de cette Princesse, après avoir élevé une nouvelle Chrétienté à *Vavelipadou*, au Nord de Ponganour, vint demeurer dans l'Eglise de *Ballapouram* (62), où le Pere Calmette se trouvoit en 1736.

(62) C'est encore la même Ville que Chinna-Ballabaram & Ballabaram, qui, vingt-cinq ans auparavant, dit le Pere Calmette, avoit été assiégée par l'armée de Maïssour. Il parle d'une Ville voisine, qu'il nomme *Gouri-banda*. C'est

Ce Missionnaire s'étend fort au long sur les circonstances d'une rude persécution que les Dasseris avoient excitée, environ huit ans auparavant, contre les Chrétiens de cette Contrée. La conversion d'un des Chefs de ces Dasseris, & les outrages qu'elle lui attira, de la part des autres, sont des faits particuliers, qui ne nous arrêteront pas. On remarquera seulement, que dans le plus fort de ces troubles, *Bairé Gavoudou*, Oncle du Prince (63), étant malade, fit appeler le Missionnaire, à qui il envoya des Officiers de sa Maison & des Soldats, pour l'accompagner par honneur. La visite, que le Père lui rendit, se passa avec toute la bienfiance convenable, & le Prince paroissoit entièrement résolu d'embrasser le Christianisme, lorsque sa mort fit évanouir, trois jours après, de si belles espérances. Mais le principal avantage que le Missionnaire retira de sa visite, fut que les Dasseris n'osèrent pousser plus loin leurs mauvais

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Remarques
sur la Mis-
sion de Bal-
labaram.

apparemment *Gondi-ban-
da*, suivant la Carte de
M. d'Anville, qui la
place au Nord-Ouest de
la première.

(63) L'Auteur ne dit
pas si c'étoit le Prince
de Ballabaram, ou quel-
qu'autre.

desseins contre les Chrétiens.

SUPPLEM. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.

1736.

Origine de
celle de Ven-
catiguiry,

Le Pere Calmette, passant ensuite à des détails plus intéressans sur l'état des Missions du Sud, remonte d'abord aux premières traces de celle de Vencatiguiry, Capitale de la Principauté de ce nom, où les Jésuites François avoient bâti, sept ou huit ans auparavant, une assez belle Eglise. Le Pere Gargan, qui avoit entrepris cet Edifice, trouva matière à exercer sa patience, par les délais, les variations, les froideurs & les rebuts qu'il eut à essuyer du côté du Palais. Mais il vint à bout de tout par sa douceur & par sa persévérance.

Un jour que le Prince sortoit, pour aller à la promenade, le Pere l'attendit à son retour, & lui présenta sa Requête. Il en fut reçu fort froidement comme à l'ordinaire; mais le Missionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eut reçu une réponse positive, marcha toujours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de tems à visiter ses Écuries, le Prince entra dans la salle d'audience, où il fit asseoir honorablement le Missionnaire, & lui fit faire diverses questions par un Brame.

La concession du terrain demandé fut le fruit de cette conversation ; & des Officiers furent envoyés , à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNAT.
1^{re}.
1736.

A peine eut-on commencé l'Edifice , que le Prince rendit visite au Missionnaire , qui logeoit alors sous une misérable cabane faite de feuillages. Dès ce jour même , le Prince prit de l'affection pour le Pere , & pour la nouvelle Eglise , qui étoit son ouvrage. Il s'y rendoit deux ou trois fois par mois , & prenoit plaisir à se faire instruire de la Religion Chrétienne. On avoit tout à espérer de sa pénétration & de sa droiture. Mais ce furent ces qualités mêmes qui abrégèrent ses jours ; car quelque tems après il fut empoisonné par des Brames , dont il éclairoit de trop près la conduite. Ce Prince , dont on vantoit les lumieres & l'expérience , gouvernoit absolument ce petit Etat , quoique son frere en fût alors le véritable Seigneur , comme il l'étoit encore du tems du Pere Calmette.

Mort violente du Prince , Protecteur des Chrétiens.

Pendant trois ou quatre ans ; cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de ces deux Princes.

Siège de Vencatiguiry par les Maures.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA
TE.

1736.

Destruction
de l'Eglise
des Chré-
tiens.

Prise de la
Ville.

ces. Mais les Maures ayant formé la
suite le Siège de Vencatiguiry , le
Prince , qui se vit attaqué du côté où
étoit l'Eglise , envoya un détache-
ment pour en abattre le mur d'en-
ceinte. *Gopala Naioudou*, beau-frere
du Prince , & *Rangapa Naioudou* ,
Frere du Prince de *Cangondy* , que des
divisions de famille avoient obligés
de se retirer à Vencatiguiry , voulurent
être de ce détachement , afin de
satisfaire la haine secrete qu'ils por-
toient au Christianisme. Ils allerent
bien au-delà des ordres du Prince ;
car ils abattirent les toits de l'Eglise
& de la Maison , renverserent une par-
tie des murs , pillerent ce qui étoit à
leur bienséance , & brûlerent tout le
reste.

La Ville ne tarda pas d'éprouver le
même sort de la part des Maures , &
le Prince ne pût conserver sa Cita-
delle qu'en payant un tribut excessif.
Quand l'Armée ennemie se fut reti-
rée , le Missionnaire sollicita souvent ;
& toujours en vain , le rétablissement
de son Eglise. Enfin , on lui proposa
un autre terrain auprès de la Cita-
delle. Mais il ne jugea pas à propos
d'accepter un emplacement qui l'ex-

posoit trop à la vue des remparts. Ainsi il fallut attendre un tems plus favorable. Au bout de deux ans le Missionnaire, ayant fait présenter au Prince un type d'Eclipse, obtint la permission de bâtir son Eglise dans l'emplacement où étoit la première, avant sa destruction. Peu de jours après, le Prince vint rendre visite au Pere dans son Eglise ruinée. Il avoit à sa suite un grand nombre d'Officiers & de Brames. Ces derniers ne manquent jamais de donner lieu à quelques disputes de controverse. Le Prince les écoutoit volontiers, & ne se laissoit point de faire des questions intéressantes sur la Religion Chrétienne.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE

1736.

Le Missionnaire obtient la permission de rebâtir son Eglise.

Le Missionnaire, dans la disette du bois nécessaire pour relever son Eglise, fit demander au Prince de *Drongam*, des Etats duquel Vencatiguiry est un démembrement, la permission d'en couper dans ses Forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des Cadets, dont Vencatiguiry fait la portion héréditaire, est appelé le *grand Prince*, reçut avec bonté les Envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite, en détail, de la Doctrine Chrétienne; &

Faveur qu'il reçoit du Prince de Drongam.

SUPP A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Sort funeste
de deux Chefs
ennemis des
Chrétien.

le Pere Calmette remarque, que c'est la premiere fois qu'elle a été annoncée à cette Cour, où l'on continuoit de leur témoigner une affection toute particuliere.

Les deux Chefs, qui avoient saccagé l'ancienne Eglise de Vencatiguiry, eurent un sort funeste, que le Missionnaire veut faire regarder comme l'effet de la vengeance Divine, & dont le récit peut au moins se rapporter à l'histoire de ce Pays. Gopala Naioudou s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince. Il fit faire secrettement des fers pour l'enchaîner, aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance. Le Prince, informé de ses menées sourdes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il préparoit à un autre. Il trouva cependant le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice; mais toute sa famille fut emprisonnée & ses biens confisqués. Ses Confidens eurent part au châtement; un de leurs Chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée, ils s'exilerent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frere du Roi
de

de Cangondi , étoit auprès d'un de ses Parens à *Cadapa-Nattam* , Citadelle des Maures , limitrophe de Ven-catiguiry , lorsque le Prince de Ponganour , qui étoit toujours en guerre avec ses voisins , après avoir pillé plusieurs Bourgades , & surpris une Citadelle du Nabab de Colalam , vint tomber sur *Cadapa-Nattam* , qui dépend du Nabab d'Arcate , le plus puissant de ces Quartiers de l'Inde. Le Prince de Ponganour vouloit tirer vengeance d'un Maratte , qui étoit au service du Prince son Pere , & qui , après avoir livré aux Maures la principale Forteresse de son Etat , s'étoit retiré dans cette Citadelle. Les Troupes de Ponganour furent d'abord repoussées avec perte ; mais elles revinrent à la charge , avec tant de furie , qu'elles prirent la Ville cette même nuit , & le lendemain la Citadelle.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1736.

Prise de
Cadapa-Nattam , par le
Prince de
Ponganour.

Les Prisonniers de considération , parmi lesquels se trouva *Rangapa Naioudou* , furent conduits à *Gandougallou* , Place frontiere où le Prince étoit resté. Le Maratte , qui s'attendoit à la mort , avança avec une contenance fiere , & répondit en termes fort arrogans. Le Prince , après

Cruauté de
ce Prince.

Suppl. Tome LXVI. R

l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre, en lui insultant, & le foulant aux pieds. On fit avancer ensuite Gopala Naioudou, qui n'ayant jamais eu de démêlé avec le Prince de Ponganour, avoit d'abord obtenu sa grace; mais il en fut exclus ensuite, sans qu'on en sçache les raisons. Le Gouverneur de Cadapa-Nattam, qui avoit été blessé dans l'action, fut amené à son tour, avec son fils âgé seulement de dix ans. Il conjura le Prince de se contenter de sa mort, & d'épargner son enfant. Mais le Prince fut inexorable, & le fils fut massacré aux yeux de son pere. Trente-sept personnes, distinguées par leur naissance, ou par leurs emplois, périrent de la sorte. Le malheureux Gouverneur fut décapité le dernier, parce qu'on voulut le rendre témoin de cette tragique scène. Le Prince de Ponganour fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se moquant, il jeta des fleurs, comme par manière de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa Capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'Eléphant qu'il montoit, tandis

que ceux qui le précédoient , par un jeu également cruel , jettoient les autres têtes en l'air , & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la Salle des Gardes , & on les suspendit le lendemain , près de la Ville , entre deux colonnes.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Il en couta cher au Prince , pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colere. L'Armée des Maures promptement assemblée , & les Princes tributaires réunis , ayant formé un Corps d'Armée considérable , entre-
rent dans le Pays de Ponganour. Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite , il fit ténailler celui dont les conseils l'avoient précipité dans le malheur ; après quoi , il ne songea qu'à gagner au plus vite sa principale Forteresse dans les Montagnes. Mais ne s'y croyant pas en sûreté , il se rendit à *Cadapa* , comptant , mal-à-propos , sur la protection du Nabab , dont il étoit tributaire. Celui-ci , qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé , l'amusa pendant quelque tems , & le mit ensuite aux fers , où il étoit encore en 1736.

Il éprouve
à son tour
les revers de
la fortune.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Destruction
de Ponga-
nour & de
l'Eglise des
Chrétiens.

Cependant la Ville de Ponganour fut prise après quelques jours de résistance. Le Palais du Prince fut détruit, la Ville brûlée, & les murs renversés. Les Chrétiens eurent part à la désolation commune, & leur Eglise ne fut pas épargnée. Les Maures, après avoir mis la Principauté sur la tête d'un Enfant du Prince, établirent le Brame *Sommappa* pour Général de l'Etat, donnerent la paix à tout le Pays, & se retirèrent.

Ils sont ré-
tablis dans
cette Ville.

Le Missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la Chrétienté de Ponganour, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la Maison d'un Chrétien, la plus propre à servir d'Eglise, & il fit proposer une entrevue au Brame Administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On parla d'abord de Sciences, & ensuite de Religion. A la fin de cet entretien, le Pere demanda un terrain dans l'enceinte de la Ville, pour y bâtir une Maison, & le Brame le lui accorda. Cette Maison fut bien-tôt

construite , & ne tarda pas à enfanter de nouveaux Chrétiens.

La fin de cette Lettre contient un Supplément curieux aux Relations du Pere le Gac , dont elle sert à éclaircir plusieurs circonstances. La nouvelle Chrétienté de Bouccapouram s'étoit fort accrue depuis deux ans. On y comptoit entr'autres , la Famille des *Reddis Tammavarou* , principaux Fondateurs de l'Eglise de Madiggouba. Cette Famille , dont le Chef avoit été baptisé par le Pere le Gac, plusieurs années auparavant , s'étoit augmentée depuis ce tems-là , jusqu'à près de deux cens Personnes , & possédoit de grandes richesses. Les *Reddis Tammavarou* demeuroient autrefois à *Alimourou* , qui est de la dépendance d'*Anantapouram*. On les défera aux *Marattes* , comme puissamment riches. *Madou Raioudou* , Brame *Maratte* , qui étoit à la tête d'un Camp volant , alla assiéger la Ville. Les *Reddis* , qui en étoient les Maîtres , comptant peu sur le secours du Prince , dont le Gouvernement étoit foible , prirent le parti de se défendre ; & faisant des Habitans autant de Soldats , ils soutinrent le Siege pendant trois

SUPPL. A LA
RELATION-
DU CARNA-
TE.

1736.
Particularités relatives aux Missions du Nord.

SUPPLÉM. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.

1736.

mois. Durant ce tems, il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les Ennemis perdirent une grande partie de leur Armée. Cependant le Chef des Reddis Chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle.

¶ Lâcheté du
Prince en-
vers les Red-
dis Chré-
tiens.

Le Prince lui donna des armes, en récompense de sa bravoure, & le fit conduire en triomphe par la Ville sur son Eléphant; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, & le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

¶ Ils sortent
de ses Etats.

Aussitôt que le Reddi fut de retour à Alamourou, il assembla ses Freres, & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attirée, de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le Pays, & de retourner à Bouccapouram, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile. La multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout cela, un grand nombre de petits enfans, rendoient la marche périlleuse & embarrassante. Ils prirent le tems de la

nuit, pour se dérober à la vigilance de leur Ennemi, & leur marche fut des plus heureuses.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Quelque tems après leur départ, le Prince d'Anantapouram, en étant informé, leur envoya des Députés, pour les engager à rester dans ses Etats; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres, avec une Compagnie de Soldats pour appuyer la négociation. Cette seconde Députation arriva trop tard, & les Reddis n'étoient plus sur les Terres du Prince. Ils avoient fait vœu, en partant d'Alamourou, que s'ils obtenoient un établissement dans le lieu où ils se retiroient, ils y bâtiroient une Eglise à leurs frais. Ils continuerent paisiblement leur route, qui étoit de quatre-vingts lieues, & cette nombreuse Famille arriva à Bouccapouram sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une Ferme du Domaine, & leur accorda ensuite d'autres Villages, dont le plus considérable est voisin de l'Eglise d'*Aricatla*, petite Ville, où l'on compte cinq à six mille Habitans (64).

On veut en vain les retenir dans le Pays.

Ils s'établissent à Bouccapouram, où ils bâtiroient une Eglise.

(64) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. Celle de Bouccapouram,

SUPPLEM. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.

1736.

Fondation
d'une autre
Eglise à Ari-
catla.

Cette nouvelle Eglise, qui est à une journée de celle de Bouccapouram, est l'ouvrage d'un Indien converti, qui obtint, avec beaucoup de peine, du Gouverneur, la permission de former cet établissement, & son agrément pour y faire venir un Missionnaire. Le Pere Gargan, qui fut appelé, se rendit à Aricatla, pour conférer avec le Gouverneur. Les Brames, qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire. Aussi le Pere Gargan le trouva-t'il tout-à-fait changé & aux marques d'estime près, il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Pere, voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches, demanda au Gouverneur, pourquoi il l'avoit fait appeller, & s'il étoit permis à un Homme de son rang, de se jouer d'un Missionnaire, qui venoit, dans son Pays en qualité d'Ambassadeur de l'Etre suprême. » Ce grand » Dieu, ajouta-t'il, nous ordonne de » secouer la poussiere de nos souliers » contre ceux qui refusent de nous re-

qui en est voisine, y paroît, sous le nom de Bancapouram, au Nord-Ouest de *Bisnagar*, ou *Chandegri*, autrefois Ca-

pitale du Royaume de Narsingue, à la hauteur de quinze degrés quarante minutes.

» cevoir « : & se mettant en devoir d'exécuter cet ordre , le Gouverneur , effrayé , s'arrêta , & donna son consentement de bonne grace. Il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna* , le principal Auteur de cette opposition , qu'il se chargea de présider à la construction de l'Eglise.

SUPPLIM. A
LA RELATION DU
CARNATE.
1736.

Ces deux Eglises , étant proche l'une de l'autre , s'entre-soutiennent pour l'accroissement de la Foi. Celle de Bouccapouram eut bien-tôt plus de deux cens Chrétiens; & par l'arrivée des Reddis , venus de Madiggouba, celle d'Aricatla se trouve une Eglise toute formée (65).

Revenons d'une extrémité du Carnate à l'autre , pour recueillir plusieurs détails intéressans que le Pere *Saignes*.

Détails sur
les Missions
du Sud.

(65) Lettre du P. Calmette , Ballapouram , 17 Septembre 1735 , pag. 105 à 195. En 1737, ce Missionnaire se trouvoit à Vencatiguiry , d'où il écrit, que depuis le mois d'Août de l'année dernière, la famine, qui duroit encore, avoit désolé tout ce Pays , & causé une grande mortalité ; mais sa consolation étoit d'avoir conféré le Bap-

tême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, la plupart enfans près d'expirer. Les autres Missionnaires en avoient pareillement baptisé un grand nombre chacun dans son district. Cette dernière Lettre du Pere Calmette ne contient pas d'autres éclaircissémens historiques. Rec. XXIV. pag. 443 & 444.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1736.
Atipakam.

Citadelle de
Carnate.

Arear, gran-
de Ville &
résidence du
Viceroy du
Mogol.

nous offre. Ce Missionnaire, qui étoit à *Atipakam*, en 1736, fait d'abord la description des lieux où se trouvoient ses Eglises. » Je ne suis éloigné, dit-il, que de trois lieues de la Montagne sur laquelle est située la fameuse Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le pays (66). * Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de Montagnes, d'où les Tigres descendoient autrefois en grand nombre, & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Mais depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'est une remarque que les Infidèles mêmes ont faites (67).

» J'ai une seconde Eglise à *Arear* (68), où l'on compte plus de quatre

(66) Cette remarque intéressante paroît être échappée à MM. d'Anville & Bellin, dont les Cartes n'offrent point de Place particulière appellée *Carnate*; à moins qu'on ne veuille chercher ce nom sur la Côte Occidentale, dans le Royaume de *Canara*, où ils le donnent l'un & l'autre à un Bourg situé au Nord de Mangalor, & qui doit être plutôt *Ca-*

nara, suivant les Cartes Hollandoises.

(67) A mesure qu'un Pays se peuple d'hommes, il se dépeuple d'animaux féroces. Les Infidèles sont trop Philosophes, sur ce point, pour y supposer quelque cause surnaturelle.

(68) C'est *Arcade*, lieu de la résidence du grand Nabab, ou Viceroy de tout le Carnate.

» mille Chrétiens. C'est une grande
 » Ville Maure, à laquelle on donne
 » neuf lieues de circuit ; mais elle n'est
 » pas peuplée à proportion de sa gran-
 » deur. Le Nabab y fait son séjour
 » ordinaire. C'est le Viceroy de ce
 » Pays pour l'Empereur Mogol. Ces
 » sortes de Vicerois sont plus puissans
 » que le commun de nos Vicerois en
 » Europe.

UPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.
 1736.

» J'ai soin d'une troisième Eglise
 » à *Velour*, autre Ville Maure égale-
 » ment considérable, & la demeure
 » d'un Nabab, différent de celui d'A-
 » rear. On y voit une forte Citadelle
 » à double enceinte, avec de larges
 » fossés toujours pleins d'eau, où l'on
 » entretient des Crocodiles, pour en
 » fermer le passage aux Ennemis. J'y
 » en ai vu d'une grosseur énorme. Les
 » Criminels, qu'on leur jette, sont à
 » l'instant mis en pièces, & dévorés
 » par ces cruels animaux. Ce sont les
 » anciens Rois Marattes, qui ont
 » construit cette Citadelle. Elle est
 » encore recommandable par une su-
 » perbe Pagode, qui fait maintenant
 » partie du Palais du Nabab.

Forteresse de
Velour.

» A une journée de *Velour*, tirant
 » vers le Nord, j'ai une autre Eglise,

Eglise au
 Nord de cet-
 te Ville.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

» bâtie dans une Forêt , toute compo-
» sée de ces Arbres merveilleux, dont
» les Indiens retirent tant de services.
» C'est ce qui a beaucoup contribué à
» peupler cette Forêt , où l'on voit
» un grand nombre de petites Habita-
» tions. Dès que je fus arrivé à la
» mienne , j'eus peine à suffire à tou-
» tes les visites qu'on me rendit ; &
» plusieurs de ces Indiens , que mes
» discours avoient édifiés , me promi-
» rent de venir , dans la suite , écou-
» ter mes instructions. Après deux
» jours de repos , je commençai mes
» courses accoutumées dans les Vil-
» lages.

Prince Tim-
manaiken ,
tributaire du
Nabab de
Velour.

» Le Prince , nommé *Timmanai-*
» *ken* , dans les Etats duquel est mon-
» Eglise (69), est tout-à-fait contraire-
» à la Loi Chrétienne. Cependant
» j'ai , jusques dans sa Cour , trois Fa-
» milles de Catéchumenes , qui ne
» craignent point de s'attirer sa dis-
» grace. Mais ce Prince , encore plus
» politique qu'ennemi de la Religion,
» étant tributaire du Nabab de Ve-
» lour , n'ignore pas que ce Nabab

(69) C'est apparem-
ment celle d'Atipakam ,
d'où le P. Saignes date sa
Lettre , & qui est située.

dans les Terres du *Chila-*
naiken , au Sud-Ouest de
Gingi.

» m'honore de sa protection. Un de
 » mes Catéchistes, ayant été mal-
 » traité, sans raison, par un Brame,
 » Intendant du Prince, je crus devoir
 » l'en informer, & lui demander
 » justice. Le Prince répondit, que le
 » Brame, mécontent de son service,
 » s'étoit retiré hors de ses Etats; mais
 » sur la menace que je lui fis de m'a-
 » dresser au Nabab de Velour, il m'en-
 » voya un Exprès, pour me dire qu'il
 » feroit revenir son Intendant, & que
 » j'eusse à lui envoyer le Catéchiste,
 » avec promesse qu'il examineroit
 » cette affaire. Ils parurent l'un &
 » l'autre en sa présence. Le Prince,
 » reconnoissant le tort de l'Officier,
 » lui ordonna de faire excuse au Ca-
 » téchiste. Le surlendemain j'envoyai
 » remercier le Prince, & lui fis de-
 » mander en même-tems la permis-
 » sion de prêcher librement dans ses
 » Etats. Elle me fut accordée, & du-
 » rant les huit jours que cette affaire
 » traîna à *Toumandé* (70), où réside
 » le Prince, la Loi de Dieu fut plus
 » annoncée aux Grands, qu'elle ne

SUPPL. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.
 1736.

(70) Ce lieu n'est pas marqué dans la Carte de
 M. d'Anville.

SUPPLEM. A
LA RELA-
TION DU
CARNATE.
1736.

Effets de la
protection de
le Nabab.

» l'avoit été depuis trente ans dans
» cette Cour ».

Le Missionnaire, dont on abrège le récit, en conservant ses propres termes, s'étend beaucoup sur les effets de cette protection du Nabab de Velour, dans la personne duquel, la Religion persécutée trouvoit toujours un appui contre la fureur des Princes Gentils. Sa Garde étoit composée d'une Compagnie de vingt-cinq Chrétiens, & il y en avoit un grand nombre dans son Armée.

Audience
qu'il donne
au Pere Sai-
gues.

Ce Seigneur Musulman avoit envoyé, depuis peu, au Pere Saignes, deux Officiers Brame, pour le prier de venir administrer les derniers Sacremens à un de ses Médecins. A son arrivée à Velour, le Nabab lui fit présenter le *Battiam*, ou la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de riz, une demi-mesure d'une sorte de pois du Pays, du beurre, & quatre pieces de monnoie de cuivre, de la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel & du bois. C'est la maniere la plus honorable & la plus polie, dont les Grands reçoivent les Etrangers. Le Missionnaire fut traité de même, pendant les quin-

ze jours que ce Viceroi le fit rester à Velour , pour terminer , selon les regles de la Loi Chrétienne , quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Après quoi il lui fit dire qu'il vouloit le voir avant son départ , & qu'il l'enverroit chercher.

Le lendemain matin , un Officier de la Chambre & un Ecuyer , lui amenèrent un Cheval , magnifiquement caparaçonné , sur lequel le Missionnaire monta pour se rendre à la Cour , suivi de ces deux Officiers , & de quatre de ses Disciples. Arrivé à la première porte , il y fut reçu par deux autres Officiers de la Garde & six Soldats , qui , après lui avoir fait traverser une grande cour , le remirent , à une seconde porte , entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci le conduisirent , par une autre grande cour , dans une longue galerie , où le Nabab étoit assis sur une Estrade couverte d'un riche tapis. Toute la Cour étoit debout sur les deux aîles de l'Estrade. Un Huissier , tenant une baguette d'argent à la main , précédoit le Missionnaire , & le mena jusqu'au bas de l'Estrade. Le Nabab , lui ayant fait signe de monter , se leva , l'embrassa , & le prenant par la main ,

le fit asseoir auprès de lui, & reçut, avec bonté, quelques bagatelles que le Pere lui présenta, pour se conformer à la coutume des Indes. Le Vice-roi lui fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs & les usages de l'Europe. Il parut satisfait de ses réponses; mais ce qui lui fit sur-tout plaisir, c'est que le Missionnaire lui parloit en Langue Maure. Cependant l'heure de l'Audience publique approchant, le Nabab le congédia, après lui avoir présenté le Bétel, que les Grands donnent à ceux qu'ils honorent de leur estime.

Description
du célèbre
Temple de
Tirounama-
léy.

Dans un Voyage que le Pere Saignes fit à Courtempetti, où il avoit une Eglise, il passa par *Tirounamaley*, qui signifie la *Sainte Montagne*, une des plus anciennes & des plus fameuses Villes de cette Peninsule. L'idée générale qu'on a prise de la magnificence de ses Edifices, dans la Relation du Pere Barbier (71), doit en avoir fait souhaiter une description plus particuliere. Le Pere Saignes, qui eut la curiosité de voir ce Temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles, le compare à une Citadelle de forme

(71) Voyez ci-dessus, pag. 269.

quarrée, qui seroit environnée de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille, dans un circuit d'environ un quart de lieue. Chacun de ses angles est flanqué d'une Tour quarrée d'une hauteur prodigieuse. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'Animaux; elles sont terminées en tombeau, soutenu aux quatre coins par autant de Taureaux, & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque Tour est une vaste Salle, où l'on conserve les Chars des Dieux, & plusieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'Orient, sur laquelle est une cinquieme Tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au sommet. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la Tour s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette Tour s'appelle la *Tour de Vitchnou*, parce qu'on y a représenté les neuf Métamorphoses de cette fausse Divinité des Indiens (72).

(72) Ces neuf métamorphoses sont, 1°. en Poisson, 2°. en Tortue, 3°. en Cochon, 4°. en Homme-Lion, 5°. en Brame, 6°. 7°. & 8°. en un Roi, nommé *Ramén*, qui est né trois fois sous la même figure; & 9°. en un Héros nommé *Chrisneni*.

La Salle, qui est sous cette Tour ; sert de Corps-de-garde à des Soldats préposés pour empêcher le désordre. Quand il se présente des Etrangers de considération , on leur fait l'honneur de leur donner un Soldat & un Gardien du Temple , qui les conduisent par-tout. En entrant dans cette vaste enceinte , qui est toute pavée de pierres de taille , on voit d'abord la façade du Temple , qui a soixante pieds de hauteur , & qui est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches , on a placé , de distance en distance , des Statues des Dieux. La longueur du Temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soutenue de deux rangs de piliers, chargés des Histoires de *Bruma*. Les murailles sont couvertes de Peintures à l'huile , qui représentent des sacrifices , & des danses fort obscènes. Le fond du Temple est rempli par six colonnes , sur chacune desquelles est placée une Déesse , tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir , entre les Colonnes , une Statue de *Routren* , d'une taille gigantesque , qui est debout , tenant de la main droite un sabre nud , ayant des yeux étincellans ,

& un air terrible ; aussi l'appelle-t-on *le Dieu destructeur*. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du Temple, sur un piédestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce Taureau, qui est de grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'étoit, au goût du Missionnaire, qui en fut surpris, la figure la plus régulière, & la plus hardie, qu'il eût vue dans ce Temple. Tout le reste lui parut peu naturel, gêné, & sans vie.

SUPPLÉMENT.
À
LA RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

En sortant du Temple on trouve, du côté du Sud, une belle Esplanade, au bout de laquelle se voit un fort grand Etang, plus long que large. On y descend par de grandes rampes. C'est-là que les Brames, avant la prière & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent se laver & se purifier. A l'Ouest du Temple, on trouve une espèce de petite Chapelle, où l'on a six marches à monter ; mais auparavant, il faut se laver les pieds, dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que le Missionnaire se dispen-

soit de cette cérémonie, y rentra au plus vite, & en ferma la porte. Celui qui accompagnoit le Pere Saignes, voulut lui faire quitter sa chaussure de bois, pour marcher nuds pieds comme les autres; & le Pere Saignes, sans nous dire s'il eût cette complaisance, le laisse deviner, en ajoutant, que la coutume du Pays ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un Particulier un peu considérable.

On le fit tourner ensuite sur la droite, au Nord. Une Place élevée, de la longueur de l'Étang, qui est au Midi, fait un point de vue admirable. C'est une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonnes, chacune d'une seule pierre haute de vingt pieds. Elles sont toutes ouvragées, & représentent des Combats de Dieux avec des Géants, & divers Jeux de Dieux & de Déeses. Le travail en est immense. C'est-là que les Pélerins, qui viennent de toute l'Inde visiter ce Temple célèbre, se retirent en partie durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un Corps de Logis, qui regne jusqu'à la muraille de l'Est. C'est-

là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaffis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Musiciens, de Chanteuses & Danseuses, filles fort au dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant, par honneur, *Filles du Temple*, ou *Filles des Dieux*. Il leur étoit arrivé, l'année dernière, une assez plaisante histoire, que le Missionnaire raconte avec trop de naïveté, pour rien changer à ses termes.

SUPPLEM. A
LA RELAT.
DU CARNA-
TE.
1736.

Le Gouverneur Maure de cette Ville fit dire à ces Filles, qu'il avoit une fête à donner tel jour, qu'il leur marqua; qu'il souhaitoit qu'elles s'y trouvaissent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvu qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; & que s'il étoit content d'elles, il sauroit bien leur en témoigner sa reconnoissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits & leurs parures les plus superbes; chaînes d'or, colliers, pendans-d'oreilles, bagues, brasselers de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux, rien ne fut oublié.

Plaisante
aventure ar-
rivée aux
Filles de ce
Temple.

Quand le festin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous

Le Gouver-
neur Maure
les débarasse
de leurs or-
nemens.

leurs tours d'adresse, & qu'elles s'at-
tendoient à recevoir de magnifiques
présens, le Gouverneur les invita à en-
trer dans une autre Salle, où il passa
aussi lui-même avec quatre de ses Of-
ficiers, & ferma la porte. Il les fit en-
suite ranger selon l'ordre de leur an-
cienneté. » Vous avez bien dansé ,
» Mesdames, leur dit-il ; mais vous
» danserez encore mieux & plus lége-
» rement, lorsque vous serez déchar-
» gées de tout ce poids d'ornemens
» inutiles. Mettez, chacune à votre
» rang, tout ce vain attirail sur cette
» table ». Et s'adressant à la première :
» Vous, Madame, qui êtes la plus an-
» cienne, « commencez la première ». Elle obéit, puis on lui ouvrit la porte,
& on la fit sortir. On en fit autant à
toutes les autres, après quoi le Gou-
verneur les fit reconduire fort poli-
ment au Temple. Il est à remarquer,
que les Maures, qui regardent les
Gentils comme leurs Esclaves, ne
font nulle difficulté de s'approprier
leurs biens, quand ils en trouvent l'oc-
casion. L'Alcoran leur donne ce pou-
voir, dans les Pays qu'ils ont conquis
sur les Idolâtres.

Courtes &
souffrances
du Mission-
naire.

Après avoir satisfait sa curiosité à

Tirounamaley, le Missionnaire se rendit à Courtempetti, où il s'arrêta quatre mois, pendant lesquels il fit encore une tournée à Velour, mais en secret, » parce que, dit-il, quoique le » Nabab nous protege, nous n'entrons » gueres dans cette Ville que la nuit, » & avec précaution (73). Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, incommoderent si fort le Pere Saignes, que ses Supérieurs jugerent à propos de le rappeler à Pondichery pour quelque tems. Il fait la peinture de ses souffrances. » Durant ces chaleurs extraordinaires, qui ont désolé le Pays, j'ai » changé, dit-il, jusqu'à trois fois de » peau; elle tomboit par lambeaux, à » peu-près comme elle tombe aux » vieux serpens; & ce qui me faisoit le » plus de peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit, n'étoit pas plus » noire que la premiere; & la couleur » blanche n'est pas favorable en ce Pays,

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATA
TE.

1786.

(73) Dans un autre endroit, ce Missionnaire, qui écrivoit à une Dame, la prie de demander pour lui, au Seigneur, qu'on ne s'en tînt point à de vaines menaces, comme » celles qu'on lui avoit » faites quelquefois, de » lui arracher la langue, » de lui couper les pieds » & fendre la tête en » deux ». Pourquoi donc se cacher, dans un lieu même où on les protege?

SUPPLEM. A
LA RELAT.
DU CARN A-
TE.

1736.

» à cause de l'idée de Prangui que ces
» Peuples y ont attachée. Quand, dans
» un jour de marche, nous trouvions
» un peu d'eau bourbeuse, nous nous
» croyons heureux, & elle nous pa-
» roissoit excellente. Une fois la nuit
» nous surprit dans un bois, sans avoir
» pû rien prendre de tout le jour. Il
» nous fallut coucher sous un arbre,
» après avoir allumé du feu pour écar-
» ter les tigres, les ours, & les autres
» bêtes féroces. Malheureusement le
» feu s'éteignit pendant notre som-
» meil, & nous fûmes réveillés par les
» cris affreux d'un tigre qui s'appro-
» choit de nous. Le bruit que nous fi-
» mes, & le grand feu que nous allu-
» mâmes promptement, l'éloignèrent;
» mais il ne nous fut pas possible de
» fermer les yeux le reste de la nuit ».

Dangers qu'il
évite.

Une autre incommodité vient de la
part des Serpens, qu'on trouve en
quantité dans ce Pays. Un jour que le
Pere Saignes s'étoit endormi sous un
arbre, il fut réveillé par les cris ex-
traordinaires d'un oiseau qui se battoit
avec un serpent sur cet arbre. Le ser-
pent, mis en fuite, descend & s'élan-
ce sur le Missionnaire, qui, ayant fait
un mouvement, en se levant, l'empê-
cha

cha de l'atteindre. Il étoit long de quatre pieds & parfaitement verd. Cette sorte de Serpent se tient ordinairement sur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des Passans, sur lesquels il se jette (74). Le Pere Saignes avoit toujours douté qu'il y eut des serpens à deux têtes; mais il eut l'occasion de s'en convaincre par ses propres yeux, en examinant une couleuvre qui avoit été tuée dans sa chambre, & qui se défendoit des deux extrémités du corps. Ce serpent avoit en effet deux têtes; dont les morsures sont également mortelles. De la première, qui est la mieux formée, il mord; & la seconde, qui n'a point de dents comme la première, est armée d'un aiguillon dont il pique. Le plus gros serpent qu'il eut encore vu, c'étoit celui qu'on nourrissoit dans une Pagode des Gentils. Il étoit aussi gros que le corps d'un Homme, & long à proportion. On lui offroit, sur un petit tertre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs & autres choses semblables, qu'il dévoroit à l'instant. Après s'être bien repû de ces offrandes, il se retiroit dans le Bois voisin qui lui étoit consacré. » Aussitôt

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736. 23

Serpent verd.

Couleuvre
à deux têtes.

Gros serpent
adoré dans
une Pagode.

(74) Voyez Tome XLIII, page 340.

Suppl. Tome LXVI. S

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.
TE.

1736.

» qu'il m'aperçut, dit le Missionnaire,
» re, il se dressa de la hauteur de deux
» coudées, & toujours les yeux attachés
» sur moi, il enfla son cou, &
» poussa d'affreux sifflemens. Je fis le
» signe de la Croix, & *me retirai bien*
» vite. (75).

Sécheresse
& famine qui
détolc le
Pays.

L'extrême misère, qui depuis deux
ans étoit générale dans tout le Carnate,
avoit enlevé un grand nombre
d'anciens Chrétiens. Pendant ces deux
années, il n'étoit pas tombé une seule
goutte de pluie. Les Puits, les Etangs,
plusieurs Rivières même, avoient été
à sec, & tous les grains brûlés dans
les campagnes. Rien n'étoit plus commun
parmi ce pauvre Peuple, que de
passer un & deux jours sans manger.
Des Familles entières, abandonnant
leur demeure ordinaire, alloient dans
les Bois, pour se nourrir de fruits sauvages,
de feuilles, d'herbes & de racines.
Ceux qui avoient des Enfans, les
vendoient pour une mesure de riz;
d'autres qui ne trouvoient point à les
vendre, les voyant mourir cruellement
de faim, les empoisonnoient pour

(75) Le Missionnaire toujours un second
semble être intérieure- ment au premier, pour
ment persuadé de la nécessité qu'il y a d'ajouter le rendre efficace.

abrégés leurs souffrances. Un Pere de Famille vint trouver un jour le Missionnaire, » nous mourons de faim, » lui dit-il ; donnez-nous de quoi manger, ou je vais empoisonner ma Femme, mes cinq Enfans, & ensuite je m'empoisonnerai moi-même ». Dans des occasions semblables, les charitables Peres sacrifioient jusqu'à leurs propres besoins. Le fruit qu'ils retiroient de leurs libéralités, étoit de donner le Baptême à une infinité d'Enfans de Parens Idolâtres.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA
TE.

1736.

Arear est une grande Ville, où la famine faisoit le plus de ravages, & c'étoit aussi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur, pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, où de Pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa Cour, tous dans le même équipage, se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour obtenir de la pluie au nom de Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelques-tems après, un fameux Pénitent Gen-

Pénitences
extraordina-
ires des Mau-
res & des
Gensils.

Sij

dire, qu'ils sont moins les Maîtres de leurs États, que les Fermiers des Maures, Officiers du Mogol, qui gouvernent le Pays, sous le titre de Nababs, ou Viceróis.

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNA-
TE.

1736.

Le Pays est fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Maures ne fouloient pas les Peuples, par leurs continuelles exactions. Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi, ou le Prince de chaque État, a le domaine absolu & la propriété des terres. Ses Officiers obligent les Habitans d'une Ville à cultiver une certaine étendue de terrain qu'ils leur marquent. Au tems de la moisson, ces Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Prince, & se retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelquefois moins, au pauvre Laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple, au prix qu'il leur plaît, sans que personne ose se plaindre (80). C'est, dit le Pere

Misere des
Peuples.

(80) Lettre du P. de la Lane. Rec. X. pag. 3 & suiv.

1736.

le Caron, un crime aux Particuliers d'avoir de l'argent : ceux, qui en ont, l'enterrent avec soin ; autrement, on trouve mille prétextes pour le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations sur les Peuples, que parceque les Maures levent, sur ces Princes, des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le Pays seroit mis au pillage (81).

Concussions
des Officiers
Maures.

Le grand éloignement de la Cour Mogole, qui est d'environ cinq cens lieues de Pondichéry, contribue beaucoup à la maniere dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie, dans ces Terres, un Officier, qui a le titre de Gouverneur & de Général de l'Armée. Celui-ci nomme les Sous-Gouverneurs, ou Lieutenans, pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de tems, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres leur succèdent, qui ne sont pas moins avides. Aussi ne peut-

(81) Lettre du P. le Ca-on. Rec. XVI, pag. 134. On a vu ci-dessus, dans une Note, l'idée

que le même Missionnaire donne de ces Princes.

forment une partie essentielle de l'Article de Pondichery ; que nous avons détaché du Tome 36 de l'Edition de Paris, pour le faire reparoître, dans le Volume suivant, augmenté de nouveaux détails intéressans ; c'est ici que nous bornerons les Relations du Carnate, dont l'Histoire devient inséparable de celle des Contrées Méridionales qui nous restent à décrire, ainsi que toute la Côte Orientale de la Presqu'Isle, entre le Cap de Comorin & le Gange.

SUPPL. A L'ART.
RELATION
DU CARNATE.
1736.

Quelques remarques géographiques, qui n'étoient pas nécessairement liées avec les détails précédens, termineront cet Article. La Mission du Carnate, dit le Pere de la Lane, commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres limites du côté du Nord, que l'Empire du Mogol. Du côté de l'Ouest, elle est bornée par une partie du Maissour. Ainsi, par la Mission du Carnate, on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom : elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étendue de Pays fort vaste ; de sorte qu'elle com-

Remarques
géographi-
ques tou-
chant le Car-
nate.

on gueres être plus misérable que le
 sont les Indiens de ces terres. Il n'y a
 de riches que les Officiers Maures, ou
 les Officiers Gentils qui servent les
 Rois, ou Princes particuliers : encore
 arrive-t-il souvent qu'on les recherche,
 & qu'on les force, à grands coups de
Chabouc (82) de rendre ce qu'ils ont
 amassé par leurs concussions ; de sorte
 qu'après leur Magistrature, ils se trou-
 vent, d'ordinaire, aussi gueux qu'au-
 paravant.

SUPP. A LA
 RELATION
 DU CARNA-
 TE.
 1736.

Ces Gouverneurs rendent la justice
 sans beaucoup de formalités. Celui qui
 offre le plus d'argent, gagne presque
 toujours sa cause ; & par ce moyen les
 Criminels échappent souvent au châti-
 ment que méritent les crimes les plus
 noirs. Ce qui arrive même assez com-
 munément, c'est que les deux Parties
 offrant, à l'envi, de grandes sommes,
 les Maures prennent des deux côtés,
 sans donner satisfaction ni à l'une ni à
 l'autre.

Vénalité de
 la Justice.

Quelque grande que soit d'ailleurs
 la servitude des Indiens, sous l'Empire
 du Mogol, ils ont la liberté de se con-

Etat des
 Gentils &
 leur haine
 contre les
 Chrétiens.

(82) Gros fouet de courroies, dont les coups
 sont extrêmement sensibles.

duire selon la coutume de leurs Castes : ils peuvent tenir leurs Assemblées, & souvent elles ne se tiennent que pour rechercher & pour chasser ceux qui se sont faits Chrétiens. Leur haine est favorisée par les Maures. Ils en sont toujours écoutés, quand ils parlent contre les Missionnaires. Ils leur persuadent aisément qu'ils sont riches; & sur ces faux rapports, les Gouverneurs les font arrêter, & les retiennent long-tems dans d'étroites prisons. On en a vu plusieurs exemples dans nos précédens Extraits.

Villes du
Carnate.

Les Villes, quoique grandes & fort peuplées, n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe; les maisons n'étant, pour la plûpart, que de terre, peu élevées & couvertes de paille (83). *Cangivarou*, ou *Cangibouram* (84), car on lui donne indifféremment ces deux noms, est la Capitale du Carnate (85). C'étoit autrefois, dit le Pere Bouchet, une Ville célèbre, qui renfermoit, dans ses

Cangibouram, la Capitale.

(83) Lettre du Pere de la Lane. Rec. X, pag. 3 & suiv.

(84) *Bouram*, signifie Ville.

(85) On a remarqué ci-dessus, pag. 206, que le Pere Bouchet fait

Tarcolan, Capitale de

murs, plus de trois cens mille Habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes Tours, des Pagodes, des Salles publiques, & de fort beaux Etangs. Les Indiens assurent qu'on gardoit autrefois, dans une grande Tour, à Cangipouram, des lames de cuivre, qui contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des Castes, & l'ordre que les Castes différentes devoient observer entr'elles. Les Maures ayant presque entièrement ruiné cette grande & fameuse Ville, on n'a pû découvrir ce qu'é-

SUPPL. A LA
RELATION
DU CARNATE.

1736.

Loix gravées sur des lames de cuivre.

Royaume de Carnate; mais c'est peut-être une faute d'impression, puisque le même Missionnaire donne ici ce titre à Cangibouram, qui est située au Nord de la Riviere de Sadraspatnam. Voyez la Carte de M. Bellin, qui s'accorde avec la première des Jésuites. La seconde, dressée par M. d'Anville, quoique plus détaillée, n'offre point ce nom; mais elle donne le titre de Capitale à *Chettam petton*, qu'elle place au Nord-Ouest de Gingi; ce qui fait une grande différence. *Tarolan* est aussi une grande Ville, située au Nord de Cangibouram, à la

hauteur de Madras & de Saint Thomé, par le treizième degré de Latitude Septentrionale. Quoique les Lettres des Missionnaires Jésuites passent avec justice pour très-correctes, une vilaine faute d'impression y a mis cette Ville au troisieme. Rec: X, p. 397.

Au reste, il est nécessaire d'avertir, que dans toutes ces remarques, nous n'avons point eu en vue les belles Cartes ultérieures de M. d'Anville, sur-tout la dernière en deux feuillets, parce qu'on y viendra dans la suite.

toient devenues ces lames. Avant ce
tems, s'il s'élevoit, parmi les Indiens,
quelque dispute sur la Caste, ils al-
loient à Cangipouram, pour plaider
leur cause devant les Brames, dépositaires de ces Loix; & encore aujour-
d'hui, que cette Ville commence à se
rétablir, il y a dix ou douze Brames
qu'on consulte souvent, & dont on
fait les décisions. S'ils n'ont pas lu ces
sortes de Loix, du moins, ils sont
mieux instruits, que d'autres, de la
Tradition (86).

Observation
sur ces ex-
traits.

On n'emprunte, des Relations du
Carnate, que ce qui peut servir à jet-
ter du jour sur la Géographie & l'His-
toire de cette Contrée, indépendam-
ment des observations qui lui sont
communes avec les autres Parties de la
Presqu'île de l'Inde; & nous osons
assurer, que, par rapport à ces deux
objets, nous n'en avons pas omis la
moindre circonstance; de sorte qu'on
trouvera ici, de suite, le précis de
quantité de détails, qui sont répandus
de côté & d'autre dans une vingtaine
de Volumes.

(86) Lettre du Pere Boucher. Rec. XV, pag.
75, & Rec. XIV, pag. 332.

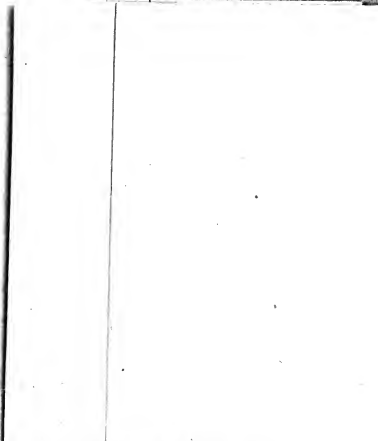
Fin du Tome LXVI.



NOUVELLE
CARTE
DU
ROYAUME DE







E DE DA





